

Le prince des brigands

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



BARBARA CARTLAND

Le prince
des brigands





BARBARA CARTLAND

Le prince des brigands



Résumé :

Ariana Dunster peine à y croire : son oncle, le détestable Konstantin Bardikiev, l'a promise au prince Stefan de Dobrjvanie ! Dans une contrée exotique l'attendent le luxe digne d'une princesse... et un époux qu'elle n'a jamais vu ! Pourtant, elle doit s'y résoudre, seul un

mariage peut la libérer de la prison dans laquelle elle vit. Mais, à peine la frontière franchie, Ariana est enlevée par des brigands. Prise dans un terrible piège, il lui est impossible de s'échapper. Que lui veulent-ils ?

Et pourquoi se sent-elle si troublée en la présence de leur chef, l'intrigant Lorenç ?

Chapitre 1 :

— Bonjour, mon oncle, dit Ariana en dobrjvanien.

Konstantin Bardikiev haussa un sourcil en voyant sa nièce entrer dans la salle à manger.

— Vous êtes en retard, Ariana.

La jeune fille jeta un coup d'œil à la pendule en marbre noir qui trônait sur la cheminée, elle aussi en marbre noir. Il était exactement huit heures quatre minutes.

« Oui, je suis en retard, pensa—t-elle. De quatre minutes, très précisément... »

Mais si elle était arrivée quatre minutes plus tôt, son oncle l'aurait accusée d'être en avance et de le déranger.

« De toute façon, quoi que je fasse, il n'est jamais content », se dit Ariana en réprimant un petit soupir

La voix aigre de Konstantin Bardikiev la ramena à l'instant présent.

— Alors, mademoiselle Dunster?

Mademoiselle Dunster. .. Son oncle l'appelait ainsi quand il était de mauvaise humeur

— c'est—à—dire presque tout le temps.

— Alors, mademoiselle Dunster? reprit—il. Qu'avez-vous à dire?

— Je suis navrée, mon oncle.

— Un tel retard est impardonnable, grommela Konstantin Bardikiev.

Le regard de la jeune fille s'arrêta sur les deux vases qui étaient placés symétriquement de chaque côté de la pendule. Personne n'y mettait jamais de fleurs.

Par un bel après-midi de printemps, heureuse de voir le soleil briller dans un ciel d'un bleu intense, elle avait cueilli les premières roses du jardin et les avait réparties entre les deux vases. Puis, ravie de voir cette pièce si triste quelque peu égayée, elle avait attendu la réaction

de son oncle.

Au lieu de la féliciter... ce dernier avait failli s'étrangler de rage.

— Des fleurs, maintenant! Demain ce sera de la musique, après— demain des chocolats, le jour suivant du champagne! Et c'est ainsi que l'on se ruine en futilités.

Ah, vous êtes bien la digne fille de votre père, mademoiselle Dunster!

Il avait agité la petite clochette en argent et son unique domestique, Maritchie, était aussitôt arrivée.

— Oui, Monsieur, vous m'avez appelée? Avait demandé cette vieille Dobrjvanienne vêtue d'un costume traditionnel très coloré.

— Maritchie, jetez ces fleurs. Immédiatement.

— Tout de suite, Monsieur,

Ariana avait failli éclater en sanglots. Comment pouvait-on mettre à la poubelle d'aussi jolies roses? Elle vivait depuis maintenant deux ans chez son oncle Konstantin, dans un village situé à quelques kilomètres d'une ville ouvrière du nord de l'Angleterre.

La maison de ce vieux Dobrjvanien aurait pu être agréable si elle avait été repeinte en teintes claires et si l'on avait eu, de temps en temps, la bonne idée d'ouvrir les fenêtres pour l'aérer. Mais Konstantin Bardikiev aimait les couleurs sombres et détestait le soleil. Tout comme la musique! Le piano droit restait fermé en permanence. Oh, le drame quand Ariana en avait soulevé le couvercle pour interpréter une sonate de Beethoven!

Depuis deux ans, la jeune fille avait l'impression de mourir d'une mort lente.

« Tout est si gris, si triste, si ennuyeux ici... »

Quelle différence avec l'existence qu'elle menait avec ses parents! A cette pensée, une larme perla au bout de ses longs cils d'une nuance plus colorée que celle de ses cheveux blonds.

— Oh! Elle ne va pas encore se mettre à pleurnicher! s'exclama son oncle avec agacement.

Pour se donner une attitude, la jeune fille prit un toast et, sachant combien Konstantin Bardikiev détestait le gaspillage, se contenta d'y

déposer une très mince couche de beurre. Lorsque, sans réfléchir, elle y ajouta un peu de confiture, il s'exclama :

— Beurre et confiture! On ne se refuse rien! Vous avez été élevée en dépit du bon sens. Votre mère n'a jamais eu de jugeote, quant à votre père, il était toujours prêt à dépenser l'argent qu'il ne possédait pas.

Ariana demeura silencieuse. Que pouvait-elle répondre à cela, en effet?

Ses parents ne faisaient peut-être pas très attention à leur budget, mais ils étaient si heureux, tous les trois!

Son père, un pianiste anglais réputé, jouait en soliste avec les plus grands orchestres.

Quant à sa mère, c'était la fille du comte de Tcherkov, un aristocrate de Dobrjvanie, cette petite principauté des Balkans perdue dans la chaîne des Carpates.

L'année de ses dix-huit ans, comme toutes les jeunes filles des bonnes familles dobrjvaniennes, la jolie Nathalie de Tcherkov était allée visiter les grandes capitales européennes. Sa mère l'avait emmenée à Rome, à Paris, et enfin à Londres...

C'était au cours d'un concert au Royal Albert Hall que cette passionnée de musique avait pu écouter le célèbre John Dunster. Enthousiasmée, elle s'était précipitée dans les coulisses pour le féliciter.

Dès le premier regard, ils étaient tombés follement amoureux l'un de l'autre. Ils avaient réussi à se revoir plusieurs fois — en cachette, bien sur — car Nathalie savait que jamais ses parents n'accepteraient qu'elle épouse un musicien. D'autant plus qu'elle était promise en mariage, pratiquement depuis sa naissance, au fils d'un aristocrate de son pays, un jeune homme qui détestait la musique et ne s'intéressait à rien dans la vie — sauf à la chasse.

Nathalie s'était résignée à l'épouser, car elle ignorait ce qu'était l'amour. Mais maintenant qu'elle avait fait la connaissance du séduisant John Dunster, cet artiste exceptionnel, comment aurait-elle pu devenir la femme d'un autre ?

Aussi, quand sa mère lui avait annoncé leur départ pour Amsterdam, avant leur retour en Dobrjvanie où son mariage devait être célébré en grande pompe, la jeune fille, désespérée, avait couru trouver le jeune pianiste. Ils s'étaient enfuis tous les deux et s'étaient mariés en Écosse.

« Ils n'avaient pas beaucoup d'argent, mais ils ont mené une existence passionnante et ont été merveilleusement heureux, pensa Ariana. Et moi aussi.., »

Tout au moins jusqu'à ce jour funeste où son père devait donner un concert à Oxford. Ariana souffrit d'une angine et sa mère avait jugé plus prudent de la laisser garder la chambre.

Ses parents n'étaient jamais arrivés à Oxford. L'express Londres-Oxford avait déraillé. Parmi les nombreuses victimes de cette terrible catastrophe ferroviaire figuraient John Dunster et sa femme Nathalie.

Ariana, devenue orpheline à seize ans à peine, s'était retrouvée pratiquement sans argent. Elle avait alors été recueillie par celui qu'elle appelait « mon oncle », mais qui était en réalité un cousin âgé de sa mère.

Konstantin Bardikiev vivait dans le Yorkshire depuis de nombreuses années. Il parlait anglais avec un accent épouvantable et ne cessait de se plaindre.

— Je déteste l'Angleterre. Pourquoi ne suis-je pas resté en Dobrjvanie? se lamentait-il souvent.

Quelques jours après son arrivée chez lui, Ariana avait naïvement déclaré:

— Puisque vous êtes si malheureux ici, vous devriez retourner dans votre pays, mon oncle.

Il lui avait jeté un regard noir avant de lancer d'un ton acerbe:

— Sachez, mademoiselle Dunster, que l'on ne pose pas de questions aux adultes.

Ariana s'était ensuite souvenue de ce que sa mère lui avait raconté autrefois: son cousin Konstantin Bardikiev était venu en Angleterre en espérant y faire fortune. Au lieu de cela, il avait perdu pratiquement tout ce qu'il avait investi et n'osait plus se montrer en Dobrjvanie, persuadé que tout le monde allait se moquer de son échec.

La jeune fille avait très vite compris qu'elle devait se faire remarquer le moins possible.

« Et pour cela, il faut que je sois pratiquement invisible », se disait-elle parfois en soupirant.

Vêtue des robes de deuil qu'elle avait du confectionner elle-même, il lui arrivait de passer des journées entières sans adresser la parole à qui que ce soit. Maritchie, qui avait remarqué son adresse aux travaux d'aiguille, lui donnait le linge à reprendre.

Et elle ne manquait jamais de travail, car son oncle tenait à ce qu'on utilise serviettes, draps ou torchons jusqu'à ce qu'ils tombent en lambeaux.

Quelle triste existence en comparaison de celle qu'elle avait menée auprès de ses parents! Elle gardait un souvenir enchanté de jours ensoleillés, pleins de musique, de rires, de tendresse, de chaleur.,.

Chez Konstantin Bardikiev tout était si froid !

« C'est un homme méchant, égoïste et sans cœur », se dit la jeune fille.

Elle s'en voulut aussitôt d'avoir eu une pareille pensée. Après tout, celui qu'elle jugeait si mal lui avait offert un toit. Sans lui, ou serait— elle maintenant ?

La voix de son oncle la ramena brusquement à l'instant présent.

— Ariana, vous m'écoutez ?

Elle sursauta.

— Euh... bien sur, mon oncle.

— Pas du tout. Vous rêvassiez, une fois de plus. Répétez ce que je viens de dire, ordonna-t-il d'un ton sec.

La jeune fille devint écarlate et il triompha.

— Ha, ha, je le savais bien!

Il repoussa le journal du matin que Maritchie avait posé devant sa tasse de café.

— Vous avez eu dix-huit ans récemment, Ariana. Je ne me trompe pas ?

— Mais... non, mon oncle.

Elle n'ajouta pas, bien sur que personne n'avait eu l'idée de lui souhaiter son anniversaire. Les gâteaux, les bougies, les fêtes, la

musique... comme tout cela était loin!

Ses parents étaient morts depuis déjà deux ans. Sa peine ne s'atténuait pas et souvent, la nuit, elle les pleurait. Si elle avait mené une existence moins déprimante, peut-être aurait-elle retrouvé sa joie de vivre? Mais avait-on jamais vu quelqu'un sourire chez Konstantin Bardikiev?

Elle aurait du normalement quitter le deuil depuis un an. Malheureusement, elle n'avait rien d'autre à porter que ses tristes tenues noires, et elle regrettait amèrement d'avoir donné toutes les jolies toilettes qu'elle portait autrefois.

« J'aurais pu aisément les remettre à ma taille. »

Avec l'insouciance de ses seize ans, elle s'imaginait qu'elle aurait une nouvelle garde-robe plus tard... Elle savait maintenant qu'il ne lui fallait pas compter sur son oncle pour lui offrir ne serait-ce qu'un mouchoir.

Un jour, en accompagnant Maritchie au marché, elle s'était arrêtée devant l'étal d'un drapier. Du bout des doigts, se laissant aller à rêver, elle avait effleuré un coupon de soie bleue.

— De la couleur de vos yeux, mademoiselle, avait dit le marchand. Vous avez la le métrage suffisant pour confectionner une très jolie robe. Je vous ferai un bon prix.

Maritchie avait haussé les épaules.

— Peuh! Des robes en soie, maintenant! Celle que vous portez durera encore bien un an.

En voyant sa jupe en satinette, déjà reprise par endroits, Ariana avait failli éclater en sanglots.

Konstantin Bardikiev donna sur la table un coup de poing si violent que, de nouveau, elle sursauta.

— Mademoiselle Dunster!

— Oui, mon oncle?

— Décidément, vous avez la tête ailleurs. Quand je parle, vous pourriez au moins avoir la politesse de me prêter une oreille attentive.

— Bien entendu, mon oncle.

Il eut un geste agacé.

— Donc, vous avez eu dix-huit ans récemment, et je vous ai choisi un époux.

— Quoi ?

— Oui, Ariana! Vous allez vous marier.

— Me... me marier? répéta—t-elle, stupéfaite.

La première question qui lui vint à l'esprit fut celle-ci:

— Mais avec qui?

Car elle ne connaissait personne, à l'exception des commerçants de la ville voisine ou elle accompagnait Maritchie les jours de marché. Et comme son oncle ne recevait jamais qui que ce soit — sauf M. Gerkin, un vieillard crachotant qui venait un soir sur deux jouer aux échecs avec lui—, ou avait-il bien pu lui trouver un mari ?

Il eut un sourire sarcastique.

— C'est bien ce que je disais, vous ne m'écoutez pas. Et pourtant, je venais de vous annoncer que je vous avais trouvé un époux !

— Mais...

— Sachez, mademoiselle, que vous serez bientôt une respectable femme mariée.

Il se redressa d'un air important.

— Et pas avec n'importe qui, croyez—moi!

Ariana se sentit envahie de désespoir N'avait—elle pas rêvé de rencontrer un jour son prince charmant et de faire un mariage d'amour; tout comme sa mère ?

Elle baissa la tête d'un air accablé, comprenant qu'elle pouvait dire adieu à ses rêves.

Les princes charmants ne venaient pas dans ce coin de campagne perdue, et encore moins dans la petite ville ouvrière voisine.

Konstantin Bardikiev se frotta les mains.

— Votre mère a commis une terrible mésalliance en épousant ce misérable musicien anglais.

Choquée, la jeune fille protesta.

— Mon père était un grand artiste!

— Peuh! Il courait le cachet et devait même donner des leçons de piano pour vivre.

— Cela n'a rien d'infamant! Mon père...

— Un véritable gentleman ne travaille pas, coupa Konstantin Bardikiev.

A quoi bon discuter? Ariana savait depuis longtemps que son oncle avait des idées très arrêtées.

— Votre futur mari est prêt à passer sur votre filiation paternelle, car votre mère était la fille du comte de Tcherkov, et que vous parlez dobrjvanien.

La jeune fille fronça les sourcils.

— Cela ne peut intéresser personne. Si peu de gens parlent cette langue! Je crois que la population actuelle de la Dobrjvanie ne dépasse pas cent cinquante mille habitants.

— Aurez-vous bientôt fini de m'interrompre à chaque instant, mademoiselle Dunster?

Konstantin Bardikiev prit une profonde inspiration avant de déclarer:

— Vous allez épouser un Dobrjvanien.

Se rengorgeant, il ajouta:

— Et pas n'importe lequel, croyez-moi! Nous avons eu un échange de correspondance, je lui ai dit combien vous étiez cultivée et jolie...

C'était bien la première fois que son oncle lui faisait un compliment!

« Jolie, moi? » se demanda Ariana avec étonnement.

Elle jeta un coup d'œil à la glace qui surmontait la cheminée et fit la grimace en voyant son reflet. Celui d'une blonde vêtue d'une triste robe noire. Avec son visage ovale, son teint clair, son petit nez droit,

ses lèvres couleur framboise et ses grands yeux bleus frangés de cils interminables, elle était absolument ravissante — sans en être le moins du monde consciente.

« Si j'étais mieux habillée, pensa-t—elle, peut-être ne serais-je pas trop vilaine ? »

Sans enthousiasme, son oncle déclara:

— Il va falloir que Maritchie vous achète deux ou trois robes, des bottines neuves, un chapeau...

La-dessus, ce vieil avare soupira, car la perspective de toutes ces dépenses lui faisait mal.

— Bref, un trousseau très réduit, poursuivit-il, car votre futur mari vous offrira des toilettes par douzaines et vous couvrira de bijoux, de fourrures. ..

Ariana n'en demandait pas tant. Quelques vêtements très simples de couleur pastel auraient suffi à son bonheur.

A dix-huit ans, certes, elle était en âge de se marier.

Jamais, cependant, elle n'aurait imaginé que Konstantin Bardikiev songeait à son avenir. Peu à peu, son horizon s'était rétréci et elle s'était résignée à passer toute sa vie dans cette sinistre demeure où elle s'ennuyait du matin au soir sans avoir le droit de lire, de jouer du piano, ni même de sortir se promener dans les chemins creux qui serpentaient entre les près.

Soudain, elle eut l'impression qu'une porte s'ouvrait sur un monde lumineux. Quoi, elle allait quitter sa prison ?

Elle s'éclaircit la voix.

— Co. .. comment est-il, celui que vous avez choisi pour moi, mon oncle? demanda-t-elle.

Elle avait parlé d'une voix douce, car ce n'était pas le moment de braquer Konstantin Bardikiev!

— Il est beau, jeune et riche.

Ariana hésita.

— Vous aviez dit que c'était un Dobrjvanien?

— Oui.

Le vieil homme ricana.

— Tiens! Pour une fois, elle m'a écouté.

— Je... je vais donc aller en Dobrjvanie?

— Oui.

La jeune fille en eut la respiration coupée. Quoi, elle allait enfin connaître la petite principauté que sa mère lui avait dépeinte sous des couleurs enchantées ?

Nathalie de Tcherkov une fois devenue Mme Dunster avait été rejetée par ses parents. Devenue persona non grata dans le pays où elle était née, elle avait tendance à l'idéaliser. Pour elle, tous les Dobrjvaniens étaient des gens aimables et souriants qui vivaient dans des villes animées ou des villages pittoresques. Elle trouvait des accents de poète pour décrire les paysages verdoyants, les montagnes avec leurs sommets enneigés, les lacs, les cascades, les fleurs à foison. ..

— Vous ne me demandez pas le nom de votre futur mari? interrogea son oncle.

Ariana eut l'impression de recevoir une douche froide. La Dobrjvanie lui ouvrait les bras... mais la médaille avait son revers. Pour échapper à l'existence routinière qu'elle menait en Angleterre et vivre dans une contrée idyllique, il lui faudrait supporter la compagnie d'un parfait inconnu.

Elle ignorait tout de celui qui allait l'épouser, peut-être était-il vieux et laid, peut-

être le détesterait-elle dès le premier regard.

« Mais j'aurai certainement plus de liberté. Et pour cela, je suis prête à passer sur beaucoup de choses. »

— Pour une fois, vous n'êtes pas très curieuse, fit Konstantin Bardikiev de sa voix aigre.

— De toute façon, comme je ne le connais pas...murmura-t-elle. Qu'il s'appelle James, Philip ou Henry, quelle importance?

Son oncle haussa les épaules.

— Un Dobrjvanien ne va pas porter un prénom anglais! Il serait temps que vous vous débarrassiez de vos stupides habitudes britanniques, mademoiselle Dunster!

Il marqua une pause afin de bien ménager ses effets.

— Sachez qu'il s'appelle Stefan...

De nouveau une pause, puis il proclama triomphalement:

— Stefan de Dobrjvanie! Le prince régnant de notre pays! Vous allez devenir princesse!

Chapitre 2 :

Ariana regagna sa petite chambre mansardée meublée d'un lit en fer, d'une armoire en pitchpin, d'une table de toilette bancale et d'une chaise qui ne l'était pas moins.

Elle alla se poster devant la fenêtre et, sans vraiment le voir, contempla le paysage familier: le jardin potager bordé de haies vives, puis les toits des maisons voisines, et enfin, les collines boisées où il aurait été bien agréable de se promener par une belle journée de printemps comme celle-ci. Malheureusement, cela lui était interdit.

— Une demoiselle bien élevée ne va pas baguenauder seule dans les champs, affirmait Konstantin Bardikiev.

La jeune fille ouvrit la fenêtre et respira à pleins poumons l'air frais du matin. Elle n'était pas encore revenue de sa surprise. En quelques minutes, toute son existence s'était trouvée bouleversée par l'annonce incroyable de son oncle.

« Je vais enfin voir le pays que ma mère aimait tant », se dit-elle, peut-être pour la dixième fois.

Le fait d'épouser un prince la laissait froide. Que son futur mari soit assis sur un trône ou ne possède qu'une simple chaumière... cela lui paraissait sans importance.

« Le principal? Que je l'aime et qu'il m'aime, »

Mais comment pourrait-elle tomber amoureuse d'un parfait inconnu? Son oncle lui avait répété qu'il était jeune et beau. Elle ne le croyait qu'à moitié.

« Qu'en sait-il? Je le connais: il est capable de raconter n'importe quoi.

»

Et comment avait-il réussi à organiser ce mariage ?

Prenant son courage à deux mains, elle lui avait posé la question.

— J'ai gardé quelques relations en Dobrjvanie, avait répondu son oncle d'un ton sibyllin.

— Et c'est ainsi que...

— Oh, comme vous êtes curieuse!

— Il s'agit tout de même de mon avenir

Il avait eu un geste excédé.

— Quand j'ai appris que le prince Stefan, poussé par ses conseillers, avait émis le désir de se marier afin d'assurer sa descendance, mais qu'aucune jeune aristocrate dobrjvanienne ne remplissait les conditions...

— Les conditions? Comment cela ?

Pour une fois, Konstantin Bardikiev ne s'était pas fâché parce qu'elle l'interrompait.

— Elles étaient toutes trop jeunes, ou alors trop âgées. Quant aux deux ou trois qui auraient pu convenir à notre prince, elles n'étaient pas assez jolies.

— Jolies? Mais...

La jeune fille avait adressé à son oncle un coup d'œil stupéfait. Il avait si souvent affirmé qu'elle n'avait aucun attrait. .. Et voilà que, en l'espace d'une demi-heure, il venait de prétendre deux fois le contraire! t

— Oui, vous êtes jolie, avait-il grommelé.

Et, haussant les épaules:

— Je sais, je sais... Je ne vous l'ai jamais dit, car il ne faut pas rendre les filles vaniteuses.

Après cette brève parenthèse, il avait repris le fil de son discours.

— Donc, quand j'ai appris que le prince Stefan désirait maintenant épouser une Anglaise et allait envoyer un émissaire auprès de la reine Victoria, émissaire par ailleurs chargé de retrouver la petite-fille du défunt comte de Tcherkov...

— Le prince connaissait mon existence? s'étonna Ariana.

— Apparemment.

— Comme c'est étrange!

— Pas tant que cela. Je suppose que les Dobrjvaniens s'intéressent à leurs compatriotes exilés. Comprenant qu'il fallait saisir l'occasion par les cheveux, j'ai immédiatement envoyé votre photographie à l'ami qui m'avait parlé de tout cela.

L'esprit d'Ariana s'évada. Si elle allait vivre en Dobrjvanie, elle aurait enfin l'occasion de rencontrer sa famille maternelle.

« Ils ne peuvent pas m'en vouloir comme ils en voulaient à ma mère. Après tout, je ne suis en rien responsable de ce qu'ils appelaient une terrible mésalliance. »

Konstantin Bardikiev eut un geste agacé.

— Vous m'écoutez, mademoiselle ?

— Bien sur, mon oncle. Vous disiez que vous aviez envoyé ma photographie à votre ami. Mais. .. quelle photographie?

— Vous ne vous souvenez donc pas de ce soi-disant artiste ambulant qui, l'année dernière, avait insisté pour que vous posiez devant son appareil ?

— Très bien. Je me souviens aussi que vous n'aviez pas voulu acheter le cliché.

— A un prix pareil ? Vous voulez rire ? Ah, sûrement pas! Ce voleur est revenu me le proposer pour la moitié, j'ai de nouveau refusé. Comme il ne savait pas quoi en faire, il me l'a vendu pour le quart de ce qu'il demandait au début. Cette fois, j'ai accepté, en me disant: « Sait-on jamais ? »

En se frottant les mains, il avait poursuivi:

— Voilà ce que j'appelle un excellent investissement! Songez un peu!

Ma mise initiale me sera remboursée au centuple!

— Je ne comprends pas.

Konstantin Bardikiev avait alors paru quelque peu mal à l'aise.

— Façon de parler. Je veux dire que pour le prix d'une photographie, j'aurai réussi a...

à vous caser.

« Il a failli dire: a me débarrasser de vous », avait deviné Ariana, pas dupe.

Elle laissa échapper un petit soupir, tout en contemplant le jardin où Maritchie, négligeant les fleurs, faisait pousser des légumes. La vieille Dobrjvanienne avait arraché les dahlias pour les remplacer par des choux. Quant au dernier massif de fuchsias, il avait disparu au profit d'une demi—douzaine de rangées de carottes. Seuls subsistaient quelques rosiers près de la haie du fond.

« Quel dommage ! » pensa la jeune fille.

Elle haussa les épaules.

« Cela m'est bien égal, puisque je vais partir d'ici. »

D'un côté, elle était ravie d'échapper à la routine mortelle qu'était devenue sa vie dans cette triste demeure. De l'autre, elle se sentait submergée d'appréhension à la perspective de faire ce grand saut dans l'inconnu.

Certes, elle était heureuse de voir enfin le pays dont sa mère parlait avec tant de nostalgie. Mais la médaille avait son revers: elle allait devoir épouser un homme dont elle ne savait rien et qu'elle allait peut—être trouver horriblement antipathique dès le premier regard.

Comme la future princesse ne pouvait pas voyager sans chaperon, le souverain avait promis d'envoyer l'une des dames de la Cour la chercher.

— Elle a déjà quitté la Dobrjvanie et devrait arriver ici en fin de semaine, lui avait expliqué son oncle.

— A... à la fin de cette semaine?

— Oui.

— Mais... mais vous organisiez tout cela depuis combien de temps?

— Oh, depuis déjà quelques mois!

Cette réponse laissa la jeune fille interdite. Ainsi, son oncle avait arrangé son mariage sans même lui en toucher un mot! Il avait attendu la dernière minute pour la mettre au courant!

— Et... et vous ne m'avez pas consultée?

Il avait haussé les épaules.

— Je n'allais pas vous demander votre avis. Comme si les jeunes personnes de votre âge étaient capables d'en avoir un!

— C'est tout de même moi que cela concerne, avait—elle répliqué, suffoquée.

La parodiant, il avait lancé:

— C'est tout de même moi votre tuteur

Ariana avait tenté de se rasséréner en pensant que, au moins, elle allait peut—être avoir quelques robes neuves. Et que celles—ci ne seraient pas noires!

— Si mon chaperon arrive dans quelques jours, il faudrait que je sois vêtue un peu mieux qu'en ce moment. J'ai l'air de... d'une pauvre.

Son oncle lui avait lancé un regard peu amène.

— Vous l'êtes, en quelque sorte, mademoiselle. N'oubliez pas que, pendant ces deux dernières années, vous avez vécu de ma charité. Et c'est bien grâce à moi que vous allez devenir une riche princesse.

L'œil brillant de cupidité, il avait ajouté:

— J'espère que vous vous souviendrez alors du vieil homme qui vous a recueillie et que vous vous arrangerez pour lui faire verser une petite rente.

— Je ferai ce que je pourrai, mon oncle, avait promis Ariana pour l'amadouer. Et elle en était revenue au sujet qui la tracassait.

— Si mon chaperon arrive dans quelques jours, il faudrait...

— Ah, oui, vous voulez des fanfreluches! Ne vous inquiétez pas, Maritchie s'occupe de cela.

— Elle n'a aucun goût! Elle ne connaît rien à la mode!

— Comme si vous étiez davantage au courant ! Taisez—vous, mademoiselle.

Laissez-moi tranquille, maintenant... Montez dans votre chambre.

Ariana se pencha à la fenêtre.

Bientôt, elle ne verrait plus ce petit potager, ni ces collines interdites... Bientôt, elle n'entendrait plus les récriminations incessantes de son oncle.

« Je devrais me sentir soulagée », pensa—t-elle.

Curieusement, ce n'était pas le cas. Ignorant ce que l'avenir lui réservait, elle en venait presque à parer de belles couleurs sa morne existence actuelle.

Soudain, elle se redressa.

« Ma mère ne serait pas fière de moi si elle me voyait en ce moment. Elle qui n'a pas hésité à abandonner une existence luxueuse pour partager la vie de bohème de celui qu'elle aimait. »

En pinçant les lèvres, la jeune fille ajouta intérieurement:

« Oui, mais moi, je n'aime pas le prince Stefan. Je ne le connais même pas...

« Pas encore, fit une petite voix intérieure. Qui sait? Le destin peut te sourire. .. Et si tu tombais follement amoureuse de lui dès le premier instant? »

Sans même prendre la peine de frapper, Maritchie entra, les bras chargés d'un volumineux ballot qu'elle jeta sur le lit étroit.

— Voila votre garde-robe... Altesse! lança—t-elle en ricanant.

Sans relever ce qui se voulait une impertinence, Ariana demanda:

— Ou avez-vous acheté tout cela, Maritchie ?

La vieille paysanne fit une grimace.

— Acheter? Et quoi encore ? Même si notre prince a eu la bonté d'envoyer de l'argent, ce n'est pas une raison pour le gaspiller. Je sais me débrouiller, moi!

Avec appréhension, Ariana ouvrit le paquet et découvrit une robe en velours bleu, une autre en mousseline ivoire, une troisième en étamine de laine vieux rose et un ensemble de voyage en tweed. Il y avait aussi deux chapeaux, une paire de bottines et des escarpins en satin.

Sans être à la dernière mode parisienne, ces vêtements étaient très portables.

— Ou avez-vous trouvé tout cela, Maritchie ? redemanda la jeune fille avec stupeur

— Je suis allée voir M. Perkins, tout simplement. Je me doutais bien qu'il aurait quelque chose à me donner pour vous.

Ariana se mordit la lèvre inférieure presque au sang. M. Perkins possédait la seule grande propriété du village. Et sa femme était morte récemment en couches. ..

— Ce... ce sont des vêtements qui... qui ont appartenu a Mme Perkins?

— Hé! A qui d'autre auraient-ils appartenu ?

—Vous êtes allée mendier chez M. Perkins ? s'écria la jeune fille avec horreur.

— Peuh! Tout de suite les grands mots, dirait M. Konstantin.

Ariana se sentit glacée.

— Et vous... vous voulez que je porte les toilettes d'une... d'une morte?

— Ne vous inquiétez pas, elle ne risque pas de revenir vous les réclamer, rétorqua Maritchie avec son robuste bon sens.

— Cela va me porter malheur !

— Peuh ! Quelle idée! On ne va tout de même pas jeter de jolies robes comme celles

—ci. Il faut savoir mettre son orgueil dans sa poche, ma petite!

Maritchie croisa les bras.

— Si vous ne voulez pas de toutes ces belles choses, dites—vous bien qu'une autre fera moins de manières. Et que vous restera—t-il, s'il vous plaît?

De son index tendu, Maritchie désigna la jupe en satinette noire reprise.

— Que vous restera—t-il ? répéta—t—elle. Vos vieilles loques !

— Vous avez dit tout à l'heure que le prince avait envoyé de l'argent pour moi?

Consciente d'avoir été trop bavarde, Maritchie parut gênée.

— Qu'est—ce que j'en sais, moi?

La jeune fille insista.

— Vous avez dit que...

Maritchie lui adressa un coup d'œil madré.

— Ma pauvre tête me joue parfois des tours. Je parle à tort et à travers et après, je ne me souviens plus de ce que j'ai raconté.

En s'efforçant de cacher sa répugnance, Ariana prit la robe en velours bleu et la mit devant elle.

— Mme Perkins était plus grosse et plus petite que moi.

— La belle affaire! Vous n'aurez qu'à reprendre un peu la taille et défaire les ourlets.

Ariana examina ensuite les escarpins.

— Ces chaussures sont trop grandes.

— La belle affaire! répéta Maritchie. Vous n'aurez qu'à mettre un peu de coton au bout.

Les bras croisés, elle toisa la jeune fille.

— Au lieu de faire la fine bouche, vous devriez me remercier Sachant qu'elle n'aurait jamais le dernier mot, pas plus avec son oncle qu'avec la domestique de ce dernier, Ariana réussit à déclarer du bout des lèvres:

— Merci, Maritchie.

— Enfin! Bon, maintenant, prenez votre aiguille et dépêchez—vous. La dame qui doit venir vous chercher arrivera vendredi ou samedi.

Ce fut seulement le samedi, en fin d'après—midi, qu'une confortable voiture tirée par quatre solides chevaux s'arrêta devant la demeure de Konstantin Bardikiev.

Ariana, qui aidait Maritchie a préparer le dîner, sursauta.

— La voila !

— Montez vite vous habiller. La future princesse de Dobrjvanie ne peut pas faire la révérence a une dame de la Cour en tablier.

— Ce serait plutôt à elle de me faire la révérence, lança la jeune fille sans réfléchir.

Cette réplique laissa Maritchie ébahie.

— Eh bien! s'exclama-t-elle enfin, retrouvant sa voix. La voila qui prend déjà de grands airs!

Ariana monta l'escalier quatre à quatre. Arrivée dans sa chambre, elle courut à la fenêtre et, sans faire de bruit, l'entrouvrit au moment ou un valet en livrée traversait l'étroite cour pavée.

Dès qu'il sonna, Maritchie ouvrit. Dans un anglais à l'accent presque incompréhensible, il demanda:

— Je cherche la maison de M. Konstantin Bardikiev.

— Ben, c'est ici, répondit Maritchie en dobrjvanien.

Elle mit les poings sur ses hanches.

— En voila une idée de me parler en anglais ! Vous n'avez pas reconnu mon costume traditionnel, peut-être ?

Le valet ricana.

— En Dobrjvanie, plus personne ne porte ces accoutrements d'un autre age, à part quelques vieilles, peut—être, au fond des villages perdus.

Vexée, Maritchie lui tourna le dos.

— Je vais prévenir M. Konstantin de l'arrivée de la baronne Khasnova, grommela-telle.

« La baronne Khasnovan. C'est ainsi que s'appelle la dame de la Cour qui va me chaperonner? » se demanda la jeune fille.

Bien entendu, son oncle ne lui en avait rien dit.

« Maritchie en sait plus que moi », pensa encore Ariana, un peu vexée.

Le valet alla ouvrir la portière de la voiture.

— Vous êtes arrivée, milady, dit-il en dobrjvanien, tout en dépliant le marchepied.

Une rousse aux lèvres pulpeuses apparut, un immense chapeau orné d'une forêt de plumes d'autruche à la main. Elle s'en coiffa d'un geste élégant, tandis que, sidérée, Ariana détaillait son superbe ensemble en satin vert pomme fermé par des brandebourgs noirs.

« Comme elle a la taille fine! »

Son humour reprit vite le dessus.

« La pauvre! Elle doit à peine pouvoir respirer, tant son corset est serré. »

Une femme de chambre en strict uniforme noir et blanc descendit à son tour de voiture et regarda autour d'elle en esquissant une grimace de dégoût. Puis ce fut au tour du cocher, lui aussi en livrée, de sauter de son siège.

— Il n'y a sûrement pas d'écurie ici. Ou allons- nous mettre les chevaux?

« Et il n'y a pas non plus de place pour héberger une baronne, plus un valet, un cocher et une femme de chambre », pensa la jeune fille.

Oubliant de se changer, elle ne perdait pas un détail de cette scène. Certes, une chambre avait été préparée pour l'envoyée du prince. Mais personne n'avait pensé qu'elle arriverait avec des domestiques... et des chevaux.

« Bah! Ils n'auront qu'à aller à l'auberge du village », se dit encore Ariana.

A ce moment-là, son oncle descendit les trois marches branlantes du perron et s'avança vers la baronne Khasnova.

— Quel honneur, madame! fit—il en s'inclinant, tandis qu'elle lui tendait sa main à baiser.

Lui aussi avait du voir débarquer tout ce monde, caché derrière le rideau d'une fenêtre du salon, et il avait tout de suite compris la situation.

— Je ne suis malheureusement pas assez grandement logé pour accueillir tout ce monde. Votre cocher trouvera une écurie à l'auberge du village. Il faudra qu'il s'installe la-bas, ainsi que votre valet, pendant la durée de votre séjour.

La baronne examina la modeste demeure de l'exilé avec hauteur.

— Mon séjour sera bref. Nous sommes passés devant l'auberge du village et j'avoue que je n'ai pas l'habitude de descendre dans ce genre d'établissement. J'espère que vous aurez au moins de la place pour moi et ma femme de chambre.

— Naturellement. Maritchie vous a préparé une chambre, elle va en préparer une autre pour votre domestique. Par ailleurs...

Ariana n'entendit pas la suite car la baronne venait de faire son entrée dans le petit hall obscur. Le valet, aidé par le cocher, apporta deux malles.

Puis tous deux remontèrent en voiture en pouffant.

En hâte, la jeune fille troqua sa vieille jupe en satinette noire contre la robe en étamine de laine vieux rose qu'elle avait adroitement su mettre à sa taille.

Elle contempla son reflet dans la glace tachée d'humidité qui surmontait sa table de toilette. Et elle dut admettre que, en effet, elle était bien jolie maintenant qu'elle était habillée correctement.

Maintenant, il fallait qu'elle descende... Mais où trouverait—elle le courage de faire face à cette femme à l'élégance tapageuse avec laquelle elle allait devoir entreprendre un interminable voyage ?

Elle n'avait pas vu la baronne plus de quelques minutes. Et il ne lui en avait pas fallu davantage pour la trouver antipathique.

— Pour juger les gens, tu possèdes des antennes, Ariana, lui disait souvent sa mère.

Tu sais tout de suite à qui tu as affaire.

La voix aigre de Maritchie résonna dans l'escalier

— Mademoiselle Ariana! criait—elle. On vous attend!

La jeune fille prit une profonde inspiration.

— J 'arrive.

La baronne, qui était assise dans l'un des fauteuils du salon, sourit en voyant entrer Ariana. Un sourire que démentait le regard dur de ses yeux verts, légèrement étirés sur les tempes. Elle avait de nouveau ôté son chapeau. Avec son chignon très élaboré d'un roux flamboyant, son visage triangulaire, ses pommettes hautes et sa bouche vermillon, elle paraissait spectaculaire.

Et pourtant...

« Quand je l'ai vue descendre de voiture, j'ai cru qu'elle avait une vingtaine d'années, pensa la jeune fille. Pas du tout, elle doit en avoir trente. .. ou même davantage. »

En réalité, il était difficile de donner un âge à cette jolie femme trop fardée.

— Voila donc notre future princesse! s'exclama la baronne Khasnova.

Très intimidée, Ariana se sentit détaillée de la tête aux pieds. L'œil aigu de son chaperon ne manquait rien. Pas même que sa robe avait été rallongée et que ses bottines étaient trop grandes...

— Charmante... fit-elle enfin, avec une condescendance appuyée.

Très bas, elle ajouta:

— Elle fera l'affaire.

Personne n'était censé l'entendre. Mais Ariana avait l'oreille fine...

« Pourquoi dit-elle cela? » se demanda-t-elle, sidérée.

Elle avait failli oublier de faire la révérence. Quand elle s'exécuta, la baronne laissa échapper un rire aigu, un rire très moqueur

— Pas tant de cérémonies, mon enfant.

Ne sachant que dire, la jeune fille commença :

— Madame...

— Appelez-moi Guieth, coupa la baronne.

Konstantin Bardikiev eut un sourire mielleux.

— Un prénom bien de chez nous.

La baronne se tourna vers lui.

— Maintenant que tout est arrangé, pourquoi ne reviendriez-vous pas en Dobrjvanie, cher ami ?

— Ma foi, peut-être, fit-il, visiblement tenté.

— Vous auriez vos entrées à la Cour, vous seriez considéré, vous pourriez vivre largement grâce à la générosité avec laquelle le prince Stefan a rémunéré vos services...

Rémunéré vos services... Rémunéré vos services.. .

Ces trois mots résonnèrent en mille échos aux oreilles d'Ariana.

Elle se raidit. Elle n'avait pas non plus oublié ce que lui avait dit Maritchie : Même si notre prince a eu la bonté d'envoyer de l'argent, ce n'est pas une raison pour le gaspiller...

« Serait-il possible que le prince m'ait en quelque sorte achetée ? »

Mais pourquoi le souverain d'un petit État des Balkans devait-il payer l'intermédiaire qui lui offrait une épouse convenant à son rang ?

« Mon oncle est tellement cupide qu'il est tout à fait capable d'avoir exigé une belle somme pour lui donner en mariage la petite-fille du comte de Tcherkov. »

Elle frissonna.

« Il m'a vendue, en quelque sorte... »

La baronne jeta un coup d'œil dédaigneux autour d'elle. Elle devait avoir l'habitude de vivre dans un cadre plus luxueux et ce triste salon ne semblait guère à sa convenance. Son regard se posa ensuite sur

Ariana, puis sur l'oncle de cette dernière.

« Elle nous méprise », devina la jeune fille.

— Je ne vais pas m'attarder ici, déclara son chaperon avec brusquerie.
Nous partirons demain matin.

Ariana sursauta.

— Demain ? Mais...

Le regard venimeux que lui adressa Guieth Khasnova la réduisit au silence.

— Mais quoi?

— Euh... Mes bagages ne sont pas prêts.

La baronne haussa les épaules.

— Ne me dites pas que vous avez beaucoup de choses à mettre dans vos malles.

Cette fois, le mépris était plus qu'évident. La jeune fille se redressa.

— Si, justement.

— Tout un trousseau de future mariée ? lança la baronne d'un ton moqueur.

Ariana se sentit rougir

— Non. Mais dès partitions de piano, des compositions de mon père, les photographies de mes parents, les quelques souvenirs qu'ils m'ont laissés...

Elle était dans un tel état de tension qu'elle faillit éclater en sanglots.

La perspective de devoir quitter l'Angleterre, ce pays où elle avait toujours vécu, lui semblait soudain intolérable. Et tout cela pour suivre une femme antipathique jusqu'à la petite principauté que sa mère lui avait toujours dépeinte sous un jour radieux!

« Parce qu'elle en était loin. On a souvent tendance à embellir ses souvenirs », pensa la jeune fille avec désespoir.

A l'issue de ce long voyage, elle ne serait pas au bout de ses peines. Car elle devrait épouser... un parfait inconnu.

—Vous souhaitez donc reprendre la route dès demain ? demanda Konstantin Bardikiev à la baronne.

Cette nouvelle semblait faire plaisir à ce vieux solitaire.

— Très bien, poursuivit-il. Tous les papiers de ma pupille sont en règle. Je vous remettrai ces documents avant votre départ.

Avec un sourire qui découvrit ses dents jaunies, il ajouta;

— Le mariage pourra être célébré dès votre arrivée à Dobrjvan, la capitale de notre pays.

« On dispose de moi comme... comme si j'étais un paquet », se dit Ariana qui luttait toujours contre ses larmes.

— Le prince décidera, fit la baronne avec un geste indifférent. Je ne pense pas qu'il voudra perdre de temps. C'est que l'enjeu est important.

— Quel enjeu? demanda la jeune fille.

La baronne la toisa avec une réelle répugnance.

« Elle me déteste, se dit Ariana, saisie. Pourquoi ? »

Et elle trouva le courage de redemander:

— Quel enjeu, madame?

— Je vous ai déjà dit de m'appeler Guieth.

Voyant que la jeune fille s'apprêtait à insister, elle déclara avec agacement;

— Il s'agit d'intérêts supérieurs qui vous dépassent.

Konstantin Bardikiev s'empressa de changer de sujet de conversation.

— Comment avez-vous l'intention de retourner en Dobrjvanie? En chemin de fer? En bateau ?

— Par la mer? s'exclama la comtesse. Imaginez un peu... Il faudrait contourner l'Espagne, puis , l'Italie? Ah, merci!

— C'est ainsi que je suis venu en Angleterre, dit l'oncle d'Ariana.

Avec une nostalgie surprenante de la part de cet homme glacial, il ajouta:

— Quel beau voyage!

— Peut-être. Mais comme j'ai le mal de mer, il n'en est pas question. D'autre part, je n'aime pas les chemins de fer...

— Moi non plus, déclara Ariana.

Les larmes picotèrent de nouveau ses yeux tandis qu'elle ajoutait:

— Mes parents sont morts dans un déraillement.

La baronne n'eut pas un mot de compassion.

— Raison de plus pour préférer la route, se contenta-t-elle de déclarer.

— Ce sera long, remarqua Konstantin Bardikiev.

— Je suis venue par la route, je repartirai par la route.

Elle se tourna vers Ariana.

— Nous prendrons un bateau qui nous amènera de Ramsgate à Ostende, en Belgique.

Elle frissonna.

— J'appréhende déjà cette traversée. Même si la mer est calme, je serai malade et, comme à l'aller je ne quitterai pas ma cabine.

— Une fois arrivée à Ostende, vous louerez un véhicule ? demanda l'oncle de la jeune fille.

— Pas du tout. Je tiens à voyager dans ma propre berline. Elle est beaucoup plus confortable que toutes celles que je pourrai trouver en cours de route.

— Eh bien! s'exclama Konstantin Bardikiev avec stupeur. Il faudra donc charger votre voiture dans le ferry—boat pour aller à Ostende? Seigneur, je n'ai encore jamais vu cela! Une princesse n'aurait pas de pareilles exigences.

Il parut gêné d'avoir parlé sans réfléchir.

— Excusez—moi, marmonna—t—il.

— Une princesse, moi? murmura la baronne.

Et, de nouveau, son rire aigu retentit.

— Bon, ou en étais—je? reprit—elle. Ah, oui, Ostende... Donc, après la Belgique, nous passerons par l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie, et nous arriverons enfin dans les Balkans.

A la perspective de voir tous ces pays, Ariana aurait du être ravie. Son intuition lui disait cependant de rester sur ses gardes.

« Tout cela n'est pas clair, pensa—t-elle, soudain oppressée. J'ai l'impression de mettre le pied dans un guêpier. Pourquoi le prince Stefan de Dobrjvanie a—t—il décidé de m'épouser moi? Mon oncle prétend qu'il ne trouvait personne d'autre à sa convenance. Je n'en crois rien. »

L'espace d'un instant, elle fut tentée de s'enfuir. Mais pour aller où ? Elle n'avait pas d'argent, pas de relations...

« C'est faux! se dit-elle encore. Je suis sûre que les amis de mes parents ne demanderaient pas mieux que de m'aider. Mais ce sont tous des artistes, des gens un peu bohèmes, pas très riches... Comment pourrais-je m'imposer à eux ? »

Elle décida que la meilleure solution était encore de suivre le chemin tout tracé qui s'ouvrait devant elle. Après tout, cette aventure plus qu'inattendue valait cent fois mieux que l'existence routinière qui était la sienne depuis qu'elle était venue vivre chez son oncle.

Un peu rassérénée, elle se dit que si le prince lui déplaisait, ce serait peut-être réciproque... et alors, cet étrange mariage n'aurait jamais lieu.

« A ce moment—la, j'aviserais. Et au moins, j'aurai vu la Dobrjvanie. »

Sa décision prise, elle se sentit un peu calmée.

Quand Maritchie apporta le thé, elle jugea le moment de se retirer.

— Si vous voulez bien m'excuser... Guieth, dit-elle en faisant une petite révérence, je vais aller faire mes bagages.

La baronne esquissa un geste dédaigneux en direction de la porte, un peu comme si elle la congédiait.

— Allez! Et je vous en prie, pas de révérence.

En s'esclaffant, elle lança:

— Ce serait plutôt à moi de vous la faire.

Elle semblait trouver cela très drôle.

« Beaucoup de choses m'échappent encore », pensa la jeune fille.

Elle tenta de se rassurer: au cours du long voyage qui allait les conduire dans les Balkans, elle aurait tout le loisir d'éclaircir les nombreux points qui lui semblaient fort obscurs.

Chapitre 3 :

Bercée par le mouvement de la voiture, Ariana s'était endormie. Quand le rire aigu de la baronne la réveilla en sursaut, elle garda les yeux clos et feignit de continuer à dormir.

— Chut ! fit Guieth Khasnova.

D'un ton de reproche, elle ajouta:

— Soyez prudente, Iglais. Elle pourrait nous entendre, La femme de chambre laissa échapper une exclamation agacée.

— Quel dommage que cette petite peste parle dobrjvanien!

— Oui, c'est bien fâcheux, admit la baronne.

— On ne peut plus discuter sans craindre d'être écoutées.

— Ne vous plaignez pas. Le soir, grâce au ciel, nous sommes tranquilles.

— Encore heureux !

Après une traversée sans histoire, elles étaient arrivées à Ostende. Ariana aurait bien aimé visiter ce vieux port fortifié. Il n'en fut pas question: la baronne avait en effet décidé qu'elles feraient halte en dehors de la ville, dans le luxueux hôtel où elle était déjà descendue à l'aller.

Les journées s'étaient ensuite succédé à un rythme pratiquement immuable.

Chaque soir, la voiture s'arrêtait dans une auberge confortable. Ariana était alors priée de monter dans sa chambre, et une servante lui apportait son repas sur un plateau. La jeune fille avait ensuite découvert que la baronne dînait en bas... en compagnie de sa femme de chambre.

Oh, elle n'allait pas se plaindre d'être tenue à l'écart ! Car sous des dehors mielleux, très affectés, Guieth Khasnova se montrait de plus en plus désagréable.

« Que m'arrive-t-il ? se demandait Ariana, sidérée. Je déteste tout le monde en ce moment. Mon chaperon, sa femme de chambre, son valet et même son cocher ! »

En réalité, aucun de ces quatre personnages n'était très sympathique... Souvent, elle avait l'impression qu'ils se moquaient tous d'elle.

« Je deviens folle, se disait-elle. Il faut que je garde les pieds sur terre. »

Le lendemain, la voiture repartait à bonne allure. Le cocher ne manquait jamais de changer de chevaux, car un attelage frais leur permettait de couvrir une grande distance dans la journée.

La baronne jura, comme cela lui arrivait souvent.

— Quel voyage interminable ! J'en ai plus qu'assez...

— Moi aussi, fit Iglaïs.

La baronne se pencha vers Ariana pour s'assurer qu'elle dormait toujours profondément.

— Et tout cela, pour faire plaisir au prince Stefan ! soupira-t-elle.

Sa femme de chambre ricana.

— Que ne feriez-vous pas pour lui ?

— C'est certain. Il n'empêche que...

Elle jura de nouveau.

— Des jours et des semaines de voiture, Cela n'en finira donc jamais ?

Je suis moulue!

Iglais tapota la main de sa maîtresse dans un geste affectueux.

—Allons, milady! Le jeu en vaut la chandelle, non ?

— Je vous l'accorde. S'il n'y avait pas une belle récompense à la clef, il est certain que je ne me serais pas lancée dans une pareille aventure.

Iglais hocha la tête d'un air entendu.

— Et quelle récompense!

— Je la mérite bien, non ? Tant d'années de dévouement...

— De dévouement ? interrogea la femme de

chambre avec ironie.

Apparemment, il y avait des allusions que la baronne ne pouvait pas tolérer. La badine qui restait toujours à portée de sa main, coincée entre deux coussins, siffla violemment.

— Aie! gémit Iglais.

Cette fois, Ariana ouvrit les yeux. Même si elle n'aimait pas cette domestique sournoise, elle ne pouvait pas admettre qu'elle soit maltraitée.

—Tiens, notre petite princesse se réveille! Fit la baronne d'un ton doucereux.

La voiture allait au grand trot sur une route bien entretenue, dans un paysage verdoyant très montagneux. La jeune fille fit mine de retenir un baillement.

— Ou sommes-nous?

Cette question bien innocente agaça la baronne.

— Quelque part en Autriche, je suppose. Et alors? Quelle importance ?

Ariana avait eu le temps de remarquer que son chaperon ne s'intéressait en rien aux superbes contrées qu'elles traversaient, Les villages pittoresques la laissaient de glace et, à la grande déception de la jeune fille, il n'était jamais question de visiter les villes.

« Ce voyage pourrait être si intéressant, se disait—elle. Quel dommage de ne pas en profiter pour faire un peu de tourisme ! »

Il n'en était pas question. La baronne accordait seulement de l'importance au confort de leur étape. Il lui fallait les meilleurs hôtels, les meilleures auberges — et la plus belle chambre. Ariana avait également noté qu'on lui octroyait souvent une mansarde de domestique... tandis qu'Iglais était logée aussi luxueusement que sa maîtresse.

La jeune fille jugeait inutile de se plaindre. A quoi bon? Pendant ce voyage, ne dépendait—elle pas entièrement de la baronne? Or elle avait très vite compris que cette dernière la détestait. .. Tout comme Iglais.

« Que leur ai-je fait pour qu'elles me haïssent ainsi? s'étonnait Ariana. Elles sont venues me chercher parce qu'elles l'ont bien voulu. Après tout, moi, je n'ai jamais rien demandé. Quelques semaines auparavant, j'ignorais encore tout de ce qui m'attendait.»

Le valet et le cocher n'étaient pas en reste. Ils la traitaient avec une déférence moqueuse.

« On me cache quelque chose, se disait-elle souvent. Mais quoi ? »

De plus en plus, elle avait l'impression d'être un pion dans un jeu qui lui échappait.

— Ah! Nous voilà enfin en Dobrjvanie! S'exclama la baronne, une fois la frontière franchie.

Ariana se pencha à la portière et vit, sous un ciel très bleu, des près encore plus verts que des gazons anglais, des collines aux courbes douces et, à l'horizon, des montagnes aux sommets couverts de neiges éternelles.

« Le pays de ma mère, pensa-t-elle avec émotion. Le mien... »

Des villages se nichaient au creux des vallées, massés autour d'une église au clocher à bulbe. Même de loin, on pouvait distinguer les toits de tuile des maisons et leurs murs d'un blanc éclatant.

— La capitale se trouve-t—elle loin de la frontière ? demanda la jeune fille.

— Assez. Mais comme il est déjà tard...

La baronne consulta la petite montre en or incrustée de diamants qu'elle portait en sautoir avant d'ajouter:

— ... nous devons prévoir encore une étape avant d'arriver au palais, Soudain, la voiture ralentit. En voyant des barricades gardées par deux soldats en uniforme, la baronne s'exclama avec dépit:

— Ce n'est pas possible! La route de Dobrjvan est de nouveau coupée !

— Oh, non! gémit Iglais.

— Encore des éboulis de rochers, je suppose. Nous allons devoir contourner ces montagnes.

— La route n'est pas fameuse de ce côté, dit Iglais.

— Et on ne peut pas dire que l'auberge où nous devons passer la nuit soit des plus confortables.

La baronne jura.

— Moi qui me faisais une joie de m'arrêter à l'hôtel des Glaciers... Me voila bien déçue!

En soupirant, elle conclut.

— Nécessité fait loi. Il n'empêche...

De nouveau, elle consulta sa montre.

— Nous n'arriverons pas à cette inconfortable auberge avant la nuit.

— Espérons au moins qu'ils auront de la place, marmonna Iglais.

— Rien n'est moins sur, car tous les voyageurs sont obligés d'emprunter le même chemin.

Pendant que la voiture repartait au petit trot sur une route étroite en assez mauvais état, la baronne sortit un poudrier en or et contempla longuement son reflet dans la glace avant de se remettre une épaisse couche de rouge à lèvres.

— De toute façon, il faudra bien qu'ils trouvent des chambres pour nous.

— Si l'hôtel est complet, cela semble difficile, se risqua à déclarer

Ariana.

— Pas du tout. Ils n'auront qu'à mettre des clients de moindre importance dehors.

— Ils ne peuvent pas agir ainsi.

— Et comment! Sinon je menacerai de faire fermer leur établissement.

— Quoi?

— Sachez que je n'hésiterai pas une seconde.

— Mais...

— Nous ne sommes plus en Angleterre, ma chère, mais en Dobrjvanie. Ici, c'est le prince Stefan qui fait la loi.

Se redressant, la baronne poursuivit d'un ton coupant:

— Et comme je suis sa représentante, tout m'est dû. Sinon...

Voyant l'ébahissement de la jeune fille, elle ajouta avec une satisfaction sadique:

— Sinon ceux à qui cela ne plaît pas seront jetés en prison ou pendus.

Ces derniers mots glacèrent Ariana.

« Mon Dieu, dans quel pays suis-je arrivée ? » se demanda-t-elle avec effroi.

Le prince était-il aussi cruel que la baronne semblait le laisser entendre ?

— Peut-être cherche-t-elle à me faire peur... pour s'amuser. Oh, elle en est bien capable ! »

Ariana ne pouvait pas croire qu'elle allait devenir la femme d'un cruel despote. Sa mère lui avait toujours parlé des princes de Dobrjvanie avec respect. Jamais elle n'avait laissé entendre qu'il s'agissait de tyrans.

La voiture allait maintenant au pas, tant la chaussée était mauvaise. Le soleil baissait déjà à l'horizon.

— Ce n'est pas possible! pesta la baronne. A quelle heure serons-nous

à cette horrible auberge des Flots Bleus?

— L'auberge des Flots Bleus? répéta Ariana. Mais... la Dobrjvanie n'est pas au bord de la mer.

Guieth haussa les épaules.

— Non, bien évidemment. Tout le monde est au courant de cela. Tout le monde sait aussi sauf les ignorants — qu'il y a un grand lac dans notre pays.

Le crépuscule tombait quand, toujours au pas, la voiture aborda une étroite passe entre deux sommets aux pics enneigés. Quand elle s'arrêta brusquement, la baronne eut un geste agacé.

— Que se passe—t-il, maintenant? grommela-t-elle.

Elle se pencha en avant et s'aperçut qu'un troupeau de chèvres leur barrait la route.

Faisant coulisser la trappe qui permettait de communiquer avec le cocher, elle cria:

— Espèce d'imbécile. Fouettez dans le tas! Vous verrez que ces sales bêtes se disperseront vite!

— Ce... ce n'est pas ça, milady, balbutia le cocher Il tremblait de tous ses membres, et le valet n'était pas en reste.

— De quoi s'agit—il, alors?

— Les... les...

Il ne put en dire davantage tant ses dents s'entrechoquaient.

— Les... les... balbutia à son tour le valet.

Puis, d'une voix suraiguë, il lança:

— Les voleurs de grand chemin!

En une fraction de seconde, perdant toute sa superbe, la baronne parut se ratatiner sur la banquette.

— Mon Dieu! fit-elle d'une voix mourante.

La portière s'ouvrit brutalement et un homme au visage masqué par

un foulard apparut. Derrière lui se tenaient plusieurs cavaliers masqués, et Ariana commença elle aussi à avoir peur.

L'homme se mit à rire.

— La baronne Guieth Khasnova en personne! Ah, quelle bonne prise!

Il s'inclina moqueusement.

— Si vous voulez bien vous donner la peine de descendre, madame la baronne...

Votre voyage s'achève ici.

Le moment de faiblesse de Guieth Khasnova n'avait pas duré longtemps. Serrant les dents, elle réussit à lui tenir tête.

— Vous osez vous attaquer à moi? C'est signer votre arrêt de mort...

— Pas possible!

— Le prince va envoyer ses soldats à votre recherche et vous serez tous pendus!

Cette menace fit seulement rire le brigand.

— Il y a longtemps que votre prince envoie ses soldats quadriller les montagnes. Ils ne nous ont jamais trouvés et ne nous trouveront jamais. Allez, baronne, fini d'ergoter! Descendez ou je vais me fâcher

— Vous... vous serez tous pendus!

— Vous risquez de l'être avant nous, belle baronne. Allons, dépêchez-vous!

Il la saisit par le bras et l'obligea à sauter à terre. Iglais la suivit en piaillant.

— Au secours! Au secours!

— Et qui avons—nous la? dit le brigand qui semblait être le chef en tirant Ariana par le bras.

— Laissez-la! hurla la baronne. C'est la fiancée du prince!

— Pas possible! Notre prince veut se marier? Et avec votre bénédiction, madame la baronne?

Un éclat de rire général retentit. Les brigands semblaient trouver cela très drôle.

— Encore un de vos mensonges, je parie, reprit celui qui tenait Ariana par le bras.

Tout cela ne tient pas debout.

— Ne touchez pas un seul des cheveux de Mlle Dunster, il vous en cuira! Le prince vous fera pendre haut et court!

— Oui, oui. Nous connaissons la chanson. Madame la baronne de la Pendaïson, s'il vous plaît, venez par ici.

Les trois femmes étaient maintenant descendues de voiture, Les chèvres s'étaient éloignées, dégagant suffisamment la route pour que le cocher ait la présence d'esprit de faire rapidement demi-tour.

Puis il fouetta les chevaux de toutes ses forces. Ceux—ci partirent au grand galop en direction de la frontière, tandis que la berline cahotait sur les nids de-poule et les ornières.

Horriifiée, Guieth leva les bras au ciel.

— Mes robes! Mes bijoux! Mon argent!

Submergée de désespoir, Ariana pensait aux trésors que contenait sa malle,

« Les photographies de mes parents, les partitions de mon père... »

— Nous le rattrapons ? Demanda l'un des hommes à celui qui semblait être le chef.

— Non. Laissez—le fuir C'est plutôt drôle. En fin de compte, les voleurs ne sont pas forcément ceux qu'on croit.

La baronne le toisa avec hauteur.

— Vous voilà bien avancé. Vous vouliez mon argent? C'est un autre qui va en profiter Elle frappa du pied.

— Mais enfin, rattrapez-le! s'écria—t—elle, hors d'elle. Vous avez des chevaux! Vite, vite!

Le chef des brigands jeta un coup d'œil indifférent en direction de la

voiture qui s'éloignait dans un nuage de poussière.

— Vos robes ? Vos bijoux? Votre argent? Je m'en moque... La seule chose qui m'intéresse, c'est d'avoir en mon pouvoir la baronne Guieth Khasnova.

Celle—ci, comprenant qu'elle avait perdu la partie, était de nouveau très pale. Iglais n'en menait pas large, elle non plus. Quant à Ariana, elle restait frappée de stupeur.

La voiture disparut au premier tournant, emportant les malles de la baronne — de simples possessions matérielles. En revanche, ce qu'Ariana avait de plus précieux au monde venait de lui être arraché. Une larme roula sur sa joue veloutée.

A part les vêtements qu'elle portait, elle n'avait plus rien! Et, tout comme la baronne et Iglais, elle était prisonnière d'une douzaine d'hommes masqués et armés.

Des brigands.

— Par ici, mesdames.

Leurs ravisseurs étaient à cheval, mais c'était à pied que la baronne, Iglais et Ariana devaient monter un étroit sentier rocailleux.

— Je ne peux pas aller plus loin, geignit la baronne.

L'un des bandits ricana.

— Un peu de courage.

— Je n'en peux plus!

— Dépêchez-vous, sinon vous allez téter de ma cravache.

Ariana pensa à la badine qui était restée dans la voiture, comme tout le reste. Et c'était maintenant la baronne qui était menacée de recevoir des coups !

« Voila un juste retour des choses », ne put—elle s'empêcher de penser.

Quant à elle, elle n'était pas fâchée de pouvoir marcher d'un bon pas, tout en respirant à pleins poumons cet air léger chargé du parfum des fleurs et des herbes aromatiques.

Elle était prisonnière, certes. Et pourtant, curieusement, elle avait l'étrange impression d'être soudain plus libre.

Le chemin déboucha sur une sorte d'esplanade ensoleillée, tapissée d'herbe drue constellée de petites fleurs roses.

D'autres brigands étaient assis autour d'un feu de camp en compagnie de gitanes aux robes colorées. Ceux-ci ne portaient pas de masques. Ariana, qui s'attendait à leur voir des mines patibulaires, fut étonnée de leur trouver des visages avenants et ouverts, des visages halés par la vie au grand air.

L'un d'eux alla faire tourner la broche qui était installée au—dessus du feu. Un mouton entier y rôtissait lentement.

Quand une gitane se leva d'un bond, les nombreux bracelets qu'elle portait aux chevilles et aux poignets se mirent à tintinnabuler.

— Une visite! s'écria-t—elle moqueusement. Oh, que voila de jolies dames!

Elle s'approcha pour examiner la montre en or et en diamants de la baronne.

Reculant d'un pas, celle—ci la toisa avec hauteur.

— Ne me touchez pas.

La gitane s'esclaffa.

— Écoutez-la! Ou se croit-elle, celle-ci ?

Et, se tournant vers l'un des brigands qui était resté près du feu, elle implora:

— Pietro, tu lui prendras sa montre, hein? Tu me la donneras? Tu...

— On ne détrousse pas les prisonniers, coupa le chef des brigands.

La gitane haussa les épaules.

— Oh! Toujours vos stupides règlements!

— On ne détrousse pas les prisonniers, répéta le chef d'un ton sans réplique, tout en ôtant son masque.

—Vous avez tort de vous découvrir le visage, lança la baronne.

Maintenant, je vous reconnâtrai partout et...

— ... et je serai pendu, oui, je commence à le savoir! termina—t—il a sa place avec amusement.

Il jeta un coup d'œil à ses trois prisonnières.

— Maintenant, il faut prévenir le chef.

Ariana haussa les sourcils. ,

« Le chef? Ce n'est donc pas lui ? »

— Jon, poursuivit-il, prends un cheval et file au point de rencontre.

L'un des brigands qui avaient attaqué la voiture se débarrassa à son tour de son masque. Il était très jeune, avec des traits réguliers, un visage souriant et un regard direct.

— Bien, Taimon.

— Il faut qu'il sache que la baronne Guieth Khasnova est entre nos mains. Voilà qui va lui faire plaisir

Le visage de la baronne était maintenant cramoisi, presque violacé. Et cette couleur n'était pas due aux fards dont elle faisait un usage abusif.

— Ah, vous pouvez être contents de vous! Mais je vous assure que vous ne l'emporterez pas au paradis. Vous saurez vite ce qu'il en coûte de s'attaquer à moi!

Taimon la toisa avec dégoût.

— La vipère crache son venin.

Il en fallait davantage pour faire taire la baronne.

— Et je ne suis pas seule en cause!

Elle les menaça du doigt.

— Vous avez enlevé la fiancée du prince, une Anglaise de haute naissance...

— Mais oui. A d'autres ! Laisse-moi rire, ma belle.

« Pourquoi ne veut-il pas croire que je vais épouser le prince ? » se

demanda Ariana, Elle se sentit soulagée à la pensée que ce mariage qu'elle appréhendait tant n'aurait pas lieu le lendemain, ni même le surlendemain.

Bizarrement, elle ne craignait pas les bandits qui les entouraient. Au contraire, elle se sentait presque plus à l'aise avec eux qu'avec la baronne et sa désagréable femme de chambre.

« Je dois être un peu folle », pensa-t—elle.

Elle tenta de s'expliquer son étrange réaction par la fatigue du voyage et ce brutal changement dans son existence.

« Eh bien, moi qui me plaignais de la routine... » se dit-elle avec une pointe d'ironie.

Celui qu'elle avait pris pour le chef des brigands — tant il semblait avoir d'ascendant sur ce petit groupe — se tourna vers l'une des gitanes.

— Lule, emmène ces trois-la dans la caverne du centre.

Il mit les poings sur les hanches.

— N'essayez pas de vous échapper, mes jolies. Vous n'irez pas loin.

La baronne serra les dents.

— Vous ne l'emporterez pas au paradis, espèce de brute, répéta—t-elle avec rage.

Une gitane vêtue d'une robe à volants rouges leur montra, entre les rochers, l'entrée d'une grotte sombre.

— Par ici.

La baronne serra les poings.

— Je ne veux pas aller dans ce trou à rats.

— Ne faites pas d'histoires, madame, dit la gitane avec douceur, dans un dobrjvanien teinté d'un léger accent chantant. Cela ne vous aidera pas, au contraire. Si vous voulez être relâchée, vous avez tout intérêt à vous montrer docile.

— Docile, moi? grinça la baronne.

Son ton changea:

— Vous croyez que ces brutes me relâcheront?

La gitane haussa les épaules.

— Ils ne vont pas vous garder éternellement.

— Ils veulent une rançon, c'est cela?

— Peut-être.

— Que peuvent-ils vouloir d'autre?

Elle jura.

— J'aurais pu leur en donner, de l'argent!

Les poings crispés, elle s'écria:

— Oh, quand je pense que ces imbéciles ont laissé fuir mon cocher avec mes bagages et mon coffret à bijoux ! Ma rivière de diamants, mon collier d'émeraudes, celui de rubis, mes perles fines, mes boucles d'oreilles en diamants, mes bagues précieuses, mes... Je parie qu'on ne reverra jamais ce voleur en Dobrjvanie. Il va se goberger à mes frais à l'étranger!

Elle marqua un mouvement de recul avant de pénétrer dans la grotte.

— Cela doit être plein de vermine.

— Mais non.

A la grande surprise d'Ariana, leur prison paraissait à première vue très confortable.

D'épais tapis recouvraient le sol rocheux et l'on y voyait, outre quatre lits recouverts de peaux d'ours, une table basse en cuivre sur laquelle étaient posées deux lampes à pétrole que la gitane alluma.

— Avez-vous faim ? demanda-t-elle.

— Non, grommela Guieth.

— Soif, peut-être ?

Sans attendre la réponse, Lule déclara:

— Je vais vous apporter à boire,

Sur ces mots, elle disparut.

Iglais se laissa tomber sur l'un des lits, se prit la tête entre les mains et se mit à gémir.

— Ils vont nous tuer!

— Cela les avancerait bien, ricana la baronne. Ce qu'ils veulent, c'est une rançon.

Oui, une rançon, tout simplement ! Une fois qu'ils l'auront touchée, ils nous libéreront.

Elle hocha la tête.

— Je pourrai alors indiquer aux soldats où se trouve leur repaire! Ils seront tous pendus!

— Justement, ils auront trop peur d'être poursuivis. Jamais ils ne nous libéreront, geignit Iglais.

Elle éclata en sanglots.

— Ils vont nous tuer, répéta—t-elle avec désespoir.

La baronne lui donna une gifle, tout en s'écriant avec irritation:

— Oh, cette pleurnicheuse!

Un peu comme un animal en cage, elle fit plusieurs fois le tour de cette caverne creusée dans le roc. Puis elle s'approcha de l'entrée et constat qu'on pouvait la fermer grâce à une tenture en velours noir.

— Il n'y a pas de porte... remarqua-t-elle. Cela signifie que nous pourrions fuir dès que le moment propice se présentera...

Elle se pencha et, aussitôt, le passage se trouva barré par deux canons de fusil.

— Tant que le chef ne vous en donnera pas l'autorisation, vous n'aurez pas le droit de sortir d'ici, décréta une voix dure.

Ariana, pas encore revenue de sa stupeur de se trouver aux mains de bandits, demeura silencieuse.

Elle alla s'asseoir au bout de l'un des lits. La baronne, qui continuait à tourner en rond, s'arrêta devant elle.

— Et alors? Vous ne dites rien ? lança-t-elle d'un ton agressif. C'est pourtant à cause de vous que nous sommes ici.

— A... à cause de moi?

— Évidemment! Si je n'avais pas du aller vous chercher en Angleterre, nous ne serions pas passés par cette route au moment où ces misérables étaient en quête d'un mauvais coup à faire.

Jusqu'à présent, la jeune fille s'était sentie complètement dominée par la baronne.

Le tour que venaient de prendre les événements lui rendait une certaine indépendance vis-a-vis d'elle.

— Votre raisonnement est plutôt spécieux, Guieth, déclara-t-elle d'une voix claire.

Moi, je n'avais jamais rien demandé.

La baronne lui adressa un coup d'œil haineux.

— Vous osez me tenir tête ?

Elle la toisa avec dégoût.

— Qui êtes-vous pour cela? Rien. Personne.

— Je suis la petite-fille du comte de Tcherkov. La fiancée du prince Stefan.

La baronne s'esclaffa.

— La fiancée de Stefan... Ha, ha, ha! Même ces stupides hors-la-loi n'en ont pas cru un mot.

Cela avait étonné Ariana. Elle paraissait presque transparente aux yeux des brigands.

Seule la baronne Khasnova semblait les intéresser.

Lule, la gitane, revint sur ces entrefaites avec un plateau sur lequel elle avait disposé une carafe d'eau fraîche, une autre pleine d'un liquide orange et quelques verres.

— Je prendrai seulement de l'eau, dit la baronne.

Elle examina l'autre carafe en faisant la grimace.

— Je ne toucherai sûrement pas à ceci. .. Dieu sait ce qu'ils ont pu y mettre! Du poison? Des somnifères?

La gitane éclata de rire.

— C'est tout simplement du jus de mandarine.

— Hum!

Lule lui adressa un coup d'œil moqueur.

— Je vous laisse vous servir. Je vous apporterai plus tard votre dîner.

— Au moins, on ne nous laissera pas mourir de faim? interrogea la baronne d'un ton acide.

La gitane se contenta de hausser les épaules.

— Vous pourriez me répondre! s'écria la baronne avec colère.

— Pourquoi devrais-je répondre à une question aussi idiote que celle-ci?

— Insolente!

Lule s'approcha de la baronne d'un air menaçant.

— Écoutez, ma belle, vous n'êtes plus au palais ou vous faites la pluie et le beau temps. Ici, personne ne va s'aplatir devant vous. Un petit conseil: tenez—vous tranquille. Sinon vous serez vite mise au pas, et avec des méthodes qui ne vous plairont pas.

— En voilà une façon de me parler! Qui vous croyez-vous?

La gitane éclata de rire.

— Et vous ?

Comprenant que, pour une fois, elle était vaincue, la baronne se détourna.

— Je ne sais pas pourquoi vous le prenez sur ce ton, grommela-t—elle. J'ai seulement dit que, apparemment, on ne nous laisserait pas mourir

de faim. Parce que de la part d'hommes comme ceux-ci, tout est possible.

Lule se fâcha.

— Sachez que les « hommes comme ceux-ci » sont des gens très bien. Vous ne leur arrivez pas à la cheville, espèce d'intrigante.

— Oh!

— Vous commencez à m'agacer. Je vais demander à quelqu'un d'autre de vous apporter votre pitance. J'en ai assez de voir vos joues poudrées.

— Oh!

Lule retrouva soudain sa bonne humeur

— Comment vous débrouillerez-vous demain, sans vos fards ? Vous allez être enfin obligée de montrer votre vrai visage...

La baronne pâlit.

— Mes fards... Mon Dieu, c'est vrai! Tout cela est resté dans la voiture!

— Bah! Le cocher en fera sûrement bon usage, pouffa Lule.

Cette fois, la baronne préféra garder le silence.

Visiblement satisfaite d'avoir eu le dernier mot, la gitane partit en sifflotant.

Quand elle vit Ariana se servir un verre de jus de mandarine, la baronne fit la grimace.

— Vous vivez dangereusement, ma chère. Enfin... à vos risques et périls!

La jeune fille but quelques gorgées.

— Vous devriez l'essayer. C'est excellent.

Iglais lui adressa un regard torve avant de s'approcher à son tour du plateau.

— Que voulez-vous boire, milady?

— Je l'ai déjà dit: de l'eau.

— Moi aussi, c'est plus prudent.

Après avoir examiné d'un air critique le verre que venait de lui apporter Iglaïs, la baronne le repoussa.

— Vous n'avez pas soif, milady? s'inquiéta la femme de chambre.

— Si. Mais je suis prudente. J'attends de voir comment vous allez réagir, vous et Ariana.

Cette dernière préféra garder le silence... tout en se servant un second verre de jus de mandarine.

— Vous n'avez toujours pas mal au ventre? demanda la baronne avec suspicion.

— Pourquoi voulez-vous que nos ravisseurs nous maltraitent ?

— On voit que vous ne savez rien du monde ni de la vie, fit la baronne avec dédain.

Son rire aigu retentit, tandis qu'elle ajoutait:

— Ni des hommes ni des brigands.

— Je doute que vous ayez l'expérience de ces derniers, ne put s'empêcher de lancer Ariana.

— Qui sait ? murmura la baronne d'un air mystérieux.

Le coup d'œil qu'elle adressa ensuite à la jeune fille n'avait rien de bienveillant.

— Oh! Mais la petite oie blanche se rebiffe!

A son tour elle alla s'asseoir sur un lit.

— Au moins, nous ne sommes pas trop mal logées. Et nous avons une certaine liberté de mouvement. Ils auraient pu nous enchaîner et nous jeter dans un coin, sans même une couverture. Reste à espérer que nous allons être nourries correctement.

Elle baissa la voix.

— Écoutez-moi bien, toutes les deux. Nous allons faire preuve de résignation. Et au moment où leur méfiance sera endormie et qu'ils n'auront plus l'idée de nous surveiller... nous nous enfuirons.

Chapitre 4 :

En dépit des craintes de la baronne, les prisonnières avaient eu droit à un excellent dîner: mouton rôti, salade fraîche, fromage et fruits. Puis elles avaient passé une nuit relativement confortable.

En se réveillant le lendemain matin, Iglais lança, presque avec bonne humeur:

— Ma foi, j'ai bien dormi.

En hâte, elle s'habilla.

— Je n'ai pas eu froid sous cette peau d'ours. Et vous?

Un peu agacée d'entendre sa femme de chambre lui parler comme à une égale, mais comprenant que, en raison de leur situation, la donne se trouvait quelque peu changée, la baronne déclara d'un air pincé:

— La température est clémente.

— Je n'ai pas eu froid non plus, fit Ariana. Le seul inconvénient, c'est de devoir dormir en jupon et chemise.

Leurs vêtements de nuit, comme le reste, devaient être maintenant bien loin.

— Voila qui est fâcheux, soupira la baronne. Et quand je pense que maintenant, je suis obligée de remettre la tenue que je portais hier... Quelle horreur!

Elle frappa dans ses mains.

— Iglais !

— Oui, milady?

— Venez m'aider à m'habiller.

Après avoir marqué une certaine hésitation, la femme de chambre obéit.

Une fois prête, la baronne alla jeter un coup d'œil à l'entrée de la caverne. Un canon de fusil lui barra immédiatement le passage.

Elle fit demi-tour

— Un fusil au lieu de deux, fit—elle très bas. La situation s'améliore déjà.

Dix minutes plus tard, Lule leur apporta du café, des petits pains chauds et du beurre.

— Vous êtes déjà debout? lança—t—elle avec bonne humeur.

La gitane portait ce matin—la une robe à volants verts, alors qu'elle était en rouge la veille.

— Vous avez pu vous changer vous! remarqua la baronne sans aménité.

— Si vous acceptez de porter une robe comme la mienne, vous pourrez vous aussi avoir d'autres vêtements.

— Mettre une robe de gitane crasseuse? Jamais!

Lule ne se vexa pas.

— Tant pis pour vous, riposta—t—elle. Permettez-moi cependant de vous faire remarquer que les robes que je vous propose ont été lavées et séchées au soleil.

— Moi, j'en veux bien une, dit Ariana.

La gitane lui adressa un sourire.

— Nous sommes à peu près de la même taille, elle devrait vous aller. Je vais tout de suite vous l'apporter.

— C'est gentil, merci.

Après le départ de Lule, la baronne se tourna vers la jeune fille. Elle paraissait furieuse.

— C'est gentil, merci, singea—t—elle. Grotesque! Absolument grotesque! Vous devriez savoir que l'on ne traite pas des gens pareils avec autant d'égards.

Ariana avait cessé de courber l'échine.

— Mais, Guieth, vous aviez dit vous-même qu'il fallait faire preuve de résignation afin d'endormir leur méfiance.

De plus en plus furieuse, la baronne lui tourna le dos et alla boire sa tasse de café.

Elle remarqua à ce moment-la qu'Iglais mangeait déjà un petit pain.

— En voila des façons! Vous pourriez attendre que je sois moi-même servie!

Ce fut au tour de la femme de chambre de se rebeller

— Écoutez, milady, nous sommes toutes les trois dans le même bateau. Au lieu de nous chamailler, entraïdons—nous !

— Très juste, approuva Ariana.

La baronne pinça les lèvres. Des lèvres qui, dépourvues de couleur... paraissaient bien minces. Les fards dont elle abusait faisaient illusion et maintenant qu'elle en était dépourvue, elle paraissait nettement plus âgée avec ses traits durs, très accusés.

L'attaque des brigands avait été si brutale qu'elle avait laissé la pochette contenant son poudrier et son tube de rouge dans la voiture. Cela devait lui manquer plus que tout le reste.

— Bien, bien, fit—elle enfin — d'un ton qui n'avait rien de conciliant.

Lule revint avec une robe rose vif et une autre bleu et rouge.

— J'ai pensé que le rose devrait bien vous aller. Le bleu aussi, à cause de vos yeux,

— Laquelle me prêtez—vous?

— Les deux, si vous voulez, et avec le plus grand plaisir.

— Oh, merci!

Ariana ne fut pas fâchée d'ôter l'ensemble de voyage de tweed qui avait appartenu à Mme Perkins. Elle le portait depuis le début du voyage, et même si elle le brossait et tentait de l'aérer le son; lors de l'étape à l'hôtel, elle se rendait compte qu'il aurait eu besoin d'être sérieusement nettoyé.

Lorsqu'elle revêtit la robe de gitane rose vif, la baronne laissa échapper ce rire aigu que la jeune fille ne pouvait plus supporter.

— C'est pour quand, le numéro de cirque? lança-t-elle d'un ton sarcastique. A moins que vous n'alliez nous conter la bonne aventure?

Ariana ne répondit pas.

— Vous avez l'air ridicule, ma petite, insista la baronne.

— Pas du tout, assura Lule. Vous êtes très jolie.

La jeune fille, devinant qu'elle avait peut-être une alliée, lui adressa un sourire.

— Et croyez-moi, je me sens bien plus à l'aise que dans ces vêtements en tweed.

Iglais la regarda avec envie mais, surprenant le regard noir de la baronne, n'osa pas dire qu'elle aussi aimerait bien avoir une robe de gitane.

— Désirez-vous faire votre toilette ? Demanda Lule.

— Ah, oui, volontiers! s'exclama la baronne.

— Dans ce cas, il faut que vous me donniez vos chaussures.

— Et pourquoi donc ?

— Ce sont les ordres du chef.

— Pourquoi donc? répéta la baronne avec agressivité.

— Pour que vous ne puissiez pas vous enfuir. Si vous voulez faire votre toilette, vous êtes obligées d'aller jusqu'au ruisseau, expliqua patiemment la gitane.

— Pieds nus ?

— Bah, ce n'est pas loin et il y a de l'herbe tout le long du chemin. Un vrai tapis!

— Je refuse de sortir pieds nus, déclara la baronne en se redressant avec hauteur. Pour qui me prenez-vous? Vous n'avez qu'à m'apporter de l'eau et du savon ici.

— Je ne suis pas votre bonne.

La baronne faillit s'étrangler de rage.

— Personne ne m'a jamais parlé sur ce ton! Personne !

Ariana ôta ses chaussures et les tendit S Lule. Iglais l'imita.

— Allez—y ! lança la baronne. Vous me rapporterez de l'eau.

— Non, dit la gitane. Il faudrait pour cela que je leur donne un seau, et je ne le ferai pas.

La baronne leva la main.

— Vous mériteriez que...

Elle l'aurait probablement giflée si Iglais ne lui avait pas saisi le bras.

— Milady, vous oubliez que nous sommes prisonnières, Mieux vaut en passer par leurs exigences.

— C'est honteux!

Sans se départir de son calme, Lule reprit:

— Une fois que vous m'aurez remis vos souliers, vous aurez le droit de vous déplacer dans l'enceinte du camp.

Ariana s'aperçut à ce moment-la que Lule n'avait pas de chaussures et que ses pieds hélés étaient posés fermement sur le sol.

— Seriez-vous prisonnière, vous aussi? demanda—t—elle avec curiosité.

La gitane s'esclaffa.

— Oh, non! Nous avons rejoint ce camp de notre plein gré, pour aider ces messieurs...

— Ces messieurs! s'exclama la baronne. Ces crapules, oui!

Sans tenir compte de l'interruption, Lule poursuivit:

— Nous leur faisons la cuisine, nous nous occupons de leurs vêtements. ..

— Et vous les rejoignez pendant la nuit, je suppose, fit la la baronne

avec mépris.

Cela ne me surprendrait pas de la part de filles comme vous.

Sans se démonter, la gitane rétorqua :

— De semblables allusions, venant de votre part, sont plutôt déplacées, pour ne pas dire risibles, Guieth Khasnova.

— Oh !

Rouge de colère, la baronne crispa les poings.

— Deux d'entre nous sont devenues les compagnes de... de ces messieurs, poursuivit Lule, et un mariage devrait bientôt être célébré.

Ignorant la baronne, elle se tourna vers Ariana et Iglais.

— Venez, je vous accompagne au ruisseau.

— Et moi ? piailla la baronne.

— Vous, vous resterez ici. Débrouillez-vous. Je ne veux plus m'occuper de vous.

N'essayez pas d'aller dehors, vous recevrez un coup de crosse.

En sortant, Ariana s'aperçut que deux hommes gardaient l'entrée de la grotte. Ils étaient assis en tailleur et avaient un fusil en travers des genoux.

« Si nous tentons de nous sauver, nous n'irons pas loin », pensa-t-elle.

L'esplanade où les brigands avaient établi leur camp était recouverte d'un épais tapis d'herbe, tout comme le sentier qui menait à un cours d'eau proche. Ce fut avec plaisir que la jeune fille suivit Lule dans l'air encore un peu frais du matin. Bientôt, le soleil monterait dans le ciel pur et il ferait certainement très bon.

— L'eau n'est pas chaude, les avertit la gitane, lorsqu'elles arrivèrent au ruisseau qui cascada sur un lit de sable et de petits cailloux irisés.

Elle leur tendit un morceau de savon et deux serviettes minces mais très propres.

Puis elle s'assit sur un tronc d'arbre et, tout en mordillant un brin

d'herbe, déclara:

— Prenez tout votre temps, nous ne sommes pas pressées.

Sans hésiter, Ariana souleva sa jupe à volants et s'avança dans le ruisseau, tandis qu'Iglais regardait autour d'elle avec inquiétude.

— Nous ne risquons pas d'être épiées?

Lule haussa les épaules.

— Pas de danger. Ces messieurs ont autre chose à faire. Et ce sont des gens bien.

— Des gens bien! répéta la femme de chambre de la baronne avec stupeur.

Et, adressant à Ariana un clin d'œil complice:

— Seigneur, ce qu'il ne faut pas entendre!

La jeune fille ne répondit pas. Même si Iglais tentait de se rapprocher d'elle, elle n'avait aucune intention de devenir son amie. Elle avait eu le temps, au cours de cet interminable voyage qui les avait amenées jusqu'en Dobrjvanie, de se rendre compte que la domestique était aussi méchante et sournoise que sa maîtresse.

Un minuscule poisson lui frôla les orteils. Elle leva les yeux vers le ciel pur et ressentit alors une incroyable impression de liberté.

« Et il faut que je sois prisonnière d'une bande de voleurs de grand chemin pour éprouver cela! » se dit—elle avec étonnement.

Elle se déshabilla à l'abri d'un buisson couvert de grappes de fleurs aux corolles écarlates et, après s'être savonnée des pieds à la tête, lava ses sous-vêtements.

Iglais, qui s'était contentée de faire une toilette de chat, parut stupéfaite lorsqu'elle la vit étaler son jupon sur une pierre plate.

— On dirait que vous avez vécu toute votre vie ainsi. Une vraie gitane!

— A la guerre comme à la guerre, rétorqua Ariana avec bonne humeur

— Je ne vois pas milady s'occuper de sa petite lessive au bord d'un ruisseau.

— Dans quelques jours, elle y sera bien obligée.

Iglais haussa les épaules.

— Si vous croyez que nous allons rester longtemps ici!

Lule était trop loin pour qu'elle puisse les entendre. Malgré tout, Iglais baissa la voix,

— J'ai déjà vu où nos chaussures étaient cachées.

— Soit! Mais n'oubliez pas que nous sommes très surveillées.

— Bah, ils vont vite se lasser! Surtout si nous faisons preuve de docilité. Des que leur vigilance se relâchera... à nous de jouer

Ariana rejoignit Lule et s'assit près d'elle.

— Tout à l'heure, vous avez dit que nous pouvions nous déplacer dans toute l'enceinte du camp — à condition de rester pieds nus ?

— Exactement.

— Aurons—nous le droit de descendre au ruisseau?

— Bien sur.

Ariana examina les éboulis de rochers qui s'élevaient à quelques mètres de la.

— Non, vous ne pouvez pas vous enfuir de ce côté, déclara Lule, qui avait suivi son regard.

« Mais je ne suis pas sûre d'avoir envie de partir », pensa la jeune fille.

Elle tressaillit.

« Pour penser des choses pareilles, je dois devenir folle ! »

— Vous pouvez laisser votre linge ici, dit Lule. Dans deux ou trois heures, il sera sec.

Elles ne tardèrent pas à remonter toutes les trois vers le camp.

— Maintenant, je vous laisse. Mais n'essayez pas de vous éloigner.

— Nous ne sommes pas si bêtes, assura Iglais d'un air candide qui ne trompait personne.

Surtout pas Lule, qui lui adressa un coup d'œil méfiant.

Ariana et Iglais regagnèrent leur grotte — ou seulement un homme armé restait en faction,

— Voyez! triompha Iglais.

Elles trouvèrent la baronne couchée en chien de fusil sous sa couverture en peau d'ours.

— Vous êtes malade, milady? s'inquiéta Iglais.

— Pas du tout. Je m'ennuie.

D'un ton sarcastique, elle lança:

— Alors, vous avez fait votre toilette en plein air, comme des pauvresses?

Agacée par son attitude négative, Ariana ressortit.

Les brigands — ces messieurs, comme les appelait Lule — semblaient peu nombreux ce matin-là. Avisant Lule, qui, avec une autre gitane, épluchait des pommes de terre, elle lui demanda si elle pouvait les aider

— C'est gentil, mais je ne crois pas que vous ayez l'habitude de ce genre de travail.

— Détrompez-vous, fit Ariana en se revoyant avec Maritchie dans la cuisine sombre de son oncle.

— Merci, mais nous avons presque fini, dit Lule en jetant une dernière pomme de terre dans une grande marmite.

— Je peux redescendre au ruisseau ? C'est si joli, par là...

—Allez-y. Ne vous ai-je pas dit que vous étiez libre de vos allées et venues? Tout au moins dans l'enceinte du camp. ..

D'un geste du menton, Lule désigna l'entrée de la grotte des prisonnières.

— Et l'autre?

— La baronne ? Elle boude.

— Grand bien lui fasse.

D'un pas léger, Ariana se dirigea vers l'endroit où elle avait étalé son jupon en broderie anglaise et constata qu'il était déjà presque sec. Elle s'assit au bord de l'eau transparente où des libellules corsetées de vert faisaient du surplace. Bain le soleil, la nature, la rusticité d'une vie très simple... Après avoir passé deux ans pratiquement enfermée dans la triste demeure de son oncle, comme elle appréciait tout cela! Elle ne se lassait pas de contempler le ciel, les arbres, et cette eau vive qui bondissait sur les cailloux irisés, .

— Par exemple! Une gitane blonde? lança une voix amusée.

La jeune fille sursauta en voyant un homme de haute taille près d'elle.

— Vous... vous m'avez fait peur! balbutia—t—elle.

Sans réfléchir, elle avait parlé en anglais.

— Je suis navré, répondit-il dans la même langue.

C'était certainement l'un des brigands, mais au contraire des autres, qui semblaient ne parler que dobrjvanien, il s'exprimait dans un anglais parfait, sans le moindre accent.

Sans façon, il s'assit sur le tronc où Lule avait pris place un peu plus tôt. Il était vêtu d'une tenue kaki à la coupe militaire et de hautes hottes d'équitation.

Quand il ôta son feutre noir, un coup de vent fit voler ses cheveux sombres.

« Comme il est beau », pensa Ariana, saisie,

Avec son visage halé, son profil aquilin, son front haut et son menton volontaire, oui, il était beau. Très beau... Et quand il sourit, la jeune fille eut l'impression que son cœur faisait un petit bond dans sa poitrine.

Elle rencontra son regard et, de nouveau, se sentit troublée.

—Une ravissante gitane blonde qui s'exprime en anglais! reprit—il. Je dois rêver. A moins que vous ne soyez une nymphe des bois ? Une dryade? Vous allez disparaître dans ces cascades et je ne vous reverrai jamais.

La jeune fille ne put s'empêcher de rire. Puis elle retrouva son sérieux.

— Je ne suis que... qu'une prisonnière.

L'expression du brigand se rembrunit. Et quand il reprit la parole, ce fut d'un ton beaucoup moins aimable.

— Ah! Vous étiez avec la baronne Khasnova? Je ne me méfiais pas en voyant votre robe de gitane.

Il parut soucieux.

— Maintenant que vous m'avez vu, nous avons un problème.

Ariana ouvrit encore plus ses grands yeux couleur saphir.

— Un problème? Pourquoi?

Sans répondre à sa question, il déclara à mi-voix, comme pour lui-même:

—J'ignorais qu'il y avait une Anglaise dans la suite de la baronne.

Elle se raidit.

— Je ne fais pas partie de sa suite.

Il haussa les épaules.

— Ah, bon ? fit-il, sceptique.

Après un silence, il déclara:

— Vous n'êtes pas non plus une domestique, car vous parlez comme une personne de qualité... Et vous étiez avec la baronne dans la voiture que mes hommes ont interceptée, non ?

La jeune fille fut bien obligée de l'admettre.

— Le cocher nous a abandonnées...

— Oui, il paraît qu'il a franchi la frontière au triple galop en brisant les barrières.

Cette fripouille a saisi la chance de sa vie, car je suppose que la baronne voyageait avec beaucoup d'argent et tous ses bijoux.

Il haussa les épaules.

— Cela ne m'étonne pas autrement; tous ceux qui entourent le prince

et la baronne sont des chenapans.

Un peu honteuse de trouver ce bandit sympathique, Ariana le fixa droit dans les yeux. Depuis qu'elle avait tenu tête à la baronne, elle se sentait beaucoup plus sûre d'elle.

— Vous traitez les autres de fripouilles et de chenapans. Mais valez-vous mieux ?

demanda-t-elle d'une voix qui ne tremblait pas. Après tout, vous nous avez enlevées et vous nous gardez prisonnières dans des conditions assez... primitives.

— Avez-vous été maltraitées?

— Non.

— Dans ce cas, pourquoi vous plaignez-vous ? Vous n'êtes pas mieux ici qu'au palais?

Ariana n'eut pas le temps de dire qu'elle n'était jamais allée au palais du prince Stefan.

Le brigand l'examina d'un air moqueur.

— Oui, jolie gitane. Vous avez été enlevées et nous vous gardons prisonnières. Mais j'ai mes raisons.

D'un ton sarcastique, il lança:

— Nous n'allions tout de même pas laisser passer l'occasion de poser quelques questions à la baronne Khasnova.

— Vous êtes le chef de... de...

Soudain, elle n'osait plus le traiter de brigand.

— De... de ces hommes ? demanda-t-elle avec curiosité. Au début, j'ai pensé que c'était Taimon.

— Taimon commande cette petite section, et je dois dire qu'il a réussi hier un coup de maître.

Cette petite section. .. Ariana en demeura sans voix. Cela signifiait donc que toute la Dobrjvanie était infestée de voleurs de grand chemin? De l'esplanade, quelqu'un siffla trois fois. A regret, l'homme

se leva et reprit son chapeau.

— On m'appelle, dit-il à la jeune fille.

Il mit ses mains en porte-voix et cria en direction du camp des brigands:

— Je serai là dans cinq minutes. Arrangez-vous pour qu'elle ne sorte pas.

Elle ? La baronne, vraisemblablement.

— Vous parlez anglais comme un véritable Anglais, vous parlez dobrjvanien comme un véritable Dobrjvanien... dit Ariana, s'exprimant sans réfléchir dans cette langue.

— Tous les Dobrjvaniens cultivés ont étudié en Angleterre et connaissent plusieurs langues. Personnellement, j'ai fait mes études à Oxford.

Quoi? Un brigand qui vivait dans un repaire inconfortable perdu dans la montagne était allé à la prestigieuse université d'Oxford ? Cela semblait invraisemblable.

Il sourit et, encore une fois profondément troublée, elle retint sa respiration.

— Vous parlez anglais comme une véritable Anglaise, vous parlez dobrjvanien comme une véritable Dobrjvanienne, fit-il en écho. Qui êtes-vous exactement, jolie gitane blonde ?

A ce moment-la, les trois coups de sifflet retentirent de nouveau et il eut un geste agacé.

— Apparemment, c'est urgent. Nous approfondirons tout cela à un autre moment.

D'un pas souple et élastique, il se dirigea vers le sentier herbeux, tout en se coiffant de son grand feutre noir

Ariana le suivit des yeux, admirant ses larges épaules, sa haute silhouette...

Reviendrait-il poursuivre cette conversation ? A cette pensée, son cœur se mit à battre la chamade.

Elle l'attendit longtemps. .. En vain.

Le soleil était déjà haut dans le ciel quand elle se décida enfin à remonter à son tour vers l'esplanade. Son jupon, qu'elle avait laissé étalé sur une pierre plate, était maintenant complètement sec.

« J 'aurais du le cacher, se dit—elle, soudain écarlate. Il a du le voir... »

Elle espérait retrouver le chef des brigands au milieu des siens. Mais il n'était nulle part en vue. Seuls deux hommes se trouvaient sur l'esplanade: ceux qui gardaient l'entrée de la grotte des prisonnières.

Lule et une autre gitane étaient en train de poser une marmite sur une sorte de tréteau en métal, au-dessus d'un feu de camp. Ariana les rejoignit.

— Puis-je vous aider?

— Pensez—vous! Merci quand même.

La jeune fille aurait aimé leur poser des questions au sujet du chef de tous les brigands, mais elle n'osa pas.

Sans enthousiasme, elle regagna la caverne ou la baronne et Iglais, assises cote à cote sur un lit, étaient en plein conciliabule. Elles se turent en la voyant entrer.

— Ou étiez—vous passée ? lança la baronne d'un ton acide.

— Je suis descendue au ruisseau.

— Pourquoi? Vous y étiez déjà allée.

— J'avais envie de regarder l'eau, le ciel, les arbres... de rêver un peu...

La baronne ricana.

— Rêver! Ah, c'est bien le moment! Iglais et moi étions en train de mettre au point notre fuite. Et pendant ce temps, Mademoiselle va rêver !

— Fuir? s'étonna Ariana. Et comment? Savez-vous que deux brigands gardent toujours l'entrée de la caverne ?

— Je vais leur donner mes bottines, et je pourrai sortir à mon tour. Il paraît qu'il n'y a presque plus personne sur ce campement. Iglais sait

ou Lule cache nos chaussures.

Nous les récupérerons et ce ne sera plus qu'un jeu d'enfant de descendre le chemin rocailleux par lequel nous sommes venues. Une fois sur la route, nous arrêterons la première voiture qui passe.

Ariana se sentit incroyablement déçue. Quoi? Elles allaient déjà partir? Si elles quittaient ce campement, elle ne reverrait jamais le séduisant bandit qui avait su faire battre son cœur. ..

« Je dois être en train de devenir folle, pensa-t-elle encore une fois. Je devrais vouloir de toutes mes forces échapper à nos ravisseurs. Et, au lieu de cela... »

Elle se sentit rougir Grâce au ciel, la baronne se méprit.

— Vous êtes restée trop longtemps au soleil, remarqua-t-elle en lui adressant un coup d'œil peu amène. Vous avez un teint de... de paysanne.

Son rire aigu retentit une fois de plus.

— Je ferais mieux de dire: « de gitane ».

Elle ôta ses bottines.

— Iglaïs, donnez-les à nos gardiens. Puis vous m'accompagnerez au ruisseau pour m'aider à faire ma toilette.

« Pas au ruisseau, non! » eut envie de crier Ariana.

Elle avait l'impression que cet endroit idyllique serait gâché par la présence malfaisante de la baronne. Docile, Iglaïs prit les bottines et alla les remettre à l'un des hommes armés. Il les jeta sur le coté.

— Milady veut sortir, dit Iglaïs.

— Non.

— Mais. .. Lule nous a dit que nous pouvions aller dehors à condition d'être pieds nus!

— Les ordres changent.

Deux canons de fusil s'entrecroisèrent devant l'entrée de la caverne.

— Vous resterez la.

— Mais milady voudrait...

— Qu'elle aille au diable, votre milady!

La baronne crispa les dents.

— Il me le payer.

Avec fureur, elle poursuivit:

— Ils me le paieront ! .

Sa voix monta, et elle hurla de toute la force de ses poumons:

— Vous serez tous pendus !

L'un des brigands lança en ricanant:

— La corde, ce sera peut-être pour toi, ma poulette.

La baronne se jeta sur son lit et martela l'oreiller à coups de poing.

La voix moqueuse du brigand retentit de nouveau:

— Pour le moment, vous restez à l'intérieur, mes poulettes. Le chef en a décidé ainsi.

Il n'y a que la gitane blonde qui a le droit de se promener à sa guise.

La baronne adressa un coup d'œil haineux à la jeune fille.

— Pourquoi vous? Que leur avez-vous fait ? Que leur avez—vous dit?

Ariana hésita. Puis, jugeant qu'il était préférable de ne pas parler de sa rencontre avec le chef des brigands, elle répondit:

— Rien.

— Rien? Alors, pourquoi...

La jeune fille invoqua le premier prétexte voulu. .

— J'ai été la première à ôter mes chaussures et à accepter de m'habiller en gitane. Ils doivent penser que je suis plus docile que vous.

La baronne haussa les épaules avec mépris.

— C'est certain. Une vraie carpette...

Incapable de supporter plus longtemps l'atmosphère chargée d'animosité qui régnait dans cette grotte, Ariana déclara: .

— Eh bien... puisque j'en ai l'autorisation, je vais me promener.

— Je vous l'interdis !

— Guieth, vous n'êtes plus en mesure de m'interdire quoi que ce soit.

Folle de rage, la baronne se mit à trépigner.

— Vous me le paierez! Vous serez,..

Elle s'interrompit brusquement.

— Pendue? termina Ariana à sa place, avec ironie. Décidément, vous...

— Taisez-vous!

Cette fois la baronne lui tourna le dos.

— Allez-vous—en! Vous m'entendez ? Dehors ! Sinon, je.., je ne répondrai plus de moi.

La jeune fille ne se le fit pas répéter deux fois. Un groupe d'hommes revenait à pied.

Ils étaient tous lourdement chargés. Si Taimon marchait en tête, le vrai chef n'était toujours pas là.

« Le reverrai-je? » se demanda Ariana.

Elle l'espérait de tout son cœur. Et en même temps, elle avait honte...

« Comment puis-je me laisser impressionner à ce point par un voleur de grand chemin? »

Quelques jours s'écoulèrent. La baronne faisait preuve de moins d'agressivité, si bien que l'ambiance entre les trois femmes, sans être idyllique, devenait supportable.

Comme l'avait prévu la baronne, la surveillance de leurs geôliers s'était quelque peu relâchée, mais pas au point de leur laisser la voie libre pour fuir...

Elles pouvaient sortir à leur guise, mais la baronne et Iglais préféraient passer leurs journées étendues à l'intérieur, en grignotant les amandes et les raisins secs dont Lule leur avait apporté un plein panier.

— Pourquoi nous gardez—vous prisonnières? avait un jour demandé la baronne à Taimon. Cela ne sert à rien.

— C'est ce que vous croyez.

— Vous avez exigé une rançon ? Méfiez-vous. Si le prince Stefan réussit à remonter jusqu'à vous, vous serez tous...

— Pendus! Je connais la chanson.

Taimon s'était mis à rire.

— Et si c'était votre prince Stefan que l'on voyait un jour se balancer au bout d'une corde ?

La baronne avait pâli.

— Comment osez-vous parler ainsi? Vous ne respectez rien ni personne.

Elle refusait obstinément de porter une tenue de gitane et interdisait à Iglais d'accepter ces oripeaux, comme elle les appelait. Toutes deux réussissaient plus au moins à s'organiser avec leurs propres vêtements, mais la femme de chambre devait chaque matin descendre au ruisseau pour en laver quelques pièces.

Libre et légère dans ses longues robes colorées, Ariana aidait Lule et ses amies à préparer les repas. Mais elle passait la plupart de son temps assise au bord du ruisseau... en rêvant de revoir un jour le séduisant brigand qui avait su faire battre son cœur. Par moments, elle tentait de se raisonner.

« Il est tout à fait possible que je le trouverais très banal si je le rencontrais de nouveau. »

C'était ce qu'elle se disait ce soir-la en regardant l'eau cascader sur les cailloux irisés. Le soleil commençait à descendre à l'horizon, et, déjà, le ciel se teintait de pourpre. Bientôt, le crépuscule tomberait, puis viendrait la nuit, et elle devrait rejoindre la baronne et Iglais dans la grotte où Lule leur apporterait le repas du soir.

Une brindille craqua derrière elle. Elle retint sa respiration. Qui était

la?

Lule? Une autre gitane? Ou peut-être un lapin, tout simplement!

Mais si c'était... lui?

Elle n'osa pas se retourner, de peur d'être déçue.

—J'espérais vous revoir ici... murmura-t-il en venant s'asseoir près d'elle.

Comme la première fois, il portait une tenue kaki à la coupe presque militaire.

« Son grand feutre noir lui donne l'air d'un pirate », pensa la jeune fille.

Il l'ôta et, d'un geste négligent, le jeta dans l'herbe.

Elle leva les yeux vers lui et fut saisie d'une envie irrésistible: celle de lui caresser les cheveux. Des cheveux sombres, si épais... Grâce au ciel, elle réussit à se dominer!

« Que m'arrive-t-il? se demanda—t-elle, choquée. Ma mère disait que l'amour était plus fort que tout, mais... mais il devrait y avoir des limites ! »

Bravant l'opposition des siens, la fille du comte de Tcherkov n'avait pas hésité à épouser un pianiste.

« Un artiste, cela peut se comprendre. Mais un brigand. .. »

Ariane ne se le cachait plus: elle était en train de tomber amoureuse de ce beau Dobrjvanien. Le chef d'une bande de voleurs de grand chemin!

Il lui sourit, tandis que ses pénétrants yeux gris étincelaient dans son beau Visage halé.

— Vous êtes donc toujours la, jolie gitane blonde?

— Comme si vous ne le saviez pas! Nous sommes vos prisonnières.

— La baronne et sa femme de chambre, certainement. Quant a vous. .. votre statut n'a pas encore été défini.

— Je ne suis pas traitée différemment.

— D'après Lule, si. Vous avez plus de liberté, vous pouvez aller où bon vous semble...

— Avec des limites!

Sans tenir compte de l'interruption, il poursuivit:

— En ce moment, par exemple, elles sont confinées dans leur grotte. Deux hommes leur interdisent de sortir. Je ne veux pas qu'elles me voient.

— Pourquoi?

— Je vous l'expliquerai... peut-être.

— Que de mystères! soupira la jeune fille.

— Oui... admit-il. Que de mystères, en effet!

— Vous avez été absent pendant plusieurs jours. Ou étiez—vous allé?

Il eut un geste indifférent.

— Ici et là. J'ai beaucoup d'obligations, en Dobrjvanie comme dans les pays voisins.

Cela signifiait donc que les réseaux de brigands s'étendaient un peu partout dans ces montagnes ?

— Vous avez détroussé de nombreux voyageurs? demanda-t—elle avec amertume.

Il secoua la tête.

— Sachez que nous ne prenons qu'à ceux qui ont mal acquis leur argent pour le donner à ceux qui en ont besoin.

— Vous seriez un bienfaiteur de l'humanité? lança-t—elle, incrédule.

— En quelque sorte.

— Je ne vous crois pas.

Il haussa les épaules.

— A votre guise. Les apparences sont peut—être contre nous. Mais je

sais ce que je fais.

— La baronne n'a pas mal acquis son argent.

— Elle?

Le chef des brigands la regarda avec amusement avant de déclarer:

— Mieux vaut changer de sujet.

— La baronne s'est fait dépouiller par son cocher Quel intérêt avez-vous à la garder?

— J'ai mes raisons. Reprenons plutôt notre conversation la ou nous l'avions laissée, l'autre jour. Qui êtes-vous exactement, jolie gitane blonde?

Elle ne vit aucune raison pour lui cacher son identité.

— Je m'appelle Ariana Dunster.

— Et que faites—vous en compagnie d'une femme comme la baronne Khasnova ?

— C'est une longue histoire. ..

— Nous avons tout notre temps, Ariana.

Dans sa bouche, ce prénom devenait une caresse.

— Alors, qui êtes—vous, jolie gitane blonde ? reprit—il.

— La fiancée du prince Stefan.

Visiblement loin de s'attendre à une pareille réponse, il s'exclama:

— Ne vous moquez pas de moi!

— Mais... je dis la vérité.

— La fiancée de Stefan! répéta-t-il avec stupeur. Dans ce cas, que faites-vous avec la baronne?

— C'est mon chaperon.

— Elle? Impossible, fit-il, catégorique. Ariana aux yeux si candides, pourquoi me mentez—vous?

— Je vous assure que tout ce que je viens de vous dire est vrai, insista —t—elle. Mon oncle, Konstantin Bardikiev, a arrangé ceci avec des amis qu'il a encore en Dobrjvanie, puis la baronne est venue me chercher en Angleterre,

— Bardikiev? Ce nom me dit quelque chose. C'est celui d'une très vieille famille dobrjvanienne, mais je la croyais éteinte.

— Elle l'est presque. Mon oncle s'est établi en Angleterre, il ne s'est jamais marié et n'a pas eu d'enfants.

— Et c'est lui qui aurait organisé votre mariage avec Stefan?

Ariana remarqua qu'il omettait de donner son titre au souverain de cette petite principauté.

— Vous viviez en Angleterre ? reprit-il.

— J'y suis née.

— Et vos parents ?

— Ils sont morts il y a deux ans dans un déraillement de chemin de fer

— Je suis navré.

Il semblait sincère.

— Je suis alors allée vivre chez mon oncle Konstantin.

— C'est donc lui qui vous a appris à parler dobrjvanien ?

— Non. Si mon père était anglais, ma mère était dobijvanienne. Le dobrjvanien est ma langue maternelle,

— Ah, je comprends mieux!

— Mon père, John Dunster, était un grand pianiste...

Le chef des brigands hocha la tête.

— Qui n'a pas entendu parler de John Dunster! Il y a quelques années, quand il est venu donner un concert à Budapest, j'aurais voulu aller l'applaudir...

En entendant cela, la jeune fille se sentit transportée.

« Il aime la musique, il savait qui était mon père ! »

— Malheureusement, poursuivit-il, cela m'a été impossible. Ce que j'ai beaucoup regretté. Êtes-vous pianiste vous-même ?

— Pianiste amateur

Le visage d'Ariana s'assombrit.

— Malheureusement, je n'ai pas joué depuis deux ans. Mon oncle avait bien un piano, mais il m'interdisait de l'ouvrir: il déteste la musique.

— Comme c'est cruel!

« S'il n'y avait eu que cela! » pensa Ariana en revoyant la maison triste et grise de Konstantin Bardikiev.

La voix du chef des brigands la ramena à l'instant présent.

— Et vous m'avez dit que votre mère était dobrjvanienne?

— Oui. C'était la fille du comte de Tcherkov

Il tressaillit.

— Quoi?

— Au cours d'un voyage en Europe, elle est tombée amoureuse de mon père et s'est enfuie avec lui car ses parents refusaient un tel mariage. Une mésalliance, selon eux.

— Certains aristocrates dobrjvaniens ont l'esprit assez étriqué. Les choses changent peu à peu, grâce au ciel. Mais continuez, je vous en prie!

— Que puis-je dire de plus?

— Comment ce mariage a-t-il été arrangé ? Quand avez-vous rencontré Stefan?

— Jamais. Mon oncle a tout organisé et m'a annoncé un beau matin que j'allais me marier et qu'on allait venir me chercher dans quelques jours pour m'emmener en Dobrjvanien.

— Afin d'épouser un homme que vous n'aviez jamais vu! Et vous n'avez pas eu votre mot à dire?

— En tant que tuteur, mon oncle avait tous les droits.

Elle prit une profonde inspiration avant d'avouer:

— Je m'ennuyais terriblement chez lui, ou je ne pouvais rien faire, Même pas aller me promener... Voyager? Pour moi, c'était en quelque sorte une libération.

Le chef des brigands l'examina d'un air pensif.

— Vous avez donc accepté d'épouser un parfait inconnu ?

Elle soupira.

— Cette perspective ne m'enchantait guère. Mais je n'ai pas eu le choix.

— La fiancée du prince... murmura—t-il, songeur. Aucun de mes hommes n'a cru la baronne quand elle a annoncé cela.

— Pourquoi?

Il demeura silencieux.

— Le dernier comte de Tcherkov est mort sans laisser d'héritier, fit-il soudain à mi—

voix. Ce qui signifie que vous êtes désormais très riche, mademoiselle Dunster

—Ah, bon? fit-elle avec incrédulité. Comment est—ce possible? Je suis une femme.

— En Dobrjvanie, les femmes disposent des mêmes droits que les hommes.

Il hocha la tête.

— Tout devient clair, ou à peu près.

— Comment cela ?

— Je comprends un peu mieux la situation. Et ces machinations ne me disent rien qui vaille.

— Comment cela? répéta Ariana.

Il ne répondit pas. Les sourcils froncés, il réfléchissait. A ce moment-là, trois coups de sifflet retentirent.

Il eut un geste agacé et se leva.

— Il faut que je vous laisse.

Il allait donc déjà partir? La jeune fille eut envie de le retenir mais n'osa pas.

— Je reviendrai, promit-il. Nous nous retrouverons ici?

— Oui, murmura—t—elle, sans oser lui avouer qu'elle l'avait attendu en vain tous ces derniers jours.

Il se pencha et lui effleura les lèvres d'un baiser aussi léger que l'aile d'un papillon.

— A bientôt, jolie gitane blonde.

Restée seule, Ariana posa la main sur son cœur qui battait à tout rompre. Elle ferma les yeux.

« Je l'aime, se dit-elle. Oh, comme je l'aime ! »

Chapitre 5 :

La baronne repoussa le contenu de l'assiette que Lule lui avait apportée.

— Je déteste le lapin!

— C'est ça ou jeûner, dit Iglaïs en terminant son ragoût avec appétit, avant de prendre une pomme dans le panier de fruits.

Ariana avait à peine mangé.

— Vous n'aimez pas le lapin non plus ? lui demanda la femme de chambre.

— Oh, je ne suis pas difficile. Mais je n'ai pas très faim.

Comment aurait-elle pu expliquer que l'amour lui coupait l'appétit ?

La baronne crispa les poings.

— Quand pourrons—nous fuir? Je pensais qu'ils relâcheraient vite leur

surveillance, mais il y a toujours un homme armé devant l'entrée de ce trou à rats.

— Hier, il s'est absenté pendant près d'une heure, dit Iglais.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit, idiote! Nous aurions pu en profiter !

— Ils étaient trop nombreux dans le camp. Il faut attendre qu'ils s'absentent tous.

— Il y aura encore cette bande de gitanes.

La baronne ricana.

— Notre future princesse pourra distraire leur attention pendant que nous prendrons la poudre d'escampette. Elle semble très bien s'entendre avec ces filles de rien.

Comme chaque fois que son chaperon lui adressait une flèche de ce genre, Ariana garda le silence.

La baronne lui adressa un coup d'œil méfiant.

— Vous avez été bien silencieuse ce soir

— Je ne suis pas très bavarde.

Le rire aigu de la baronne retentit.

— J'ai eu le temps de m'en apercevoir.

Elle prit une pomme à son tour et, dans un brusque accès de rage, la jeta contre l'une des parois rocheuses, ou elle s'écrasa.

— Combien de temps allons-nous rester ici ? Je ne peux plus supporter cet endroit.

Lule haussa les épaules.

— Mieux vaut prendre son mal en patience.

— Ma patience a des limites. Ils ont du demander une rançon, et le prince l'a sûrement versée aussitôt. Alors, pourquoi ne nous libère-t-on pas ?

— Et si la rançon n'avait pas été payée ? Suggéra Iglais.

— Vous plaisantez ?

— Peut-être ne veulent-ils pas de rançon, dit Ariana.

La baronne lui adressa un coup d'œil méprisant.

— Que pourraient-ils vouloir d'autre ?

— Et si Son Altesse avait trouvé la somme trop élevée et refusé de payer ? insista Iglais.

La baronne esquissa un petit sourire.

— Le prince fera tout ce qui est en son pouvoir pour me libérer, déclara-t-elle, très sûre d'elle. En ce moment, ses soldats doivent quadriller les montagnes.

Cette nuit—la, alors que la baronne et Iglais dormaient profondément, Ariana avait bien du mal à trouver le sommeil.

Blottie dans son lit recouvert par une chaude peau d'ours, elle ne cessait de revivre le trop bref instant où les lèvres du chef des brigands s'étaient posées sur les siennes.

« J e l'aime », se répéta—t—elle une fois de plus.

Elle l'aimait de toutes ses forces, de tout son cœur, de toute son âme. C'était comme une grande vague qui l'enveloppait tout entière, et l'emportait... ou ?

Justement, elle l'ignorait.

Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle avait enfin rencontré l'amour.

« Et je ne connais même pas son nom... »

En même temps, comme elle avait honte d'être tombée amoureuse d'un homme sans foi ni loi ! Un voleur de grand chemin qui campait dans les montagnes et dépouillait les malheureux voyageurs. Certes, il avait prétendu ne prendre qu'à ceux qui avaient mal acquis leur argent, afin de le donner à ceux qui étaient dans le besoin. Le croire ?

C'était tentant... mais ô combien difficile.

Le lendemain matin, comme tous les matins, les trois prisonnières descendirent au ruisseau, suivies par Lule, pour y faire leur toilette. Lorsque la gitane estima que leurs ablutions étaient terminées, elle frappa dans ses mains.

— Maintenant, il faut rentrer.

La baronne lui tint tête.

— Non. Il fait beau. J'ai envie de rester ici.

— Pas question. Vous allez rentrer immédiatement toutes les deux.

— Non.

Lule désigna le sentier herbeux.

— Vous voulez que j'appelle votre gardien ? Il aura vite fait de vous obliger à remonter à coups de crosse.

La baronne ne s'avoua pas vaincue.

— Et pourquoi nous deux ? Pourquoi a—t—elle un régime à part ? demanda-t—elle en pointant son index en direction d'Ariana.

— Parce que c'est comme ça.

— Un jour, vous regretterez de m'avoir traitée de la sorte, marmonna la baronne.

— Je connais la chanson ! lança Lule en levant les yeux au ciel. Nous serons tous pendus...

De nouveau, elle désigna le sentier qui menait à l'esplanade.

— Retournez dans votre caverne.

— Je n'ai pas envie de rester enfermée.

— Vos envies, on s'en moque. Vous allez retourner dans ce que vous appelez un trou à rats et vous n'en sortirez que lorsque vous en aurez l'autorisation.

En jurant, la baronne se résigna enfin à quitter le bord du ruisseau, suivie par Iglaïs.

Restée seule avec Lule, Ariana lui demanda :

— Pourquoi me traitez—vous différemment ?

La gitane lui sourit.

— Premièrement, parce que vous êtes gentille. Et, deuxièmement, parce que j'ai des ordres.

— Taimon ?

— Non. Le chef.

Le chef avait donné des ordres en sa faveur... La jeune fille se sentit envahie de douceur

— Il ne veut pas être vu par la baronne ni par l'autre gourgandine, dit Lule.

— Le chef... murmura Ariana. Comment s'appelle-t-il?

Lule la regarda avec curiosité.

— S'il ne vous l'a pas encore dit, ce n'est pas à moi de parler.

Ariana rougit. Et, de nouveau, un terrible sentiment de culpabilité la submergea.

« Comment puis-je aimer un bandit? »

Elle s'assit sur un tronc d'arbre et se prit la tête entre les mains. En cet instant, elle ne songeait pas à admirer l'eau qui cascadaît sur les cailloux irisés, ni le ciel où flottaient quelques nuages blancs, ni les roseaux agités par la brise...

Elle avait honte d'elle, de sa faiblesse.

Lule avait disparu depuis longtemps quand il la rejoignit. Un sixième sens avertit la jeune fille de sa présence, mais elle resta prostrée.

Il s'assit à côté d'elle et, doucement, la prit par les épaules. Si elle s'était écoutée, elle se serait blottie contre lui, les yeux clos. Au lieu de cela, elle se raidit.

— Que vous arrive-t-il, Ariana ? demanda-t-il avec douceur.

Elle leva vers lui son visage anxieux et lui dit la première chose qui lui vint à l'esprit:

— Je... je ne connais même pas votre nom.

Il laissa échapper un rire léger.

— Peut-être est-ce mieux ainsi... pour le moment, du moins.

Il resserra son étreinte, sans qu'elle songe à se dégager. Elle était si bien là!

— Je m'appelle Lorenç...

Ce fut à son tour de paraître soucieux.

— Ne prononcez ce nom devant personne. Je sais que j'ai eu tort de me montrer devant vous à visage découvert...

— Pourquoi?

Il ne répondit pas.

— Pourquoi êtes-vous si mystérieux? insista-t-elle.

— Les circonstances m'y obligent, hélas! Bientôt, je l'espère, tout s'arrangera.

Ariana fronça les sourcils.

— Si la baronne Khasnova vous voyait, vous reconnaîtrait-elle ? interrogea-t-elle.

De nouveau, il garda le silence. Un silence qui valait un aveu.

« Que signifie tout cela? se demanda la jeune fille. Comprendrai-je un jour? »

— Ariana... fit-il très bas.

— Oui?

— Faites-moi confiance.

— Je le voudrais. Mais par moments, avouez que c'est bien difficile.

— Tout s'arrangera, je vous le promets.

Il l'enlaça et lui prit les lèvres dans un baiser sans fin. Un baiser tout d'abord très doux, qui devint de plus en plus passionné. Un baiser auquel elle répondit dans un élan de tout son être, tandis que son cœur battait à tout rompre.

Puis il se redressa et plongea son regard dans celui de la jeune fille.

— Ce qui nous arrive est merveilleux, murmura-t-il. J 'aurais préféré, c'est certain, que ce soit dans d'autres circonstances, .. Mais la vie réserve d'étranges surprises.

Il se leva et elle tendit les bras vers lui.

— Lorenç, ne partez pas!

— Il le faut, ma douce gitane blonde. J 'ai des obligations.

Et quelles obligations ! La jeune fille revint brutalement à la réalité. Une nouvelle fois, elle se demanda comment elle pouvait aimer un hors-la-loi.

Lorenç reprit la parole.

— Si, par hasard, vous rencontrer...

Il fut interrompu par trois coups de sifflet. Ces coups de sifflet fatidiques qui coupaient toujours court à leurs tendres rencontres.

Lorenç caressa doucement la joue d'Ariana, tout en répétant en hâte:

— Si, par hasard, vous rencontrez Stefan — ce dont je doute —, il faut à tout prix que vous conserviez votre sang—froid. Ne montrez surtout pas votre étonnement en constatant qu'il...

Les trois coups de sifflet retentirent de nouveau. Lorenç se hâta vers le sentier.

— Je vous expliquerai cela plus tard.

Déjà, il avait disparu. La jeune fille suivit des yeux un minuscule poisson qui tentait de s'enfoncer dans le sable.

« Je l'aime, pensa-t-elle une fois de plus. Mais... »

Elle laissa échapper un profond soupir. Oh, pourquoi les choses ne pouvaient-elles pas être simples?

Ariana se décida enfin à remonter à son tour sur l'esplanade. Aucun brigand n'était en vue, à l'exception du très vieil homme à barbe blanche qui restait souvent assis sur une pierre au soleil, en mâchonnant une pipe perpétuellement éteinte.

Assises en rond, les gitanes plumaient des volailles tout en chantant une mélodie aux accents nostalgiques.

L'agitation qui régnait habituellement au camp avait fait place à un calme surprenant. Et il n'y avait même pas de gardien devant l'entrée de la caverne où la baronne et Iglais avaient été consignées.

Un peu gênée d'avoir droit à un régime spécial, la jeune fille les rejoignit, Assise au bout de son lit, Iglais se massait le bras, tout en regardant la baronne d'un air accusateur.

« Aurait-elle été frappée? Une fois de plus ? » se demanda Ariana.

Les coups partaient très vite lorsque la baronne se fâchait. Ariana y avait échappé jusqu'à présent, mais elle savait qu'il lui suffirait de faire une réflexion n'ayant pas l'heur de plaire à Guieth Khasnova pour recevoir une gifle.

La baronne faisait le tour de la grotte comme un animal en cage.

— Je n'en peux plus! s'exclama—t-elle.

Et, oubliant qu'elle était pieds nus, elle donna un coup rageur dans l'un des lits en fer.

— Aie !

Ariana prit un abricot dans la corbeille de fruits que Lule apportait tous les matins.

— C'est bien tranquille dehors, remarqua-t-elle.

— Pourquoi avez—vous le droit de vous promener à votre guise, vous? Et pas nous ?

demanda une fois de plus la baronne avec aigreur.

— Je l'ignore, prétendit la jeune fille, alors qu'elle savait parfaitement que Lorenç voulait éviter d'être vu par ces deux femmes.

— C'est parce que vous n'êtes qu'une hypocrite! triompha la baronne. Vous feignez d'être leur amie, mais en réalité, vous rêvez de partir d'ici, tout comme nous.

Dehors, des rires retentirent.

— Que se passe—t-il ? interrogea la baronne, Allez voir, vous qui êtes libre!

Ariana sortit et vit les gitanes courir vers le ruisseau comme une volée de moineaux.

Quelques minutes plus tard, elle les entendit s'asperger avec des cris de joie.

Iglais, sans cesser de se frotter le bras, alla jeter un coup d'œil dehors.

— Par exemple! s'exclama-t-elle.

— Qu'y a—t—il? demanda la baronne.

— Il n'y a plus personne, et elle ne le dit même pas! piailla Iglais.

— Comment cela, plus personne?

— Ces bandits ont du aller détrousser d'autres voyageurs! Les gitanes sont descendues au ruisseau et nous n'avons plus de gardien. A part ce vieux barbu qui dort au soleil!

La baronne se leva d'un bond,

— C'est le moment de fuir! Iglais, vous savez où sont cachées nos chaussures, n'est-ce pas?

— Euh... oui.

— Allez les chercher Immédiatement!

La femme de chambre ne se le fit pas répéter deux fois.

Sonnée, Ariana se laissa tomber sur un tabouret.

Tout allait soudain trop vite... Partir?

« Je ne veux pas ! » pensa-t—elle avec désespoir.

Elle se prit la tête entre les mains.

« Lorenç! Je ne vous reverrai donc jamais ? »

Un peu de raison lui revint. Que pouvait-il y avoir de commun entre la petite—fille du comte de Tcherkov, la fille d'un pianiste de grand talent... et un voleur de grand chemin, un homme sans foi ni loi qui n'hésitait pas à s'attaquer à de malheureux voyageurs, les armes à la main, pour faire main basse sur tout ce qu'ils possédaient?

« Lorenç, je vous aime. .. mais rien n'est possible! »

La baronne lui donna une bourrade brutale.

— Hé, réveillez-vous!

Son rire aigu résonna.

— A moins que vous n'ayez envie de vous intégrer à cette bande de vauriens? Je peux imaginer la suite. L'un de ces bandits ne tardera pas

à faire de vous sa maîtresse, et dès qu'il se lassera, vous deviendrez le jouet de tous.

Ariana frissonna. Était-ce un tel avenir qui l'attendait si, suivant son cœur, elle restait ici?

— Un peu dommage quand on est destinée à un prince, non? reprit la baronne en ricanant.

Elle lui donna une autre bourrade.

— Allons, debout!

La jeune fille se leva. Tête basse, les épaules voûtées, elle avait l'air d'une très vieille femme.

— Que vous arrive—t-il ? demanda la baronne sans la moindre compassion. Vous n'allez quand même pas tomber malade ? Ah, ce serait bien le moment!

Elle la secoua.

— Allons, un peu de nerf!

Ariana sortit sur l'esplanade ensoleillée au moment où Iglaïs leur apportait leurs chaussures. Elle regarda autour d'elle avec égarement. Le vieil homme ronflait. Les gitanes continuaient à jouer dans ce ruisseau. Leurs éclats de rire et leurs cris de joie parvenaient jusqu'à elle.

La baronne la poussa brutalement.

— Quelle empotée! Mettez vos bottines!

Avec ses chaussures inconfortables, trop grandes pour elle, Ariana eut l'impression de se retrouver en prison.

Vivre pieds nus en pleine nature... Tout cela était désormais fini? Elle eut l'impression que son cœur se déchirait,

« Lorenç, mon amour... adieu! »

La descente de ce sentier rocailleux ne se révéla pas plus aisée que la montée. Les cailloux roulaient sous leurs pieds et à chaque instant, elles devaient se cramponner aux buissons épineux pour ne pas glisser.

Enfin, les trois femmes arrivèrent à la route où les brigands les avaient

attaquées.

La baronne jura en montrant le poing en direction de la frontière proche.

— Quand je pense que ce faux—jeton est parti par la en emportant mon argent, mes robes, mes bijoux. .. Si je le tenais, je l'étranglerais de mes mains!

« Elle en est capable », pensa Ariana qui la savait violente.

La baronne jura de nouveau.

— Ah, nous avons bonne allure! On dirait des miséreuses!

Comme celle d'Iglais, sa robe avait été déchirée en plusieurs endroits par les épines.

Son chignon était défait et son visage, dépourvu de maquillage et de crèmes, accusait aisément dix ans de plus.

Iglais avait toujours l'air aussi laide et sournoise.

Quant à Ariana, avec son teint légèrement halé par la vie au grand air, ses cheveux au vent et sa robe à volants de gitane, elle paraissait éclatante de santé. Mais certainement pas de joie de vivre!

Elles commencèrent à marcher sur la route déserte.

— Pourvu que les brigands ne reviennent pas de ce côté! s'exclama soudain la baronne. Ce serait trop de malchance.

— En général, quand ils partent, c'est pour la journée, dit Iglais.

— Espérons—le.

De tout son cœur, Ariana souhaita qu'ils aient justement l'idée de passer par ici. Elle avait l'impression d'être de nouveau devenue le jouet des événements, le pion que les autres déplaçaient à leur guise sur un échiquier géant, dans un jeu qui la dépassait.

Après avoir été l'otage de son oncle, elle était devenue celui de la baronne. Dans le camp des brigands, elle avait cru trouver la liberté...

« Cela n'a pas duré », se dit-elle avec désespoir.

— J'ai mal aux pieds, geignit Iglaïs.

La baronne lui adressa un coup d'œil méprisant.

— Moi aussi, j'ai mal aux pieds. Mais je ne me plains pas.

Elle s'arrêta.

— Écoutez—moi bien! Si nous entendons des chevaux, nous nous cacherons dans le fossé. Si ce sont les brigands, nous attendrons qu'ils soient loin pour en sortir. Mais si c'est une voiture...

— Peuh! Jamais des gens convenables ne feront attention à nous, fit Iglaïs.

Avec un rire grinçant, elle poursuivit:

— Vous avez dit vous-même que nous avions l'air de miséreuses, milady. Pourquoi des gens convenables voudraient-ils faire asseoir des pouilleuses sur leurs coussins ?

La baronne leva la main dans un geste menaçant.

— Vous me traitez de pouilleuse?

— Milady! C'est vous qui...

— Taisez-vous! Vous...

La baronne s'interrompit brusquement.

— Des chevaux! Vite, cachons-nous!

Espérant un miracle, Ariana tendit l'oreille — une oreille qu'elle avait fine. Elle dut très vite déchanter

— Ce sont des chevaux de trait.

— Croyez—vous ?

— J'en suis sûre. C'est probablement un paysan qui rentre à sa ferme.

Elle ne se trompait pas: une charrette pleine de foin ne tarda pas à apparaître, tirée par deux chevaux trapus à la crinière hirsute.

La baronne hésita.

— Nous n'allons pas monter la-dedans!

— Pourquoi pas ? demanda Iglais. Si du moins il consent à s'arrêter...

La baronne leva les bras au ciel.

— Rien ne me sera donc épargné?

— Milady, jamais les brigands n'auront l'idée de nous chercher au milieu du foin, Ils n'auront jamais, non plus, l'idée d'attaquer un pauvre paysan.

La baronne hocha la tête.

— Pour une fois, votre raisonnement n'est pas stupide.

Iglais et elle firent signe au fermier. Celui-ci, un homme au visage couleur vieux cuir, strié de rides, rejeta son chapeau de paille en arrière pour mieux les examiner.

Puis il arrêta ses chevaux placides.

— Ou allez—vous, mes braves femmes?

En s'entendant traiter aussi familièrement, la baronne crispa les poings.

— Ce n'est pas le moment de vous vexer, chuchota Iglais.

Très haut, elle lança:

— Bonjour, monsieur. Nous allons à Dobrjvan,

Il s'esclaffa.

— Moi, je ne vais qu'au prochain village. Mais si ça peut vous avancer un peu, montez.

La baronne se redressa.

— Je suis la..

Iglais l'entraîna.

— Chut!

Quelques minutes plus tard, elles se trouvèrent toutes les trois confortablement installées au milieu du foin odorant, tandis que les chevaux repartaient au pas.

— Pourquoi m'avez—vous empêchée de dire qui j'étais? demanda la baronne.

— Parce qu'il ne vous aurait pas crue. Et qu'il n'a probablement jamais entendu parler de vous.

La baronne se redressa d'un air hautain.

— Tout le monde, en Dobrjvanie, sait qui je suis.

— Pas dans les campagnes reculées. Par ailleurs, milady, permettez-moi de vous rappeler que nous sommes en loques.

Elle adressa un coup d'œil méprisant à Ariana.

— Et qu'une gitane nous accompagne ! Savez-vous de quoi nous avons l'air? De mendiante. Si vous racontez que vous êtes une grande dame de la Cour, ou bien on vous rira au nez, ou bien on vous prendra pour une folle.

— Merci, fit la baronne d'un air pincé.

Ariana regardait les montagnes qui, de la route, semblaient inaccessibles. La-haut, pour la première fois depuis longtemps, elle avait eu l'impression de vivre. Et tout était fini... Jamais elle ne reverrait le beau brigand qui avait su faire battre son cœur.

Une larme roula sur sa joue.

— Tiens, la voila qui pleure, maintenant! Lança Iglais d'un ton moqueur.

Le paysan entra dans une cour de ferme misérable.

— Nous voila rendus! lança-t-il.

— Eh bien, il ne nous a pas emmenées bien loin, fit la baronne en se laissant glisser en bas du tas de foin.

Iglais et Ariana la suivirent. Une vieille femme, un fichu noir sur la tête, apparut à la porte de sa chaumière et mit les poings sur les hanches,

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Des malheureuses qui m'ont demandé de leur faire faire un bout de chemin. Pense un peu! Elles vont à Dobrjvan !

— Toi, ton bon cœur te perdra.

La fermière examina les trois femmes d'un air méfiant.

— Qu'elles ne restent pas ici, hein!

La baronne frémit en voyant le tas de fumier sur lequel picoraient quelques poules.

— Certainement pas! jeta-t—elle avec hauteur.

— Ça sort du ruisseau et ça fait des manières ! s'exclama la vieille femme, sidérée.

— Allons—nous-en, ordonna la baronne.

Ariana fut la seule à remercier le paysan.

La ferme se trouvait à l'entrée d'un pauvre village. Sur la place, en face de l'église, en avisant une modeste auberge, la baronne fit la grimace.

— Ce n'est pas le genre d'endroit auquel je suis habituée. .. Mais à défaut de mieux!

J'espère au moins y trouver un bon lit et des draps propres.

— Mais... nous n'avons pas d'argent, remarqua Iglais.

— Quand je dirai qui je suis, tout le monde se mettra à plat ventre.

Ariana préféra garder le silence. Mais elle n'en pensait pas moins!

« A condition encore qu'on la croie », se dit—elle.

La baronne poussa la porte de l'auberge, Un petit carillon retentit et un grand rouquin enveloppé d'un tablier bleu apparut.

— Oui? fit-il sans aménité.

— Nous voudrions... commença la baronne.

— Pas un sou. Je ne donne jamais d'argent aux mendiante.

Il leur tendit un quignon de pain dur.

— Du pain, c'est tout ce que vous aurez. Et maintenant, du balai!

« Mon Dieu, comme la vie est dure en Dobrjvanie! » pensa la jeune

filles.

La baronne repoussa le pain avec dégoût.

— Mon brave homme, nous ne sommes pas des mendiants.

Elle se redressa et, en dépit de ses vêtements déchirés, réussit à prendre un air imposant,

— Sachez que je suis la baronne Khasnova.

Il éclata de rire.

— Pas possible! Et moi, je suis le prince de Dobrjvanie!

— Nous avons été enlevées par des brigands...

— Les brigands ne sont pas toujours ceux qu'on croit, fit—il à mi-voix.

Un client, qui était assis à une table du fond devant une bière, leva la tête.

— Tu n'as pas lu les journaux, Karol? La baronne et la fiancée du prince ont disparu peu après avoir passé la frontière. Les soldats les cherchent partout.

Interloqué, l'aubergiste examina de plus près celles qu'il avait prises pour des indigentes.

— Honnêtement... marmonna-t—il.

— Il paraît que le prince va épouser la petite-fille du comte de Tcherkov, reprit le client.

— C'est moi, dit Ariana.

L'aubergiste la regarda avec des yeux ronds.

— Une gitane !

— Je vous dis que nous avons été enlevées par les brigands! répéta la baronne avec impatience. Ils nous ont gardées prisonnières pendant plusieurs jours, mais nous avons réussi à nous échapper

Iglais prit pour la première fois la parole,

— Le cocher et le valet de milady se sont enfuis avec la voiture

contenant tous ses vêtements...

— Mon argent, mes bijoux!

Le client hocha la tête.

— Ils n'en ont pas profité longtemps. On les a arrêtés tous les deux en Hongrie et ils ont été extradés en Dobrjvanie.

Il termina sa bière d'un trait et s'essuya la bouche d'un revers de main.

— Une partie de votre argent a été récupéré, ainsi que vos bijoux, enchaîna-t-il.

Vous retrouverez tout ça au palais.

— Ah! s'exclama la baronne avec soulagement.

— Votre cocher et votre valet ont été pendus.

— Très bien!

L'aubergiste s'inclina servilement.

— Excusez-moi, milady. Je ne pouvais pas deviner que... euh...

— Je vous pardonne, fit-elle avec hauteur. Maintenant, vous allez nous donner vos meilleures chambres et nous préparer un bon dîner.

— Certainement, milady.

— Vous serez payé par le palais.

— Merci, milady.

— Prévenez les autorités. Que l'on prévienne le prince et que l'on envoie une confortable voiture nous chercher. Ainsi que l'une de mes femmes de chambre avec des vêtements...

— Je m'occupe de ça tout de suite, milady. Tout de suite!

Ariana se retrouva un peu plus tard dans une chambre minuscule, mais impeccable, avec ses murs passés à la chaux et son ameublement plus que succinct en bois de pin.

Une fille de salle vint lui apporter un pot d'eau chaude et une bougie.

— C'est vrai que vous allez épouser le prince? demanda-t-elle

timidement.

— Euh... oui.

La jeune fille se mordit la lèvre inférieure presque au sang. Depuis qu'elles s'étaient enfuies, elle prenait pour la première fois la mesure de ce qui l'attendait.

Comment pouvait-elle devenir la femme d'un homme qu'elle n'avait jamais vu alors qu'elle en aimait un autre ?

— Vous êtes une princesse? interrogea la servante.

Et, joignant les mains:

— Jamais je n'aurais pensé que je rencontrerais un jour la princesse de Dobrjvanie. Je m'en souviendrai toute ma vie.

La jeune fille lui sourit.

— Vous savez, les reines et les princesses sont des femmes comme les autres.

La domestique lui fit une révérence maladroite et sortit à reculons.

Iglais vint la trouver alors que, après avoir fait sa toilette, elle remettait sa robe de gitane.

— Le dîner est prêt, paraît-il.

Elle fit la grimace.

— Je ne sais pas ce qu'ils vont nous donner à manger dans ce trou perdu... Il faudra nous en contenter. Et bientôt, ce cauchemar sera terminé ! Nous retrouverons le palais, et nous aurons droit aux mets les plus raffinés, ainsi qu'au meilleur champagne.

Ariana s'efforça de faire preuve d'amabilité.

— Milady doit être heureuse d'apprendre qu'elle n'a pas tout perdu.

« Quant à moi, avec un peu de chance, je retrouverai peut-être les photographies de mes parents et les compositions de mon père », ajouta-t-elle intérieurement.

— Milady attend de voir ce qu'elle récupérera pour se réjouir. Pour le

moment, elle est surtout contente de savoir que ces bons à rien ont été punis comme ils le méritaient.

Ariana se sentit glacée. Même si elle avait toujours jugé le cocher et le valet très antipathiques, la pensée qu'on leur avait passé la corde au cou lui paraissait atroce.

Iglais pouffa en la voyant pâlir

— Ils n'ont eu que ce qu'ils méritaient! lança-t-elle, devinant le cheminement de ses pensées. Ce n'est pas moi qui vais les plaindre. Allons, venez dîner!

On leur avait préparé une table dans un coin de la salle de l'auberge. Tout le monde, dans le village, avait voulu venir voir les illustres voyageuses, car il y avait un monde fou dans cette pièce enfumée. Si les hommes buvaient de la bière ou du vin rouge, les rares femmes présentes se contentaient de vin blanc.

Tout cela ne parut pas enchanter la baronne.

— Il n'y a pas de salon particulier? demanda-t-elle à l'hôtelier

— Oh, milady, non! Pas dans mon humble auberge de campagne.

— Ou vous croyez-vous, Guieth? ne put s'empêcher de demander Ariana d'un ton moqueur.

La baronne lui adressa un regard haineux.

— Vous, ma petite, j'ai bien l'intention de vous apprendre à vivre! Vous aurez droit à...

Iglais l'arrêta.

— Du calme, milady. Du calme...

On leur servit du poulet rôti, des pommes de terre bouillies et du jambon de pays.

Ariana prit un peu de blanc de poulet et un doigt de vin blanc. Ce fut tout ce qu'elle put avaler. En revanche, la baronne et Iglais faisaient honneur à leur repas.

— Ouf, le cauchemar est terminé... ou presque, dit la baronne.

Une tarte aux pommes termina ce dîner très simple mais excellent.

Ariana refusa d'y toucher.

— Me permettez-vous de me retirer? demanda-t-elle en se levant de table.

La baronne la toisa avec dédain.

— Mais oui. Allez donc!

La jeune fille monta dans sa chambre et s'allongea sur son lit. Les heures passaient mais elle ne parvenait pas à trouver le sommeil. En bas, l'alcool aidant, les clients de l'auberge faisaient de plus en plus de bruit.

Ariana, qui mourait de soif, se leva, ralluma sa bougie et constata avec dépit qu'il ne lui restait plus une goutte d'eau, pas plus dans le broc que dans la petite carafe posée sur une étagère.

« Je vais chercher quelque chose à boire », se dit-elle, la bouche sèche.

Elle remit sa robe de gitane et, sur la pointe des pieds, descendit l'escalier plongé dans l'obscurité. Elle s'arrêta avant d'atteindre le rez-de-chaussée, effrayée en entendant ces voix avinées.

Un gros rire retentit,

— Non, je ne te conseille pas d'aller à Dobrjvan, André. Avec ton franc—parler, tu aurais vite des problèmes.

— Tu te ferais arrêter par les soldats.

— Et tu serais pendu haut et court!

— C'est comme ça que vous m'encouragez à aller faire fortune dans la capitale ?

— Tu sais bien que le prince condamne à mort tous ceux qui lui déplaisent.

— Il fait régner la terreur

La jeune fille se mordit la lèvre inférieure au sang. Et c'était cet homme qu'elle allait épouser? Elle posa la main sur son cœur qui palpitait comme un oiseau affolé.

« Mon Dieu, pourquoi ne suis-je pas restée dans les montagnes avec Lorenç ? » se demanda—t-elle.

Les villageois continuaient à discuter.

— Depuis qu'il est monté sur le trône, les Dobrjvaniens souffrent tant!

— Il nous pressure d'impôts.

— Des gens meurent de faim.

— Je le hais! s'écria un homme avec rage.

— Chut!

— Peuh! Qui peut nous entendre ici?

— Aurais-tu oublié que la baronne Khasnova, son âme damnée, dort la—haut?

Quelqu'un ricana.

— Oui aurait jamais pensé que cette grande dame honorerait de sa présence notre pauvre village ?

— Ce n'est pas pour ça que nous serons mieux vus en haut lieu. Si elle attrape une puce ou si son matelas n'est pas assez confortable, elle est capable d'ordonner qu'on rase le village et qu'on nous pendre tous, même les femmes et les enfants.

Ariana, figée au milieu de l'escalier n'osait plus bouger.

« Ils ont du boire trop de vin et ne savent plus ce qu'ils disent », pensa —t-elle.

— C'est eux qu'il faudrait pendre. Un jour, nous ferons la révolution et. ..

— Chut! Et si, par hasard, elle était en train de nous écouter? demanda l'un des clients de l'auberge, Je ne donnerais pas cher de notre peau.

— Nous ferions mieux de rentrer chez nous, dit un autre. Imaginez qu'elle ait l'idée de descendre chercher à boire?

En entendant cela, Ariana, terrifiée, remonta l'escalier quatre à quatre et courut s'enfermer dans sa chambre.

« Tant pis pour mon verre d'eau, je préfère mourir de soif! »

Elle s'allongea de nouveau sur son lit et, laissant la bougie allumée, contempla le plafond.

« C'est terrible, se dit-elle. Même s'ils exagèrent leurs descriptions, ce prince Stefan semble être un épouvantable tyran. »

Elle se mit à trembler de tous ses membres.

« Et je vais devenir la femme de cet être sanguinaire? Pourquoi — mais pourquoi ne suis—je pas restée dans les montagnes avec Lorenç? » se redemanda—t—elle avec désespoir.

Chapitre 6 :

Le lendemain, en fin de matinée, une superbe voiture dont les portières étaient ornées d'une couronne dorée s'arrêta sur la place du village. Une femme de chambre en descendit, suivie par un valet en livrée qui portait une petite malle.

La baronne hocha la tête d'un air satisfait.

— Enfin!

Après avoir commandé d'un air impérieux du café et du pain frais, elle s'était installée avec Ariana et Iglais à l'ombre de la treille sous laquelle étaient disposées deux longues tables.

— Pour qu'on vienne nous chercher aussi vite, un cavalier a du galoper toute la nuit jusqu'à Dobrjvan, dit Iglais.

La baronne eut un geste indifférent qui semblait dire que c'était bien le cadet de ses soucis. La femme de chambre, une petite blonde au regard insolent, fit la révérence à la baronne, tandis que le valet s'inclinait très bas — trop bas, jugea Ariana.

— Oh, milady quelle aventure!

— Vous pouvez le dire. Nos routes ne sont plus sûres du tout. A-t—on réussi à capturer ces brigands ?

— Pas encore, milady mais cela ne saurait tarder.

— Je pense être en mesure d'indiquer au chef des armées, à deux ou trois kilomètres près, où se trouve leur repaire.

— Ce sera une indication précieuse pour les mettre enfin hors d'état de nuire.

— Ils seront tous pendus, et j'assisterai à leur exécution, fit la baronne avec une féroce satisfaction.

Ariana se sentit glacée.

« Je ne veux pas que Lorenç meure! Surtout d'une manière aussi horrible! »

Elle tenta de se rasséréner. Après avoir constaté leur fuite, les brigands étaient certainement allés s'établir ailleurs. Lule ne lui avait—elle pas confié que « ces messieurs » disposaient de nombreuses possibilités de repli et ne restaient jamais longtemps au même endroit?

La femme de chambre blonde refit la révérence.

— Je vous ai apporté des vêtements, milady.

— Heureusement!

— J'espère que vous avez songé à moi aussi, fit Iglais d'un ton acide.

— Bien sur. Vous avez un uniforme fraîchement repassé.

— Et pour notre future princesse ? interrogea le baronne en désignant Ariana.

Remarquant celle-ci pour la première fois, petite blonde pouffa.

— Une... une gitane ? Milady se moque de moi.

Avec impatience, la baronne expliqua:

— La tenue de voyage de Son Altesse était en plus mauvais état encore que la mienne, elle a été obligée de revêtir ce que lui ont trouvé nos ravisseurs.

La femme de chambre blonde parut effrayée à la pensée d'avoir commis un impair Elle plongea dans une profonde révérence devant Ariana.

— Je vous en prie, Altesse, pardonnez-moi. Je... je ne pouvais pas deviner...

— Je vous en prie, coupa la jeune fille,

En haussant les épaules, elle poursuivit:

— Après l'expérience que nous venons de vivre, les cérémonies ne sont plus de mise... pour l'instant, déclara—t-elle d'une voix claire et nette.

La baronne lui adressa un regard torve. Elle n'avait jamais vraiment accepté que la jeune fille l'appelle Guieth — même si c'était elle qui le lui avait demandé. Et cela ne lui plaisait pas non plus de la voir s'affirmer ainsi.

Pinçant les lèvres, elle déclara:

— Je suppose que je vais devoir vous prêter une robe.

Soudain, elle fixa la jeune femme de chambre d'un air accusateur

— Avez-vous seulement eu l'idée de m'apporter des fards ?

La petite blonde parut rétrécir.

— Milady, je crains que...

La baronne la gifla violemment.

— Vous avez oublié?

— Ce n'est pas ma faute, milady...

— C'est la mienne, peut-être?

— Tout... tout s'est passé si vite, milady! Je n'ai pas eu le temps de réfléchir. La femme de charge est venue me réveiller en pleine nuit, nous avons mis quelques-unes de vos robes dans une malle, et puis y il a fallu partir,

— C'est impardonnable !

Sur ces mots, prononcés d'un ton dramatique, la baronne lui tourna le dos et regagna l'auberge.

— Venez m'aider, Iglais.

Elle adressa un coup d'œil chargé d'animosité à Ariana.

— Venez, vous aussi! Seigneur; quelle empotée! Si je n'étais pas la pour la secouer un peu, elle resterait ici à rêvasser...

Bon gré, mal gré, la jeune fille dut leur emboîter le pas.

— Je vais vous prêter une robe, dit la baronne. , Notre future princesse ne peut quand même pas arriver au palais déguisée en gitane.

Cela ne plaisait guère à Ariana de mettre des vêtements appartenant à la baronne.

Mais que pouvait- elle dire?

Aidée par Iglais, elle enfila une jupe en soie vert pomme.

— Elle est trop large pour vous, remarqua la baronne d'un ton aigre. Et pourtant, vous ne portez pas de corset!

— Je n'en ai jamais eu.

— Il faudra bien que vous vous y mettiez, comme tout le monde.

Une jaquette, également en soie verte, ainsi qu'une blouse en mousseline parme et un immense chapeau orné de plumes d'autruche complétaient cette tenue.

Déjà, Ariana regrettait la robe de gitane dans laquelle elle se sentait si libre.

« Si la blouse était blanche, cela irait à peu près, se dit—elle en contemplant son reflet dans l'armoire à glace. Mais ce vert avec ce parme... j'ai l'air d'un perroquet! »

La baronne fronça les sourcils.

— Vous n'êtes pas contente, peut-être ?

— Si, si, Guieth. Merci infiniment.

La route était devenue meilleure et les quatre solides chevaux allaient maintenant au grand galop.

« Chaque tour de roue m'éloigne de Lorenç », pensa Ariana en luttant contre ses larmes.

Épuisée par les émotions et le rythme rapide auquel se succédaient les événements, elle ne tarda pas à s'endormir, après avoir posé l'encombrant couvre-chef en face d'elle.

— On arrive!

Iglais lui donna un coup de pied dans les chevilles et la jeune fille se réveilla en sursaut.

— On arrive! répéta Iglais,

Avec autant de fierté que s'il lui appartenait, la femme de chambre ajouta :

— Regardez le palais, la—bas!

Dominant la ville de Dobrjvan, un bâtiment fortifié en pierre pale s'élevait sur une colline. Avec ses multiples tours, ses tourelles et son donjon massif sur lequel flottaient plusieurs pavillons, il avait l'air d'un château de conte de fées.

— Alors, Altesse? demanda la baronne avec ironie. Que pensez-vous de votre nouveau domicile ? Il est tout de même plus impressionnant que la maison de Konstantin Bardikiev, non?

— C'est très beau, dit la jeune fille avec sincérité.

Son appréhension montait. Elle avait déjà pu se rendre compte de l'égoïsme et de la méchanceté de la baronne. Iglais ne valait pas mieux.

« Et après avoir entendu les villageois parler de la cruauté du prince, je peux me poser des questions », se dit—elle.

Le prince Stefan était-il vraiment ce tyran sanguinaire décrit par les clients de l'auberge?

Elle tenta de se rassurer

« Ils exagéraient, probablement. Je ne dois pas oublier qu'ils étaient ivres et s'échauffaient mutuellement. »

La voiture ne tarda pas à pénétrer dans la ville.

Une ville qui aurait pu être coquette avec ses maisons anciennes et ses rues pavées...

si elle ne suintait pas de pauvreté.

Le cocher maintenait ses chevaux au grand trot.

« Il va bien trop vite », pensa Ariana.

Mais les habitants de cette petite capitale semblaient avoir l'habitude de courir se réfugier le long des immeubles à l'arrivée d'une voiture. Quand les passants ne se rangeaient pas assez rapidement, le fouet du cocher sifflait. La lanière atteignit même une vieille dame qui laissa échapper un cri de douleur.

— Mon Dieu, il l'a frappée ! s'écria la jeune fille avec horreur.

La baronne haussa les épaules.

— Peuh! Pure comédie. Elle n'avait qu'à faire attention.

Avec mépris, elle ajouta :

— Ces gens—la sont tout le temps en train de se plaindre.

Pour éviter le fouet, un enfant tomba en sautant sur le côté. Il se mit à pleurer.

— Voyez! lança la baronne. Toujours en train de pleurnicher, les vieux comme les marmots.

Le comportement brutal du cocher n'était pas pour rassurer Ariana.

« Il n'est pas plus doux que les autres. Pourquoi tant de violence? Tant de méchanceté

? Les brigands et leur chef, en comparaison, étaient des hommes bons et compréhensifs, »

La voiture montait maintenant une large avenue bordée de pins au bout de laquelle on voyait la grille du palais, une grille imposante en fer forge, ornée de Flèches et de couronnés d'or.

Si la capitale et les villages paraissaient très pauvres, le palais du prince Stefan était en revanche merveilleusement bien entretenu. Des sentinelles en uniforme impeccable ouvrirent les deux battants de la grille et présentèrent les armes tandis que le cocher mettait les chevaux au pas pour pénétrer dans une vaste cour pavée.

Derrière le palais, Ariana aperçut un parc fleuri, des statues de marbre, des fontaines...

« Quel lieu idyllique ! » pensa—t—elle.

Et elle se sentit submergée de tristesse et de regret, tandis qu'un souhait impossible venait à son esprit:

« Si c'était seulement Lorenç que j'épousais pour vivre dans ce cadre enchanteur, je serais tellement heureuse! »

La voiture s'arrêta devant un perron majestueux en marbre blanc, et une petite foule apparut: des huissiers, des écuyers, des domestiques en livrée.,,

Ariana se sentit soudain intimidée. Qu'allaient penser tous ces gens-la de la future princesse ? Certes, elle n'aurait pas pu apparaître devant eux en robe de gitane. Mais l'ensemble voyant que lui avait prêté la baronne ne lui paraissait pas beaucoup mieux.

On ouvrit les portières et la baronne descendit la première d'un air impérial.

— Son Altesse n'est pas venue nous accueillir? s'étonna—t-elle. L'a-t-on seulement prévenue de notre arrivée ?

Un huissier s'éclaircit la gorge.

— Mildy, Son Altesse a,.. hum...

— N'en dites pas davantage. Je peux aisément deviner ce qui s'est passé.

A mi-voix, elle poursuivit:

— Le prince a encore trop bu hier!

Ariana retint sa respiration. Quoi ? Le souverain de Dobrjvanie, non content de faire régner la terreur jusque dans les campagnes les plus reculées, était porté sur la bouteille ?

« Je ne peux pas, je ne veux pas épouser un homme pareil! Lorenç, venez à mon secours ! » Mais Lorenç était loin, hélas!

La baronne s'esclaffa.

— Décidément, nous ne le changerons pas.

Le majordome, qui venait d'arriver, parut horriblement gêné. Tout en s'inclinant, il commença:

— C'est-a-dire, milady, que...

— Je vous en prie, Cheskilov, ne me racontez pas que Son Altesse a la

migraine!

s'exclama-t—elle. Personne ne faisait attention à Ariana. On aurait pu la croire invisible.

« En tant que future princesse de ce pays, j'aurais pu m'attendre à une autre réception, pensa-t—elle. Une autre serait certainement froissée. Grâce au ciel, je ne suis pas susceptible! »

La baronne parut se souvenir de sa présence.

— Iglaïs, conduisez Mlle Dunster à la chambre qui lui a été préparée.

— Je ne sais pas où elle est, moi, cette chambre, grommela Iglaïs.

La baronne fronça les sourcils.

— Je reconnais que nous avons vécu des moments difficiles ensemble, Iglaïs. Cela a été dur pour tout le monde. Et vos manières se sont forcément un peu relâchées. ..

D'une voix qui claqua comme un coup de fouet, elle poursuivit:

— C'est déjà du passé. Sachez que tout redevient comme avant. J'attends de vous une soumission totale.

Iglaïs parut se rétrécir. Son regard restait aussi sournois, mais elle avait vraiment l'air terrifiée.

— Bien, milady, murmura-t-elle en plongeant dans une profonde révérence.

— Si vous ne savez pas où est la chambre de Mlle Dunster, vous n'avez qu'à demander. Ce n'est tout de même pas à moi de vous renseigner.

— Non, bien sûr, milady.

Iglaïs se tourna vers Ariana.

— Venez. Par ici.

En réalité, elle savait parfaitement où devait être logée la jeune fille, car elle l'amena au premier étage, dans un luxueux appartement composé d'un salon, d'une chambre et d'un cabinet de toilette.

— C'est très simple, ici, dit-elle avec dédain.

— Simple? Vous trouvez ? s'écria la jeune fille en ouvrant de grands yeux.

Ces pièces décorées en tons pastel lui paraissaient absolument ravissantes.

— Attendez de voir les appartements princiers! Milady s'est chargée de les refaire et je n'ai jamais rien vu d'aussi somptueux. Des dorures, des tentures en satin rouge partout...

« Je ne crois pas que cela me plaira », se dit Ariana.

Elle avait eu le temps de s'apercevoir que la baronne avait des goûts fort tapageurs.

Mais elle jugea plus sage de ne pas dire ce qu'elle pensait.

Au lieu de cela, elle se contenta de demander:

— Pourquoi est-ce la baronne qui a décoré les appartements princiers ?

Iglais se mit à ricaner.

— Parce que milady fait la pluie et le beau temps au palais.

— Mais... à quel titre?

— Vous êtes bien naïve, ma petite, fit Iglais avec insolence.

Elle alla vérifier si le lit était fait et s'il y avait des serviettes dans le cabinet de toilette.

— Bon, vous avez tout ce qu'il vous faut. Si vous avez faim, si vous avez soif...

sonnez.

Elle désigna le cordon en soie bleu pale.

— N'hésitez pas à demander tout ce qui vous fait envie. Du champagne, des vins fins, des ortolans, des langoustes, des huîtres, des choux à la crème... que sais-je, moi? Profitez de la vie pendant qu'il en est encore temps.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Parce que... parce que c'est comme ça.

Sur ces mots, elle sortit en ricanant plus fort que jamais.

Restée seule, Ariana fit le tour de son domaine. Ses fenêtres donnaient toutes sur les jardins. Elle admira les pelouses qui descendaient en pente douce jusqu'à un lac scintillant sous le soleil.

« Oui, c'est un cadre idyllique », se redit-elle.

Malheureusement, tout était loin d'être idyllique dans ce tourbillon qui l'avait précipitée d'un tranquille village du Yorkshire jusqu'au palais des princes de Dobrjvanie.

Iglais rouvrit la porte sans frapper.

— Il vous faut quand même une femme de chambre. Le majordome vient de m'apprendre que celle—ci vient de se présenter. Ça tombait bien! J'espère qu'elle fera l'affaire.

Sur ces mots, elle poussa en avant une jeune femme visiblement très intimidée, qui semblait déguisée dans l'uniforme de femme de chambre tout neuf qu'on avait du lui faire revêtir en hâte.

Elle fit la révérence.

— Je... je suis prête à faire de mon mieux pour donner satisfaction à Son Altesse, dit

—elle d'une voix pointue, très haut perchée.

— Si elle ne vous plaît pas, coupa Iglais, vous vous débrouillerez toute seule. On ne va pas passer des jours à chercher une domestique convenant à Mademoiselle.

Son rire méchant retentit de nouveau, puis elle claqua la porte.

La femme de chambre refit la révérence.

— Lili, à votre service, Altesse, fit—elle de sa voix pointue, presque métallique.

— Ne m'appellez pas Altesse, fit la jeune fille avec une soudaine impatience.

Elle frissonna.

— Je... je n'ai pas encore épousé le prince.

La domestique alla jeter un coup d'œil dans le couloir avant de revenir vers Ariana.

— Personne ne nous écoute.

La jeune fille haussa les sourcils.

— Pourquoi voudriez-vous que l'on s'intéresse à nos conversations? demanda—t-elle en posant le vaste chapeau orné de plumes d'autruche sur une commode.

De toute façon, elle n'avait aucune intention de passer beaucoup de temps avec cette étrange femme à la voix si peu musicale, Elle ne la trouvait guère sympathique. Et comme elle était vilaine avec ses cheveux rougeâtres tirés en chignon très serré sous son bonnet immaculé, ses yeux ronds et son visage si pale, si blanc qu'il avait l'air d'avoir été passé à la craie!

— Vous ne me reconnaissez pas, mademoiselle Ariana? demanda-t-elle soudain.

— Pourquoi voulez—vous que je vous reconnaisse? Nous nous serions déjà rencontrées ? Seriez-vous l'une des servantes de l'auberge ou nous avons passé la nuit?

La jeune fille secoua la tête.

— Non, honnêtement, je ne me souviens pas de vous, reprit-elle.

Lili se mit à rire. Puis, d'une voix très différente de celle qu'elle avait affectée jusqu'à présent, déclara:

— Nous avons passé beaucoup de temps ensemble au bord d'un certain ruisseau.

Ariana eut une exclamation de stupeur.

— Lule!

— Chut! Ici, les murs ont des oreilles. Mieux vaut que vous m'appeliez Lili.

Les larmes aux yeux, la jeune fille courut l'embrasser

— Oh, je suis si contente! Je me sentais tellement seule, tellement

perdue... Lule...

euh, je veux dire Lili, comment avez—vous réussi à vous introduire ici?

— J 'ai prétendu être femme de chambre et chercher un emploi. Tout s'est bien passé: j'ai quelques complicités au palais.

— Et ce déguisement! Vos beaux cheveux noirs...

— Bah, je les ai passés au henné.

— Ce teint blafard...

— Une sorte de pommade, de peinture plutôt. Cela tient bien, mais il ne faut pas que je me mette sous la pluie.

Ariana riait et pleurait à la fois.

— Je suis si contente, répéta-t-elle. Qui vous a donné l'idée de venir ici?

— C'est...

Lule hésita avant de poursuivre:

—... Lorenç; qui m'envoie. Il dit que vous allez avoir bien besoin d'une alliée.

— Lorenç,... murmura Ariana.

Elle se sentit rougir. Il avait donc pensé à elle? Il souhaitait l'aider?

Lule la regardait en souriant. Gênée de se sentir devinée, elle changea de sujet de conversation.

— Pensez-vous que les... que vos amis ont pu quitter le campement à temps?

demanda—t-elle avec angoisse. Avant que l'on n'envoie des soldats la-bas ?

— Dès que votre disparition a été constatée, le camp a été levé. Ne vous inquiétez pas: nos hommes sont insaisissables dans ces montagnes. Nous avons énormément de possibilités de repli... et aussi de nombreuses complicités.

— Vous avez dit tout à l'heure en disposer même au palais ?

— Oui. Beaucoup sont des nôtres. Des domestiques, des soldats... des officiers.

— Ce seraient tous... des brigands ? demanda

Ariana avec incrédulité.

Lule esquissa un petit sourire.

— Il y a encore tant de choses qui vous échappent!

— Expliquez—moi. ..

Lule hésita.

— Je ne sais pas si ce serait prudent, fit—elle à mi-voix. Imaginez qu'ils vous torturent pour vous faire parler? Ils en sont capables. Ils sont capables de tout.

Elle sursauta: on venait de frapper à la porte de la petite antichambre qui précédait le salon. Prenant une expression ahurie, elle alla ouvrir.

Un valet en livrée se tenait sur le seuil.

— Mme Iglais vous demande, dit-il à Lule.

— Que me veut-elle ? fit-elle de sa voix pointue.

— Qu'est-ce que j'en sais, moi? Vous êtes nouvelle, n'est—ce pas? Alors je vous préviens: ici, on ne pose pas de questions, on obéit.

— Merci du conseil.

— Et si c'est la baronne Khasnova qui donne des ordres ou Mme Iglais, on obéit encore plus vite.

— Très bien, j'ai compris. Mme Iglais me demande ? J'y cours. Mais où la trouverai

—je?

— Chez milady. Évidemment, vous ne connaissez pas encore le palais! Venez, je vous conduis la-bas.

Une demi—heure plus tard, Lule n'était toujours pas de retour. Et

Ariana commença à s'inquiéter.

« Si on avait découvert sa véritable identité? Ce serait terrible! » se dit —elle en se tordant les mains.

Elle poussa un soupir de soulagement quand Lule la rejoignit, les bras chargés d'un monceau de vêtements.

— Mme la baronne a eu la bonté de se soucier de vous. Il paraît que vous n'avez plus rien à vous mettre. Aussi elle vous offre tout ceci.

Avec une moue dédaigneuse, Lule ajouta :

— Ses vieilles robes!

Elle se mit en devoir de les suspendre dans les placards vides. Ariana fit la grimace en voyant ces soieries, ces velours ou ces satins aux couleurs criardes.

— Je préférerais porter une robe de gitane, murmura-t-elle.

— Au campement, c'était très bien. Mais au palais, cela paraîtrait un peu bizarre. Il y a aussi deux chemises de nuit et des escarpins.

Surprenant l'expression de la jeune fille, elle ouvrit les mains dans un geste d'impuissance.

— Je sais ! Cela ne vous plaît pas de devoir porter ce qui a appartenu à cette drôlesse.

Mais le moyen de faire autrement?

Elle paraissait soucieuse.

— La baronne et Iglais sont de très mauvaise humeur. Je me demande ce qui s'est passé.

Après avoir suspendu la dernière toilette: une robe de bal en moire orange, ornée de semis de diamanté et de jais, elle remit d'aplomb son bonnet.

— Bon! Je vais tacher de me renseigner aux cuisines, sous prétexte d'aller vous chercher du thé ou du café. Que préférez-vous?

— Cela m'est égal.

Lule repartit. Ariana s'accouda à la fenêtre pour admirer ces merveilleux jardins que le crépuscule envahissait lentement d'ombres bleues et violettes. Enfin, Lule revint avec un plateau sur lequel elle avait disposé une tasse de thé et une assiette de gâteaux aux amandes.

— Eh bien, j'en ai appris, des choses!

Elle hocha la tête.

— Je me doutais bien qu'ils tramaient quelque chose de pas très catholique. Mais à ce point!

A mi—voix, comme pour elle-même, elle poursuivit :

— Bien sur, leur imagination peut leur jouer des tours. Il faut prendre tout cela avec des pincettes.

— Que se passe—t-il, Lule? demanda la jeune fille avec inquiétude. Suis-je concernée?

— Et comment! Au premier chef!

Lule s'assit sur l'accoudoir d'un fauteuil, puis se releva aussitôt.

— Excusez-moi. Une femme de chambre doit savoir se tenir !

Ariana haussa les épaules.

— Vous n'êtes pas une vraie femme de chambre, vous êtes mon amie. Asseyez—

vous, Lule, je vous en prie.

La gitane reprit sa place sur l'accoudoir du fauteuil.

— Laissez-moi rassembler mes idées. Je ne suis pas sûre de pouvoir tout vous dire.

— Il le faut. Ainsi, je saurai à quoi m'attendre.

— Vous êtes si jeune, si fragile. .. Et quand je pense qu'ils ont mis sur pied un pareil complot! Ce ne sont pas des êtres humains, mais des démons! Oui, de vrais démons!

Elle marqua une pause avant d'annoncer avec gravité:

— Vous êtes en danger, mademoiselle.

Ariana haussa les sourcils.

— La baronne vous hait, reprit Lule.

— Vous ne m'apprenez rien. Je sais qu'elle ne m'aime guère. Mais que voulez-vous ?

Les sympathies et les antipathies sont souvent instinctives.

— Elle vous en veut d'être jeune et jolie. Elle est jalouse.

— De moi? s'esclaffa la jeune fille. Vous voulez rire! Cette femme a tout pour elle.

Riche, élégante, sure d'elle... Comment pourrait-elle être jalouse de quelqu'un comme moi?

— Elle craint que vous ne lui preniez le prince Stefan.

Ariana fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

— Il paraît qu'elle est folle de rage. Le prince vient d'aller la voir et n'est pas resté plus de deux minutes.

Lule hocha la tête.

— Il faut dire que, fatiguée et pas fardée, la baronne accusait nettement son âge, Jusqu'à présent, elle a toujours réussi à faire illusion grâce à un savant maquillage...

— Je ne comprends pas bien. En quoi tout cela peut-il me regarder?

Lule la regarda avec stupeur.

— Vous ne savez pas?

— Je ne vois pas où vous voulez en venir

— Vous n'avez pas encore compris?

— Quoi donc?

— Mais... que la baronne est la maîtresse du prince Stefan!

— Oh!

— Et cela, depuis des années! Elle est plus âgée que lui et personne ne comprend pourquoi cette liaison dure aussi longtemps. Mais elle le tient, et bien! J e la crois prête à tout pour empêcher votre mariage.

Ariana entrevit une petite lueur d'espoir. Peut-être ne serait—elle pas obligée d'épouser un parfait inconnu ? Après un instant de réflexion, elle laissa échapper un petit soupir triste.

—Tout cela n'a pas de sens. Vous oubliez que c'est elle qui est venue me chercher en Angleterre. Si elle était vraiment la maîtresse du prince, elle ne voudrait pas de rivale.

— Oui, mais...

Mal à l'aise, Lule s'interrompt.

— Qu'alliez—vous dire?

— Oh, rien! lança la gitane d'un ton léger.

Ariana était persuadée qu'elle en savait plus qu'elle ne souhaitait en révéler :

« Peut—être pour me protéger? »

En fronçant les sourcils, elle demanda:

— Si c'est elle qu'il aime, pourquoi ne l'a—t-il pas épousée? Après tout, c'est une aristocrate, il n'aurait pas commis de mésalliance.

— La baronne est ruinée... et les caisses de l'État sont vides.

Ariana haussa les épaules.

— Je n'ai pas de dot. Ce n'est pas moi qui pourrai renflouer les caisses de l'État.

— Vous oubliez que vous êtes une riche héritière.

Les paroles de Loreng; revinrent soudain à la mémoire de la jeune fille. Il lui avait dit que le dernier comte de Tcherkov était mort sans laisser d'héritier.

— Ce qui signifie que vous êtes désormais très riche, avait—il poursuivi. Car en Dobrjvanie, les femmes disposent des mêmes droits que les hommes.

Tout devient clair ou à peu près.

Elle qui ne pouvait même pas acheter un mètre de tissu au marché pour se confectionner une robe était maintenant, si fortunée qu'un prince souhaitait l'épouser ?

Depuis le jour où son oncle lui avait annoncé qu'elle allait se marier, elle allait de surprise en surprise.

— Vous êtes épuisée, dit soudain Lule avec sollicitude.

Elle l'aida à ôter la veste en soie vert pomme.

— Maintenant, étendez-vous et tachez de vous reposer un peu.

— Je n'ai pas dormi cette nuit, et...

La jeune fille crispa ses mains l'une sur l'autre avec tant de violence que ses ongles pénétrèrent dans sa paume.

—... Et j'ai peur, Lule.

La gitane l'aida à s'allonger.

— Calmez—vous. Il n'y a aucune raison d'avoir peur: je suis là.

— S'ils vous démasquaient...

Lule se mit à rire.

— Ils me pendraient! Pas de danger. Allons, calmez—vous. Fermez les yeux..,

— Oh, pourquoi suis-je venue en Dobrjvanie? Pourquoi ne m'a—t—on pas laissée vivre tranquillement en Angleterre, la patrie de mon père?

Lule parut choquée.

— Vous n'aimez pas le pays de votre mère?

— Il est magnifique, affirma la jeune fille avec sincérité. Le palais est superbe et je sais déjà que je serai très heureuse de pouvoir me promener dans les jardins.

— Vous voyez!

— Mais il y a tout le reste, Lule! Ce prince que je ne connais pas et

que je suis obligée d'épouser. La baronne qui serait sa maîtresse. ..

Elle frissonna.

— Croyez—vous que, même après le mariage, ils... ils resteront amants?

— Nous n'en sommes pas la.

Avec un optimisme qu'Ariana trouva bien déplacé, Lule enchaîna:

— Ne vous affolez pas à l'avance. Après tout, vous n'êtes pas encore mariée!

— Soit! Il n'empêche que cela peut arriver très vite, murmura la jeune fille d'un ton plein d'amertume.

De nouveau, Lule parut sur le point de lui dire quelque chose. De nouveau, elle se tut. Sans même prendre la peine de frapper, la baronne fit a ce moment-la irruption dans l'appartement qui avait été préparé à l'intention de la future princesse.

La voyant couchée, elle parut choquée.

— Alors, on se prélasser? Vous n'êtes pas encore prête ? Le dîner sera servi dans vingt minutes.

Avec un sourire qui ressemblait plutôt à une grimace, elle ajouta:

— Le prince a hâte de faire enfin votre connaissance.

Elle frappa dans ses mains.

— Vite, dépêchez-vous de vous préparer! Quelle robe allez—vous porter pour descendre dîner? Vous ne pouvez pas vous plaindre de ne rien avoir à vous mettre sur le dos.

Son rire aigu retentit, tandis qu'elle proclamait:

— Je vous ai offert une vraie garde-robe de princesse !

En voyant Lule ouvrir les placards, elle leva les yeux au ciel.

— Eh bien, elle n'est pas rapide, celle—la! Qui vous a donné une empotée pareille comme femme de chambre ?

Lule fit la révérence.

— Milady, j'ai été chargée par M. Cheskilov, le majordome, de m'occuper de notre future Altesse, déclara-t-elle de cette voix pointue et haut perchée qui avait paru si désagréable à la jeune fille lorsqu'elle l'avait entendue pour la première fois.

La baronne se calma.

— Ah, bon! Si Cheskilov vous a choisie, c'est qu'il avait ses raisons. Comment vous appelez-vous ?

Lule fit une autre révérence.

— Lili, milady.

— Eh bien, dépêchez-vous un peu, Lili! Il faut que Mlle Dunster soit en bas au troisième coup de gong, c'est-à-dire dans. ..

Elle jeta un coup d'œil à la pendule.

— ... dans un quart d'heure, maintenant!

Lule décrocha une robe en soie pourpre ornée de galons dorés que la baronne examina sans enthousiasme.

— Elle est trop décolletée!

« C'est vrai, elle est jalouse », pensa Ariana.

— Toutes les robes du soir que vous avez eu la bonté de donner à Mlle Dunster sont très décolletées, dit Lule de sa voix pointue.

— Dans ce cas, vous vous arrangerez pour draper un pudique petit foulard là où il faut, afin que Mlle Dunster n'expose pas ses appas à tous les vents.

Avec ironie, elle ajouta:

— Après tout, c'est encore une candide jeune fille, elle ne peut pas s'habiller comme une dame avertie.

Sur ces mots, elle partit en coup de vent.

— Je déteste cette robe, dit Ariana. Je la trouve vulgaire, horrible et...

— Vous n'avez pas le temps d'en choisir une autre, coupa Lule. De toute façon, ces toilettes se valent.

— Elles sont toutes de si mauvais goût!

— Mais vous n'avez rien d'autre à mettre, comme l'a souligné la baronne.

— Sinon cette garde—robe de princesse, fit Ariana, sarcastique.

Bon gré, mal gré, elle revêtit la robe pourpre et or puis Lule noua une légère écharpe en lamé doré devant la naissance de ses seins, plus que généreusement exposés par ce décolleté plongeant.

Un premier coup de gong retentit au moment où sa soi—disant femme de chambre brossait ses boucles dorées.

— Quel dommage ! s'exclama Lule. J e n'aurai pas le temps de vous coiffer de manière élaborée...

— Tant pis!

Lule lui attacha les cheveux à l'aide d'un étroit ruban, puis elle lui tendit des écarpins en satin écarlate.

Ils étaient un peu trop étroits, alors que les souliers de Mme Perkins étaient trop grands.

« Je n'aurai donc jamais de chaussures à ma taille ? » se demanda la jeune fille.

Lule la poussa vers la porte,

— Descendez, maintenant. Vite! Le troisième coup de gong ne devrait pas tarder à se faire entendre.

En proie à une soudaine peur panique, la jeune fille marqua un temps d'arrêt.

— Ou dois—je aller?

Lule la conduisit jusqu'à l'escalier d'honneur.

— Une fois que vous serez dans le grand hall, les domestiques vous indiqueront où se trouve la salle à manger.

Elle lui tapota amicalement l'épaule.

— Courage!

Au moment où la jeune fille arrivait en bas, le majordome levait le bras pour frapper le gong de cuivre qui se trouvait près de l'entrée monumentale du palais.

Des laquais en livrée ouvrirent une porte à double battant. Ariana vit, sous les lustres, une longue table étincelante de cristaux et d'argenterie où le couvert était seulement mis pour trois. La baronne, resplendissante dans une robe en satin vert, s'avança vers elle.

— Voici notre petite Anglaise, fit—elle avec condescendance.

Ariana vit des émeraudes briller à son cou, à ses doigts et à ses oreilles.

« Tous ses bijoux n'ont pas été volés », eut—elle le temps de penser. Le rire aigu de la baronne retentit. Ce rire que la jeune fille ne pouvait plus supporter.

— Stefan, venez donc saluer votre petite fiancée, poursuivit Guieth Khasnova d'un ton mielleux.

Un homme de haute taille, vêtu d'un habit du soir à la coupe parfaite, s'avança à pas lents, et Ariana demeura figée sur place, les yeux agrandis. Elle était médusée à un tel point qu'elle ne songeait même pas à faire la révérence.

« Lorenç. .. »

Ce n'était pas possible ! Son imagination lui jouait des tours ! Comment était-il possible que le prince Stefan et Lorenç, le chef des brigands, ne soient qu'une seule et même personne ?

Tout se mit à tourner autour d'elle. Elle eut à peine le temps de remarquer que le beau sourire de Lorenç ; ressemblait plutôt, chez Stefan, à un rictus. Que le premier avait de superbes yeux gris, et le second d'étranges prunelles jaunes — des prunelles de fauve — et qu'il ne regardait pas vraiment en face.

« Je vais devenir folle », pensa-t—elle.

La voix de la baronne parvint à ses oreilles de très loin, comme au travers d'un brouillard.

— Alors, que pensez—vous de votre petite fiancée, mon cher Stefan ?

— Vous ne m'aviez pas dit qu'elle était si jolie, fit ! le prince. Voilà

une bonne surprise! .

Il se passa la langue sur les lèvres.

« Comme un animal qui se poulèche les babines », pensa la jeune fille.

Le prince se frottait maintenant les mains avec satisfaction.

— Je ne vais pas m'ennuyer avec un petit bijou comme celui-la.

Ariana se sentit sombrer dans un puits sans fond.

Elle entendit encore la baronne crier:

— Quelle petite nature! Ce n'est pas possible! Elle va s'évanouir... Des sels, vite!

Ariana ferma les yeux, tout devint noir... et elle s'effondra.

Ariana souleva les paupières et rencontra le regard inquiet de Lule.

Celle—ci lui passa un linge humide sur le front.

— J'ai eu si peur quand on vous a ramenée inanimée, dit-elle. Puis je me suis dit qu'ils n'allaient tout de même pas être assez stupides pour attenter à votre vie avant le mariage.

Ariana s'aperçut qu'elle était dans sa chambre, allongée sur son lit. Elle tenta de rassembler ses esprits.

— Attenter à ma vie ? interrogea-t-elle d'une voix enrouée, une voix lointaine qu'elle ne se connaissait pas.

Fâchée d'avoir parlé sans réfléchir, Lule grommela:

— Ne faites pas attention à ce que je dis.

Elle apporta un verre à la jeune fille. Avec suspicion, Ariana examina le liquide coloré.

— Qu'est-ce ?

— De l'eau avec un peu de cognac. Buvez, cela vous fera du bien.

— De l'alcool? demanda Ariana, dubitative.

— Vous avez besoin d'un petit coup de fouet,

— Un coup de fouet? J'ai l'impression que, par moments, la baronne se chargerait volontiers de me le donner...

— Cela, c'est sur. Sur et certain.

Pendant que la jeune fille buvait, Lule l'examina d'un air inquiet.

— Pourquoi vous êtes-vous évanouie? Vous n'étiez pas à jeun, vous aviez bu du thé bien sucré, mangé des gâteaux aux amandes... Tout cela est assez reconstituant.

Ariana s'assit au bord du lit. Sa tête ne tournait plus et, peu à peu, elle reprenait ses esprits.

— Pourquoi avez-vous perdu connaissance? Insista Lule.

— Voyons. .. Lili! N'importe qui, à ma place, aurait éprouvé la même stupeur. Le prince...

Lule sursauta.

— Qu'a—t-il dit ? Qu'a—t—il fait ?

— Rien.

Elle fronça les sourcils, faisant appel à ses souvenirs.

— Rien... Il a seulement déclaré qu'il n'allait pas s'ennuyer avec un petit bijou comme moi.

— On peut s'attendre à des remarques de ce genre de sa part, fit Lule avec mépris.

Elle mit les poings sur ses hanches.

— Il n'y a quand même pas de quoi tomber dans les pommes !

— Ce n'est pas à cause de cela! Mais... mais je m'attendais si peu à ce que le prince Stefan...

Elle porta la main à son cœur avant de terminer:

—... ressemble à ce point à Lorenç!

Chapitre 7 :

Je m'attendais si peu à ce que le prince Stefan ressemble à ce point à Lorenç!

Ces mots parurent retentir dans la pièce en mille échos. Stupéfaite, Lule se trouva pendant quelques instants réduite au silence.

— Par exemple! s'exclama-t-elle enfin. Vous n'étiez pas au courant?

— Non, Et imaginez ce que j'ai pu ressentir au premier abord, quand je me suis crue devant Lorenç!

— Mais... j'étais persuadée qu'il vous avait avertie, afin que, si le malheur voulait que vous vous trouviez en face de Stefan, vous ne manifestiez aucune surprise.

Lule secoua la tête.

— C'est trop stupide ! Si j'avais pu deviner que vous ne saviez rien, je vous aurais mise en garde.

Ariana se souvint alors de ce que lui avait dit Lorenç, par l'un de ces après-midi ensoleillés au bord du ruisseau:

— Si, par hasard, vous rencontrez Stefan — ce dont je doute —, il faut à tout prix que vous conserviez votre sang-froid. Ne montrez surtout pas votre étonnement en constatant qu'il...

Trois coups de sifflet s'étaient alors fait entendre, et Lorenç l'avait quittée en lançant:

— Je vous expliquerai cela plus tard.

Il n'en avait jamais eu le temps, car moins d'une demi—heure plus tard, les trois prisonnières prenaient la fuite.

Comme si elle avait deviné ses pensées, Lule déclara avec amertume:

— En fuyant, vous vous êtes jetée dans la gueule du loup.

— J'ai bien été obligée de suivre la baronne et Iglais. Le camp était déserté, elles en ont profité.

A mi—voix, comme pour elle-même, Ariana poursuivit:

— Certes, j'étais très tentée de rester. Mais cette idée semblait saugrenue... N'étais—

je pas attendue au palais? Ma place n'était pas dans un campement de brigands.

— Quel gâchis ! soupira Lule.

Elle vint s'asseoir à coté d'Ariana et lui prit la main. Une main glaciale...

— Vous avez froid?

— Je ne sais pas...

La jeune fille laissa échapper un petit sanglot.

— Lule, je ne comprends rien. Je ne sais plus ou j'en suis ni ce que je dois faire.

— Votre fuite a tout compliqué.

— J'ai été obligée de suivre la baronne, répéta Ariana.

— Pour éviter d'autres problèmes, mieux vaut que vous sachiez tout. Vous sentez—

vous la force de m'écouter maintenant ?

— Je crois avoir compris: Lorenç; et Stefan sont frères ?

— Frères jumeaux. Physiquement, ils sont semblables. Mais moralement, Lorenç est un ange, Stefan un démon.

— Un ange qui détrouse de paisibles voyageurs, ne put s'empêcher de remarquer la jeune fille.

— Ne vous a—t—il pas dit qu'il ne dépouillait que ceux qui avaient mal acquis leur fortune?

— Si...

— Il distribue ensuite cet argent aux pauvres. Ce qui est bien nécessaire, car depuis que Stefan règne sur notre pays, le nombre de malheureux a décuplé en Dobrjvanie.

— Si Lorenç est le frère de Stefan, pourquoi mène-t—il cette existence inconfortable ? Il pourrait vivre au palais,

— Stefan a toujours détesté son jumeau. Sachant qu'a la mort de leur

père, ils se disputeraient le pouvoir, il a attendu que Lorenç soit à l'étranger pour...

Lule, dont rien ne semblait pouvoir altérer l'aplomb, parut pour la première fois mal à l'aise.

Le visage tendu, elle poursuivit:

— Pour assassiner le prince régnant.

— Son père ? s'écria la jeune fille avec horreur.

— Son père. Et il s'est proclamé prince de Dobrjvanie. Lorsque Lorenç a appris cela, il a compris que, pour conserver le trône, son frère n'hésiterait pas à le tuer lui aussi, s'il avait le malheur de revenir au palais. Il a donc fait courir le bruit qu'il était mort des fièvres, aux Indes,.. et il est revenu incognito en Dobrjvanie, pour se transformer en quelque sorte en redresseur de torts.

— Mon Dieu, quelle histoire! Quelle incroyable histoire! On dirait... un roman.

Ariana, qui avait à peine trempé ses lèvres dans le verre d'eau et de cognac que lui avait apporté Lule, le termina d'un trait.

— Tout cela est horrible,

Elle était maintenant très pale, mais deux taches rouges marquaient ses pommettes.

— Le prince Stefan ignore que son jumeau est toujours vivant ?

— Cela vaut mieux. Sinon, la vie de Lorenç ne vaudrait pas cher.

— Je comprends pourquoi il ne s'est jamais montré à la baronne..., murmura la jeune fille.

En frissonnant, elle s'écria:

— Et... et c'est le prince Stefan, cet assassin, cet homme odieux que je suis censée épouser ?

Elle se prit la tête entre les mains.

— Non! Non, à aucun prix!

Brusquement, elle se leva et se mit à faire les cent pas avec agitation.

— Lule, que faire ? Ou puis—je aller? Je me sens prisonnière de ce palais, de ce prince qui ne recule devant rien pour arriver à ses fins... Mon Dieu, pourquoi suis—je venue en Dobrjvanie ? Comment pouvais-je soupçonner ce qui m'attendait?

— Vous regrettez d'être en Dobrjvanie? fit Lule d'un ton où perçait un léger reproche.

N'est-ce pas votre pays, au même titre que l'Angleterre?

— Il est vrai que je me sens à la fois anglaise et dobrjvanienne, admit la jeune fille.

— Vous regrettez d'avoir rencontré Lorenç?

Ariana se sentit envahie de douceur. Oh, que n'aurait—elle donnée, en cet instant, pour se retrouver dans ce campement perdu au milieu des montagnes!

Il lui paraissait maintenant être un lieu enchanté, un vrai coin de paradis.

—J'ai fait la connaissance de Lorenç... l'ange. Mais c'est son frère, le démon, auquel je suis destinée!

Elle éclata en sanglots convulsifs.

— Je ne veux pas devenir sa femme, j'aimerais mieux mourir! Lorenç, au secours !

Lorenç...

— Chut!

Peu à peu, la jeune fille se calma. Lule l'obligea à troquer l'affreuse robe pourpre et or contre une chemise de nuit.

— Maintenant, je vais vous donner un calmant, sinon vous ne réussirez pas à dormir.

Elle alla chercher un petit flacon rempli d'un liquide verdâtre dans le cabinet de toilette.

— Qu'est—ce? demanda Ariana avec méfiance.

— Une décoction d'herbes calmantes dont je tiens la recette de ma mère, qui la tenait de sa grand—mère, qui... etc.

En souriant, elle ajouta :

— Rien de nocif, croyez—moi !

Ariana but le verre d'eau dans lequel la gitane avait dilué quelques gouttes de la potion calmante.

— Maintenant, pensez à des choses agréables, dit Lule en lui massant le front et les tempes. Pensez au ruisseau qui bondit sur les cailloux. Pensez à Lorenç...

Sa voix avait un étrange effet hypnotique. La jeune fille ne tarda pas à fermer les yeux. Lule resta pendant quelques minutes à ses côtés, les yeux pleins de compassion.

Puis elle sortit sur la pointe des pieds.

Ariana rêvait que Lorenç la tenait par la main et l'emmenait sur une route ensoleillée.

Le bruit d'une porte qui claquait au loin la réveilla en sursaut. Elle regarda autour d'elle avec égarement et s'aperçut qu'il faisait déjà grand jour et qu'elle se trouvait dans une chambre inconnue.

La mémoire lui revint bien vite, tandis que l'effroi la gagnait. Elle se trouvait au palais, seule pour faire face à un épouvantable destin.

« Je ne veux pas épouser le prince Stefan. Je ne veux pas épouser ce tyran sanguinaire. »

Lule apparut.

— Vous voilà enfin réveillée ? dit-elle avec un bon sourire.

Ariana se mit à trembler,

— Lule. ..

— Lili ! corrigea la gitane.

— Lili, j'ai peur.

Lule s'assit au bord du lit et lui caressa la main.

— Courage.

Un sanglot secoua la jeune fille.

— Du courage? Je n'en ai pas assez pour. .. pour. ..

— Courage, répéta Lule, presque avec sévérité. Ici, tout le monde doit en avoir.

Prenez exemple sur Lorenç. Insouciant du danger, il est revenu braver son frère et tous ces personnages malfaisants qui ont fait tant de mal à la Dobrjvanie et aux Dobrjvaniens.

Ariana tenta de se dominer

— Je vais essayer d'être digne de lui.

— Voilà comment il faut parler.

— Mais je ne veux pas revoir le prince. Je resterai enfermée ici. Vous n'aurez qu'à dire que... que je suis malade.

Lule secoua la tête.

— Vous savez bien que ce n'est pas possible. Il faut que vous vous conduisiez normalement.

— Normalement? répéta la jeune fille avec dérision.

— Oui. Vous n'avez qu'à paraître heureuse du sort qui vous attend.

— Heureuse de devenir la femme de... d'un meurtrier ?

— Heureuse de devenir princesse, corrigea Lule.

Ariana essuya une larme.

— Comment pouvez-vous me parler ainsi ?

— Il faut jouer la comédie afin de leur donner le change. C'est très important.

— Je ne m'en sens pas capable, fit Ariana avec accablement.

— Mais si! De toute façon, cela ne devrait pas être bien difficile, pour la bonne raison qu'ils ne feront aucune attention à vous.

Lule se leva, croisa les bras, et en détachant bien ses syllabes, déclara:

— Dites-vous bien que vous ne comptez pas plus pour le prince que pour la baronne.

Elle marqua une pause avant d'ajouter:

— Vous pourriez être laide comme les sept péchés capitaux, le prince vous épouserait quand même. Que représentez-vous pour lui? Rien, sinon l'outil qui lui permettra de s'emparer d'une immense fortune.

— Moi?

— N'oubliez pas que vous êtes l'unique héritière du dernier comte de Tcherkov.

— C'est vrai! Le comte, mon grand—père...

— Plus exactement son fils — votre oncle, le frère de votre mère. Il est mort cet hiver, ainsi que sa femme et ses trois enfants, dans l'incendie d'un pavillon de chasse.

— Quelle horreur!

A mi-voix, Lule ajouta:

— Un incendie fort suspect... Je ne serais pas surprise d'apprendre que Stefan était derrière cela. Les Tcherkov sont richissimes, le prince Stefan a donc décidé de s'approprier leur fortune en vous épousant.

— C'est pour cela qu'il m'a fait venir ici?

— Naturellement. Sinon, il n'y aurait eu aucune raison pour qu'il vous fasse rechercher en Angleterre. Il paraît qu'il a eu beaucoup de mal à trouver votre trace.

— Cela ne me surprend pas. J'habitais un village perdu, chez mon oncle... Je m'ennuyais terriblement. Quand j'ai appris que j'allais partir pour la Dobrjvanie, j'ai eu l'impression qu'une fenêtre s'ouvrait, qu'une bouffée d'air pur m'emportait...

Son visage s'assombrit.

— Évidemment, la perspective d'épouser un parfait inconnu ne me souriait guère...

— Même un prince?

— Un prince, un manant... En regard des sentiments, les titres et la fortune importent peu.

L'image de Lorenç s'imposa à elle.

— J 'avais toujours rêvé de faire un mariage d'amour, murmura-t-elle.

— Ne perdez pas espoir

En guise de réponse, la jeune fille se contenta de hausser les épaules.

— Méfiez-vous surtout de la baronne, déclara soudain Lule. C'est votre plus grande ennemie. Elle vous considère comme sa rivale et redoute d'être abandonnée par le prince Stefan. N'êtes-vous pas plus jeune et plus belle qu'elle?

— Je le lui laisse volontiers! Elle n'a qu'a l'épouser et... et me laisser partir

— Ce serait trop simple. Ils veulent votre argent.

— Et moi, dans tout cela?

— Vous?

Lule soupira.

— Vous, je vous l'ai déjà dit, vous ne comptez pas pour eux.

— Je ne veux pas épouser le prince Stefan, s'entêta la jeune fille Lule la saisit soudain par les épaules et la secoua.

— Je vous en supplie, soyez raisonnable.

— Vous vous moquez de moi?

— Non! La situation est très grave, très risquée, mais je ne peux pas vous en dire davantage.

— Que dois-je faire? demanda Ariana avec désespoir.

— Nous allons essayer de nous arranger pour retarder ce mariage le plus possible.

Mais pour le moment, je vous en supplie, feignez d'entrer dans leur jeu!

De nouveau, elle secoua la jeune fille.

— Promettez—le—moi!

Comme hypnotisée par le regard brûlant de la gitane, Ariana hocha la tête.

— Je vous le promets.

Entrer dans leur jeu? Cela semblait facile... de loin.

Mais lorsque la jeune fille dut descendre déjeuner en compagnie du prince et de la baronne, elle se sentit envahie d'un tremblement incoercible.

— Courage, répéta encore une fois Lule.

Vêtue d'une robe en mousseline d'un rose trop vif ayant appartenu à la baronne, Ariana arriva dans le grand hall où laquais et huissiers ne cessaient de s'entrecroiser dans des allées et venues désordonnées.

— Le déjeuner est servi dehors, Altesse, dit un valet en s'inclinant obséquieusement.

La table était mise à l'ombre de grands parasols, sur une terrasse dominant les jardins du palais. Il faisait un temps magnifique et la jeune fille s'accouda à la balustrade en pierre, admirant les pelouses veloutées, les massifs de fleurs multicolores et les jets d'eau des fontaines qui s'élevaient vers le ciel intensément bleu avant de retomber en gouttelettes irisées dans les vasques de marbre.

Soudain, quelqu'un la saisit par la taille.

— J'ai hâte que vous soyez à moi, ma biche..., susurra le prince à son oreille.

Quand elle voulut se dégager, il éclata de rire.

— Elle est bien farouche, ma petite fiancée! Voilà qui promet des nuits intéressantes...

Il voulut lui prendre les lèvres, mais elle se rejeta en arrière, tandis qu'il se remettait à rire.

— Stefan! lança la baronne d'un ton sévère.

Il se retourna brusquement.

— Ah, c'est vous? marmonna-t-il, l'air d'un enfant pris en faute.

— Un peu de tenue, reprit-elle.

— Pfff!

Soudain, il se rebiffa.

— Je peux tout de même faire ce qui me plaît dans mon palais, avec ma fiancée!

La jeune fille tenta de se dominer — même si c'était bien difficile! Stefan ressemblait tant à Lorenç...

Pourtant, à seconde vue, elle notait des différences. Outre les yeux jaunes de Stefan, des yeux injectes de sang, comment n'avait-elle pas, des leur première rencontre, remarqué son regard fuyant, son menton veule, son teint couperosé?

« Il me fait horreur », pensa-t-elle.

Ariana crut entendre la voix de Lule:

— Je vous en supplie, feignez d'entrer dans leur jeu!

Après avoir reculé de quelques pas, elle s'efforça de sourire.

— Les domestiques nous regardent, prétendit-elle.

— Très juste! approuva la baronne.

— Je m'en moque, fit le prince en s'asseyant le premier à table.

Il tapota le coussin du siège voisin du sien.

— Venez près de moi, ma biche.

Ariana obéit, mais s'arrangea pour tirer subrepticement le fauteuil sur le coté. Le prince ne remarqua rien: il venait de se servir le premier de la plus grosse langouste qui se trouvait dans le plat pose devant lui.

Puis il frappa dans ses mains.

— Eh bien! Mon verre est vide!

Un laquais s'empressa de le remplir de vin blanc glacé.

« Ce n'est pas un prince, c'est un mufle ! pensa la jeune fille. Je suis sûre que Lorenç ne se conduirait pas d'une manière aussi grossière. »

Le prince saisit une autre langouste et la posa dans l'assiette d'Ariana.

— Régalez—vous, ma biche.

La baronne, qui s'était installée en face d'eux, leur adressa un regard noir.

« Lule a raison, elle est jalouse », se dit Ariana.

— Pourquoi retarder le mariage ? fit soudain le prince. Autant tout régler le plus vite possible. Je vais donner des ordres pour que la cérémonie soit célébrée demain.

— De... demain? s'entendit balbutier Ariana d'une voix blanche.

— Demain a trois heures de l'après-midi dans la cathédrale de Dobrjvan.

Cela signifierait que, dans vingt-quatre heures, elle devrait appartenir à cet homme odieux? Elle chercha un prétexte pour gagner du temps.

— Mes... mes parents s'étaient mariés un 22 juin. J'aimerais me marier le même jour.

Le prince haussa les épaules.

— Foutaises!

Pour une fois, la baronne se rangea du côté de la jeune fille.

— Faites donc plaisir à votre petite fiancée, dit-elle d'un ton mielleux.

— Le 22 juin, c'est loin.

— Voyons, Stefan! Nous sommes le 15!

Le rire aigu de la baronne retentit.

— Laissez—lui au moins le temps de se préparer à ce qui sera le plus beau jour de sa vie!

Le prince ne répondit pas. Après les langoustes, on leur avait servi du gibier en sauce et il en était déjà à sa seconde portion.

La jeune fille se forçait à manger. Mais l'écœurement la gagna très vite. Cette nourriture trop riche, la proximité du prince qui la détaillait d'un air lubrique, la baronne qui la fixait avec hostilité...

« Je n'en peux plus ! »

Elle se leva et s'agrippa au dossier de sa chaise.

— Excusez—moi, je ne me sens pas très bien.

— Petite nature ! jeta la baronne avec un profond dégoût.

D'un pas mal assuré, la jeune fille se dirigea vers les salons. Elle avait l'intention de monter dans sa chambre, mais un vertige la saisit. Se laissant tomber dans un fauteuil, elle se prit la tête entre les mains.

« Je me trouve dans une situation désespérée, se dit-elle avec accablement. Mon Dieu, qui viendra à mon secours? Qui? »

Elle se força à respirer profondément et, peu à peu, son malaise se dissipa. A ce moment-la, la voix perçante de la baronne parvint jusqu'à elle.

— Elle n'est pas bien solide, la future princesse, disait—elle avec mépris.

— Bah! Pour ce que je vais en faire..., Pourquoi avez-vous dit que la célébration pouvait attendre? Quelle idée idiote!

— Elle aimerait se marier le 22, comme ses parents...

— Foutaises! répéta le prince. Je ne veux pas attendre un jour de plus pour m'approprier la fortune des Tcherkov.

Ariana retint sa respiration. Ce que lui avait révélé Lule se confirmait...

— J'ai dit que le mariage serait célébré demain ? reprit-il. Il en sera comme je l'ai décidé.

Il ricana.

— Je vous connais, Guieth, Vous êtes jalouse.

— Nous étions d'accord, fit la baronne d'une voix métallique. Pourquoi revenir la—

dessus ?

— Rien n'est changé. Vous deviendrez princesse, vous en avez ma parole.

— Quand ?

— Après. Vous n'allez tout de même pas m'empêcher de m'amuser pendant quelques jours avec ce joli petit lot... Puis, comme convenu, nous nous en débarrasserons et je vous épouserai.

La jeune fille crispa la main sur les accoudoirs du fauteuil. La signification de ces paroles était claire.

« Mon Dieu! Ils... ils veulent me tuer! »

Ses jambes ne la portaient plus. Pourtant, elle trouva la force de monter jusqu'à sa chambre.

— Déjà? s'étonna Lule.

Voyant la jeune fille pale comme un linceul, elle s'inquiéta.

— Que se passe-t-il?

Ariana s'adossa au mur.

— Il veut que le mariage ait lieu demain à trois heures de l'après—midi.

— Aie !

— Je les ai entendus. C'est terrible!

— Comment cela ?

Ariana se laissa glisser par terre et se recroquevilla sur elle-même.

— Il... il veut s'amuser avec moi pendant quelques jours. Puis ils... ils m'assassineront et il épousera la baronne.

Lule hocha la tête.

— Nous connaissions leurs funestes projets.

— Nous?

Sans tenir compte de l'interruption, la gitane poursuivit:

— Je n'avais pas voulu vous en parler... A quoi bon vous épouvanter?

En soupirant, elle expliqua:

— Le prince Stefan et la baronne ont un besoin effréné d'argent car ils dépensent à tort et à travers. Des fêtes, des bijoux... Ils ne se refusent rien et ne pensent qu'à leur bien-être. Pour vivre sur un grand pied, ils ont pressuré le peuple, accablant les Dobrjvaniens d'impôts... Maintenant, le pays est exsangue, mais ils s'en moquent. Ils ont trouvé le moyen de se procurer une fortune et sont prêts à tout pour l'obtenir...

— En me tuant...

— Si vous croyez qu'ils sont à un meurtre près!

— C'est terrible, Lule! répéta la jeune fille. Comment leur échapper?

— Ayez confiance.

Lule l'aida à se relever, puis elle l'obligea à aller s'étendre.

— La situation est grave, murmura-t-elle. Il va falloir précipiter les choses. Ne vous inquiétez pas...

— Comment pouvez-vous parler ainsi ? s'écria Ariana avec désespoir.

— Il faut que j'aie tout de suite prévenir...

— Qui?

Au lieu de répondre, la gitane déclara:

— Je vais vous donner un peu de potion calmante.

Cette fois, elle doubla la dose, et Ariana s'endormit comme une masse.

De nouveau, Ariana rêvait qu'elle marchait main dans la main avec Lorenç; le long d'une route ensoleillée.

Il se pencha vers elle.

— Mon amour...

Les yeux clos, elle se lova contre lui. A ce moment-là, le soleil disparut, puis une véritable trombe d'eau s'abattit sur eux.

Trempée, la jeune fille se redressa sur son lit en toussant. L'eau glacée qui ruisselait sur ses cheveux, sur ses épaules et son oreiller n'était pas un songe!

Le rire aigu de la baronne retentit, tandis qu'Iglais ricanait.

— Eh bien, il faut avoir recours aux méthodes fortes pour la réveiller, celle—la!

Et, en ricanant plus fort que jamais, la femme de chambre déversa sur Ariana le fond du seau d'eau qu'elle venait de lui jeter à la figure. Encore sous l'effet des calmants, la jeune fille regarda autour d'elle d'un air égaré.

— Lule ?

— Votre Lili? lança la baronne d'un ton sarcastique.

— Honnêtement, moi je ne l'avais pas reconnue, cette teigne, dit Iglais. Je...

— Moi non plus, coupa la baronne. Mais nous aurions du nous méfier: ces gitanes réussissent à s'introduire partout.

Elle mit les poings sur ses hanches.

—Ah, vous vous êtes bien moquées de nous, toutes les deux! Mais c'est fini.

Avec sadisme, elle poursuivit:

—Votre Lule est au cachot. Elle sera pendue après votre mariage.

Horriifiée, Ariana porta la main à son cœur, tandis que le rire de la baronne se faisait de nouveau entendre.

— Champagne, foie gras... et pendaison en guise de spectacle! La fête sera réussie, non?

Elle gifla violemment la jeune fille.

— Petite sournoise ! Hypocrite! Que complotiez—vous avec cette gitane ?

— R... rien.

— A d'autres! Vous allez être enfermée, vous aussi, jusqu'au mariage. Ce sera plus prudent... La cérémonie devait être célébrée en grande pompe dans la cathédrale, mais comme le prince Stefan craint des troubles, elle aura tout simplement lieu dans la chapelle du palais.

Soudain, elle parut transfigurée.

— Ce sera plus tard que le vrai mariage aura lieu, avec les grandes orgues, les trompettes, le carrosse d'or, le couronnement de la nouvelle princesse, tous les officiers faisant la haie, sabre au clair tous les...

— Chut! fit Iglaïs d'un air inquiet.

La baronne haussa les épaules.

— Peuh, elle ne comprend rien, elle a l'air complètement abrutie. Et de toute façon, elle n'a aucune idée de ce que je raconte.

Hélas, après avoir surpris la conversation entre le prince et la baronne, la jeune fille ne le savait que trop bien!

Encore sous l'effet de la potion que lui avait administrée Lule avant de la quitter, pour prévenir — qui donc? —, Ariana tenta de rassembler ses esprits.

« Apparemment, la malheureuse a été reconnue en dépit de son déguisement... »

Elle secoua ses cheveux ruisselants.

— Vous... vous allez me mettre au cachot avec... avec...

— Avec la gitane? Sûrement pas, vous seriez encore capables de comploter.

La baronne la gifla de nouveau.

— On ne peut pas vous faire confiance. Et pourtant, j'ai été bonne avec vous!

Elle se mit à trépigner

— C'est ainsi que vous me remerciez? Je vous ai donné des robes, des...

— Ne perdons pas de temps avec elle, milady, fit Iglaïs. Les gardes attendent pour l'emmener.

— Non! cria Ariana.

— Non ? Vous croyez avoir votre mot à dire ?

— Je refuse d'épouser le prince Stefan!

— Ha, ha! Si vous croyez qu'on va vous demander votre avis! On vous conduira jusqu'à l'autel en vous tirant par les cheveux, s'il le faut.

— Le prêtre refusera de célébrer ce mariage s'il voit que je ne suis pas consentante.

— Le prêtre fera tout ce qu'on lui dira.

Voyant que sa maîtresse s'apprêtait de nouveau à brutaliser la jeune fille, Iglais prit l'initiative d'appeler les gardes.

Quatre hommes en uniforme apparurent. Soudain calmée, la baronne ordonna:

— Conduisez-la ou vous savez.

Terrifiée, trempée de la tête aux pieds, Ariana comprit que toute résistance était inutile. Submergée de désespoir, elle se laissa emmener en claquant des dents.

Il ne faisait pas froid dans la petite pièce ronde où les gardes avaient jeté la jeune fille. Malgré tout, elle continuait à claquer des dents.

La douche froide avait maintenant complètement annihilé les effets de la potion calmante. Sa prison — puisqu'il lui fallait bien l'appeler ainsi — était seulement meublée d'un tabouret et d'une paille sur laquelle était pliée une méchante couverture. Une cruche contenant de l'eau croupie était posée dans un coin.

Ariana fit le tour de la pièce et tenta d'ouvrir la porte en chêne renforcée de métal.

Elle comprit très vite qu'elle ne pouvait pas espérer fuir par là, d'autant plus qu'elle avait entendu une clef tourner plusieurs fois dans la serrure.

Elle allait rester ici jusqu'au lendemain, à l'heure où le prince avait décidé que serait célébré leur mariage.

« Je suis perdue, se dit-elle. Plutôt mourir! »

Elle s'approcha de la fenêtre et constata qu'elle se trouvait tout en haut de l'une des tours du palais. De là, elle avait une vue splendide

sur la vallée environnante, sur la ville et sur les montagnes lointaines au cœur desquelles se cachait Lorenç...

Mourir? Et pourquoi ne se jetterait-elle pas par la fenêtre? Elle s'aperçut alors que celle—ci était munie de solides barreaux.

« Je suis perdue », se redit-elle.

La jeune fille était recroquevillée sur sa pailleasse quand la porte s'ouvrit. En voyant Iglais apparaître, elle ne trouva même pas le courage de se lever

— Eh bien, vous faites moins la fière! lança la femme de chambre.

Ariana avait passé près de vingt-quatre heures enfermée, sans un quignon de pain, sans même un verre d'eau fraîche.

— Je vous ai apporté votre robe de mariée, annonça la femme de chambre.

— Non!

— Regardez-moi cette splendeur! s'exclama Iglais en tenant à bout de bras une somptueuse toilette en satin blanc brodée de fils d'or et d'argent.

Elle posa un voile en tulle sur la pailleasse, ainsi qu'un diadème en diamants.

— Allons, venez ici, que je vous fasse belle, Altesse!

— Non.

— Oh, vous n'allez pas commencer! Milady avait bien prévu que vous feriez des histoires, et elle m'a confié sa cravache en me disant de ne pas hésiter à m'en servir.

Sur ces mots, elle cingla le bras nu de la jeune fille. Stupéfaite, Ariana vit se dessiner sur sa peau veloutée une ligne rouge ou, peu à peu, perlèrent des gouttes de sang.

— Vous... vous m'avez frappée!

— Et je n'hésiterai pas à recommencer. Allons, dépêchons-nous! C'est que le temps presse.

Avec brutalité, Iglais ôta la robe en mousseline rose vif que portait toujours la jeune fille.

— Quelle souillon! Regardez-moi ça! Le tissu est tout chiffonné.

Une fois qu'Ariana se retrouva en jupon et chemise, elle haussa les épaules.

— Je n'ai pas pensé aux sous-vêtements. Bah, c'est sans importance! Le prince Stefan ne perdra pas de temps pour vous débarrasser de tout ça.

La jeune fille se mit à trembler

— Je ne veux pas...

La cravache siffla de nouveau. Cette fois, Iglais l'avait atteinte dans le dos.

— Vous ferez ce qu'on vous dira. Vous n'avez qu'un droit ici: celui de vous taire.

Compris? Bon, maintenant, levez les bras, je ne vais pas passer des heures à vous habiller

— Je...

Craignant de recevoir un nouveau coup, Ariana se tut.

— N'essayez pas de vous rebeller, lança Iglais.

Quatre gardes attendent à la porte. Si vous refusez de marcher jusqu'à la chapelle, ils vous y porteront. Le désespoir l'envahit, ainsi qu'un sentiment d'impuissance absolue.

« Je suis totalement entre les mains de ces gens—là »

En même temps, elle était prête à tout pour échapper au sort qui l'attendait.

Fuir? Elle savait bien qu'ils la rattraperaient. Seule la mort lui apporterait la délivrance.

« La fenêtre de cette prison est défendue par de solides barreaux, mais j'en trouverai une autre, et je n'hésiterai pas à me précipiter dans le vide. Tout plutôt que d'appartenir au prince Stefan! »

Après l'avoir obligée à enfiler la robe de mariée, Iglais l'agrafait dans

le dos. Sa voix railleuse se fit de nouveau entendre.

— Ah, elle en fait des manières ! Même pas contente de devenir princesse!

— Je ne suis pas dupe.

— Comment ça ?

— Une fois qu'ils auront mis la main sur l'héritage des comtes de Tcherkov, ils me tueront. Et la baronne deviendra princesse.

Pour une fois, Iglais se trouva réduite au silence.

— Qui vous a raconté une bêtise pareille? demanda-t-elle enfin, mal à l'aise.

— Je les ai entendus discuter...

— Vous n'avez pas du bien comprendre.

On frappa à la porte.

— Il faut descendre, dit l'un des gardes. Il est presque trois heures.

— Oui, oui. Nous arrivons, dit Iglais.

Elle examina la mariée dont le visage était aussi pale que sa robe.

— Je n'ai même pas eu le temps de vous coiffer. Vos cheveux sont tout emmêlés...

Elle pouffa.

—Évidemment, ils étaient mouillés... et vous n'aviez pas de peigne. Bah, tant pis... La

—dessous, on ne verra rien.

Elle couvrit la tête d'Ariana du voile en tulle, qui fut maintenu par le diadème.

— Voila une bien jolie mariée.

Elle lui donna une bourrade.

— Et cessez d'imaginer des romans sans queue ni tête.

D'un ton doux et tendre, elle enchaîna :

— Il ne vous arrivera rien et si vous y mettez un peu du votre au lieu de lutter tout le temps, les choses se passeront très bien. Allons, venez, maintenant !

Encadrée par les gardes et suivie par Iglais, Ariana descendit un étroit escalier en colimaçon. Elle passa devant une fenêtre grande ouverte. Était-ce le moment de...

— Ne perdons pas de temps, fit l'un des gardes, presque gentiment.

Et il l'entraîna.

Dix minutes plus tard, Ariana se trouva agenouillée dans la chapelle du palais...

toujours entre les quatre gardes !

Iglais avait disparu. La baronne n'était nulle part en vue. Quant au prince Stefan, qui, logiquement, aurait dû l'attendre au pied de l'autel, il ne se montrait pas.

« Et le prêtre ? se demanda Ariana avec étonnement. Et les témoins ? »

L'organiste se mit à jouer un Prélude de Bach. Mais personne n'arrivait. La mariée restait toujours seule en compagnie des gardes...

Au loin, une pendule sonna un coup.

« La demie de trois heures ? » se demanda Ariana. Que se passait-il ? Le prince aurait-il changé d'avis ?

Soudain, la porte de la chapelle s'ouvrit. Un homme en grand uniforme entra, suivi par deux ou trois autres officiers, et arpenta l'allée en faisant claquer ses éperons.

Les gardes lui présentèrent les armes tandis qu'Ariana se mettait à sangloter désespérément.

« Mon Dieu, je vous en supplie, venez à mon aide ! »

Le prêtre apparut et, sans perdre une seconde, commença à prononcer les paroles sacramentelles. Plongée dans un abîme de désespoir, Ariana n'en entendit pas un seul mot.

En moins de trois minutes, le mariage fut célébré.

— Maintenant, vous pouvez embrasser la mariée, dit le prêtre avec douceur Ariana se rejeta en arrière quand le prince Stefan voulut soulever son voile.

— Non!

— Ma gitane blonde... murmura une voix chaude qu'elle avait pensé ne plus jamais entendre.

Ce n'était pas possible! Rêvait-elle?

— Ma gitane blonde, ne pleurez pas.

— Lo... Lorenç ? balbutia-t—elle.

Et elle perdit connaissance.

Ariana souleva les paupières et rencontra le regard lumineux de Lorenç. Rêvait-elle?

Toujours vêtue de la somptueuse robe de mariée, elle était dans ses bras.

— Elle revient enfin à elle, dit—il.

Lule s'approcha.

— Je commençais à m'inquiéter... Un si long évanouissement. Mais après tout ce qu'elle a vécu, je suppose que cela peut s'expliquer.

Elle apporta un verre d'eau à Ariana. Cette dernière, qui n'avait rien avalé depuis vingt—quatre heures, le but presque d'un trait, Lule lui tendit ensuite une tranche de cake aux fruits.

— Tout comme moi, ils vous ont laissée sans la moindre alimentation, je suppose?

— Oui, fit Ariana.

Ce croassement... était-ce sa voix?

« En effet, je dois rêver », se redit-elle.

Discrètement, Lule quitta la pièce, laissant Lorenç et Ariana seuls.

— Je... je ne comprends pas... murmura—t—elle.

Lorenç lui caressa doucement les cheveux.

— Tout est fini, mon amour

A mi—chemin entre rêve et réalité, entre rêve et cauchemar, elle murmura:

— Comment cela? Les épreuves sont terminées. Il nous a fallu précipiter le coup d'État...

— Un coup d'État?

— J'étais revenu en Dobrjvanie afin de prendre le pouvoir qui me revenait de droit.

En effet, d'après nos lois — qui sont celles de nombreux autres pays le jumeau né le second est considéré comme étant l'aîné. Si Stefan avait été... différent, je n'aurais pas hésité une seconde à partager mes responsabilités avec lui. Mais étant donné son caractère...

Laissant sa phrase en suspens, il soupira. Après un silence, il reprit:

— Les Dobrjvaniens, lassés des turpitudes de mon frère, étaient prêts à se révolter. Ils se sont presque tous rangés à mes côtés...

De nouveau, il soupira.

— Seuls deux morts sont à déplorer. Mon frère et la baronne Khasnova. ..

Ariana sursauta.

— Mon Dieu! Ils...

— Ils sont morts, répéta Lorenç;. Mon intention était de les expulser du pays. Mais lorsqu'ils ont vu tous ceux qu'ils croyaient leurs alliés se retourner contre eux, ils ont avalé le poison contenu dans une petite ampoule qu'ils portaient toujours sur eux, et...

et voilà.

— C'est affreux!

Lorenç haussa les sourcils.

— Vous les plaignez?

Elle hésita.

— Je ne sais que penser... Ils me réservaient un sort horrible.

— Mieux vaut oublier tout cela. Les Dobrjvaniens ont beaucoup souffert aux mains de ce couple diabolique.

— Stefan était votre frère...

— Et tout aurait pu être bien différent s'il n'avait pas été mené par l'appât du lucre.

Ariana frissonna.

— Il voulait... s'amuser avec moi pendant quelques jours. Puis il m'aurait tuée pour épouser la baronne...

— Oubliez tout cela, insista Lorenç. Songez plutôt à l'œuvre qui nous attend.

Ensemble, nous allons transformer la Dobrjvanie. Cette principauté va devenir un pays où il fera bon vivre. Un énorme travail nous attend!

—J'ai déjà pu me rendre compte qu'il y avait beaucoup à faire.

—Avec vous, je suis prêt à réaliser de grandes choses.

Resserrant son étreinte, Lorenç; murmura:

— Je vous aime.

— Je vous aime, fit-elle en écho.

— Ma gitane blonde, ma princesse, ma femme...

— Votre... votre femme?

— Nous avons été mariés le plus légalement du monde.

— Je n'ai pas encore compris. Les gardes m'ont conduite à la chapelle, et au lieu du prince Stefan...

— C'est moi que vous avez épousé. Auriez-vous des regrets ? demanda
—t-il avec un léger rire.

Elle se lova contre lui.

— Oh, Lorenç ! Je n'ose croire à ce miracle! Comment avez—vous réussi ce tour de passe—passe?

—Rien de plus simple. Nous avons envahi le siège du gouvernement et le palais princier pratiquement sans coup férir. Avant d'être arrêtée, Lule avait eu le temps de m'apprendre ce que complotaient mon frère et la baronne. Je suis allé à la chapelle du palais... et, avec la complicité du prêtre, vous avez épousé Lorenç au lieu de Stefan.

Leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser sans fin. En cet instant, ils étaient seuls au monde. Ils n'entendirent même pas les acclamations et les cris de joie que lançait la foule en liesse, sortie en masse dans les rues de la capitale afin de se réjouir de la fin d'un régime odieux.